



A QUELQUE CHOSE
MALHEUR EST BON



PAR

M^{ME} EMMELINE RAYMOND



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C^{IE}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1866

Tous droits réservés

61575

A QUELQUE CHOSE
MALHEUR EST BON

PAB

M^{ME} EMMELINE RAYMOND



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C^{IE}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

BIBLIOTHÈQUE DES MÈRES DE FAMILLE

Dans une chambre meublée avec une coûteuse élégance, une jeune fille de quinze ans environ jetait un dernier coup d'œil sur sa toilette. Son chignon volumineux, savamment compliqué, se rattachait, par une foule de rouleaux formant plusieurs étages, à des bandeaux relevés, échafaudés autour de son front ; une robe de taffetas lilas retombait autour d'elle en longs plis soyeux ; un col de dentelle de Valenciennes entourait son cou et était attaché par une broche..... hélas ! seulement en perles fines. Aussi, quelque charmante que fût l'image renvoyée par la glace de la chambre, Cécile se contemplait en soupirant. Sa robe n'avait aucune garniture ; le manteau, préparé sur un fauteuil, était simplement en velours noir, sans la moindre broderie, sans aucune dentelle ! Ses bijoux étaient uniquement représentés par cette broche et par des boutons d'oreilles assortis. N'était-ce pas désolant ? Se rendre au déjeuner prié donné par M^{me} Duvelloy dans ce simple accoutrement de pensionnaire ? Se présenter ainsi vêtue au milieu d'une réunion de jeunes filles portant des toilettes splendides : n'y avait-il pas en effet lieu de soupirer ?

Encore si l'on avait uniquement dépendu de M^{me} Darmintraz, mère de Cécile, on n'aurait pas eu de peine à obtenir de faire comme les autres ; toutes les fantaisies que l'on aurait pu avoir, toutes les garnitures que l'on aurait souhaitées, eussent été accordées après quelques légers débats ; mais il y avait la tante Marthe, cette terrible tante Marthe, sœur de M. Darmintraz, toujours occupée à régenter ses nièces et son neveu, ce pauvre Edmond ; toujours inflexible quand il s'agissait de les laisser jouir à leur guise du luxe qui les entourait.

Ainsi la tante Marthe s'était absolument opposée à ce que ces deux nièces, Cécile et Louise, eussent des boutons d'oreilles en diamants. Quand on avait commandé leurs manteaux de velours noir, on avait comploté d'y faire poser une riche garniture en passementerie. Qu'était-il arrivé ? La tante Marthe, soupçonnant quelque projet de ce genre, s'était, de sa propre autorité, rendue chez la couturière, et avait fait supprimer la garniture. Et ce pauvre Edmond ? Enfin, il avait seize ans et demi ; il était bien temps qu'il commençât à paraître dans le monde. Sa mère était toute disposée à lui accorder le dog qu'il souhaitait ; son père n'y faisait point d'opposition ; la tante Marthe était survenue, et après une conférence orageuse tenue avec son frère et sa belle-sœur, on avait signifié à Edmond qu'il n'aurait pas de voiture particulière.

Toutes ces pensées amères se pressaient dans la tête de Cécile tandis qu'elle procédait à la difficile opération d'introduire ses mains dans une paire de gants 6 1/4 ; les gants étaient un peu petits.... Mais quand on se respecte, peut-on mettre un numéro plus fort que 6 1/4 ? Fi donc ! Que diraient ces demoiselles qui gantaient ce numéro ?

Une élégante soubrette se montra discrètement sur le seuil de la porte. Cécile, qui s'essayait à être nerveuse, suprême bon ton, tourna la tête avec impatience.

« Je vous avais déjà prévenue, Fanny, que je ne permettais pas que l'on entrât chez moi sans être mandée.

— Je sais cela, Mademoiselle, » répondit Fanny avec un ton bref et assuré qui causa la plus vive surprise à sa maîtresse ; « mais mademoiselle Louise m'envoie vous dire qu'elle est prête.

— M'envoie vous dire, » se répéta mentalement Cécile avec stupeur ; « elle me parle à la première personne ? Cette fille est folle, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. »

Cécile releva la tête avec un vif mécontentement, et s'apprêta à adresser un discours écrasant à la femme de chambre ; mais celle-ci avait disparu sans attendre une réponse, sans même poser le manteau sur les épaules de la jeune fille ! Cécile ouvrit une porte de communication qui la conduisit, par un couloir garni d'un épais tapis, à la chambre de sa sœur. Là se passait une scène absolument identique à celle qui vient d'être esquissée. Une jeune fille, d'un an plus jeune que Cécile, achevait de boutonner ses gants ; elle portait exactement la même toilette que sa sœur aînée, et se tourna vivement vers celle-ci lorsqu'elle entendit tourner le bouton de la porte.

« Il se passe ici quelque chose d'extraordinaire, » dit Louise en prenant aussitôt la parole.

« C'est mon avis, » répondit Cécile en inclinant gravement la tête.

« Croirais-tu que c'est tout au plus si cette Fanny me répond ? Je viens de lui demander si l'on avait attelé le grand coupé, parce que nos toilettes ne doivent pas risquer d'être froissées, et quoique nous soyons seulement trois, puisque Edmond seul vient avec nous, nous n'aurions pas été commodément dans le coupé trois-quarts.

— Eh bien ?

— Eh bien ! ma chère, cette fille..... c'est tout à fait inconcevable..... m'a presque ri au nez ; elle a souri tout au moins, cela j'en suis certaine, en me

répondant : « Attelé ?... Oh, non ! Je ne crois pas que l'on ait attelé. Vous n'avez encore vu personne ? »

— Vous le savez bien, » lui ai-je répondu, « et je ne comprends pas que vous m'adressiez cette sottise question ; je n'ai pas quitté ma chambre, je n'ai pris qu'une tasse de chocolat, je n'ai pas paru au déjeuner, puisque nous sommes invitées à aller déjeuner chez M^{me} Duvelloy. Que voulez-vous dire ?... — Tout cela ne me regarde pas, » a-t-elle répondu ; « d'autres vous le diront. » C'est sur ces paroles énigmatiques qu'elle m'a quittée, lorsque je lui ai ordonné d'aller te prévenir que j'étais prête.

— Il y a quelque chose, c'est évident, » reprit Cécile d'un air méditatif. « La tante Marthe a ourdi quelque complot nouveau. Qui sait ? on veut peut-être nous empêcher d'aller à cette réunion.

— Ce serait par trop fort ! » s'écria Louise dont les yeux étincelaient ; « je voudrais bien voir ça ? »

— Nous le verrons peut-être. Allons chez maman.

— C'est cela ! allons-y tout de suite. »

Et tout en quittant la chambre, les jeunes filles se souvinrent tout à coup que depuis plusieurs jours déjà il régnait une sorte de contrainte parmi les habitants de l'hôtel habité par M. Darmintraz et par sa famille. Mille circonstances, qu'elles avaient jugées trop insignifiantes pour leur accorder la moindre attention, surgirent tout à coup dans leur mémoire, et formèrent un groupe quasi menaçant. Ainsi M Darmintraz restait plus tard que de coutume dans les bureaux de sa banque, situés au rez-de-chaussée ; il semblait absorbé.... distrait. M^{me} Darmintraz était bien silencieuse. La tante Marthe, si vive d'habitude, et qui, tout en grondant les enfants, les amusait par quelques plaisanteries, n'avait plus de verve, et se montrait étonnamment grave et indulgente ; mais il y avait en outre sur son visage une expression d'indomptable inflexibilité... Et parfois, bien souvent même, son frère ou sa belle-sœur lui adressaient des regards suppliants qui demeuraient absolument inefficaces, si l'on en jugeait d'après le découragement qui se peignait sur les traits de ceux qui semblaient l'adjurer.

Tout cela se retraça nettement dans les souvenirs des deux jeunes filles, mais sans leur fournir aucune donnée positive sur laquelle on pût édifier quelques hypothèses. Elles traversèrent plusieurs salons somptueusement décorés, et Cécile ouvrit enfin la porte qui donnait accès dans le salon particulier de M^{me} Darmintraz.

La richesse se traduisait dans cette délicieuse retraite par les symptômes les plus séduisants ; un épais brocart de Lyon en soie gris de lin broché, à mille fleurs de couleurs vives, recouvrait les murs, auxquels étaient suspendus un petit nombre de tableaux exquis, et se drapait en plis lourds et majestueux autour des fenêtres immenses et des portes de la chambre ; de petites tables en mosaïque de Florence, et en onyx à teintes fines, montées sur de lourds pieds en bronze ciselé, étaient disséminées de tous côtés ; des étagères en laque de Chine étaient couvertes de brimborions coûteux. Sur la cheminée se dressait une pendule monumentale, accompagnée de ses candélabres. Cinq ou six jardinières, de formes fantastiques et capricieuses, contenaient des fleurs épanouies en dépit des rigueurs de la saison ; un épais tapis de Smyrne, aux couleurs énergiques, mais cependant atténuées l'une par l'autre, grâce à l'art inimitable qui appartient aux coloristes orientaux, assourdissait le bruit des pas, qui s'y enfonçaient comme dans une mousse profonde. Ce salon affectait un aspect qui était bien familier aux jeunes filles ; mais il ne leur avait jamais paru si charmant que ce jour-là. Cécile jeta un regard de vaniteuse satisfaction sur tous les objets qui l'entouraient ; sur ces excellents petits canapés capitonnés, sur ces délicieux et mignons fauteuils où l'on était si confortablement assis, et elle se dit mentalement :

« Toutes les demoiselles que nous allons voir chez M^{me} Duvelloy peuvent être plus richement habillées que nous, — grâce à l'obstination de la tante Marthe, — mais nulle d'entre elles ne voit chez ses parents des salons aussi beaux, aussi élégants que le sont les nôtres ! Après tout, il faut les plaindre plutôt que de nous en glorifier. Tout le monde ne peut être aussi riche que le riche banquier Darmintraz. »

La tante Marthe et M^{me} Darmintraz étaient silencieusement assises dans ce joli salon ; la première, accoudée sur une petite table, lisait l'Évangile dans un grand in-folio revêtu d'une antique reliure ; la seconde, enveloppée dans un châte épais, pâle, languissante, frissonnait, malgré le feu clair qui brûlait près d'elle dans la cheminée.

« Seriez-vous malade, Maman ? » s'écria Louise.

« Non, mon enfant..... un peu indisposée seulement. Mais comment se fait-il que vous soyez en grande toilette à cette heure ?

— N'est-ce pas pour aujourd'hui que M^{me} Duvelloy a permis à Mathilde de nous adresser une invitation ? Un déjeuner qui réunit toutes les jeunes filles de notre monde ? Ce sera charmant.

— Et vous allez vous y rendre..... aujourd' hui ?..... » dit la tante Marthe sur un ton d'interrogation et de blâme.

« Sans doute ; pourquoi n'irions-nous pas ?

— Oui, oui, » reprit précipitamment M^{me} Darmintraz ; « c'était convenu, je m'en souviens maintenant ; il ne faut pas priver ces enfants de ce plaisir, » ajouta-t-elle en jetant à la tante Marthe un regard de muette supplication.

Celle-ci haussa les épaules pour toute réponse.... se prépara à parler.... fit quelques efforts pour garder le silence.... et enfin se leva et quitta la chambre.

« Seulement, il y a quelque chose d'inconcevable, » reprit Cécile ; « nous avons donné l'ordre d'atteler le grand coupé, et il paraît que l'on n'a pas tenu compte de cet ordre

— Atteler..... » dit M^{me} Darmintraz avec abattement.... « En effet..... votre père ne vous a-t-il pas dit aujourd'hui ?....

— Nous ne l'avons pas vu.

— Ah ! c'est pour cela que vous ignorez..... Enfin, il faut bien vous le dire..... M. Darmintraz a vendu ses chevaux.

— Vendu les chevaux ! » s'écrièrent les deux jeunes filles avec stupéfaction.

« Oui ; il a jugé inutile de les conserver, parce que nous allons partir pour la campagne.

— Maintenant ? » dit Cécile sur le ton du plus vif mécontentement..... Au commencement du mois de mars, au moment où Paris est plus beau et plus animé que jamais..... Et les affaires de papa ! Oh ! Maman, ce n'est pas possible !

— Il paraît au contraire que cela est possible, et que cela aura lieu. Allez, mes enfants..... allez vous amuser.

— Mais, comment irions-nous, puisqu'il n'y a plus de chevaux ici ?

— Ah ! c'est vrai, » dit M^{me} Darmintraz d'un ton qui exprimait le découragement le plus absolu.

En ce moment on entendit dans le salon voisin une voix plus forte que juste, chantant l'air du duc de Mantoue : La donna è mobile, et la porte s'ouvrant avec fracas laissa apparaître dans toute sa splendeur monsieur Edmond Darmintraz, jouvenceau de seize ans et demi, pourvu d'un aplomb qui avait au moins le double de son âge.

Ses cheveux, soigneusement partagés par une raie qui allait se perdant dans le col droit dont son cou était entouré, étaient étalés de chaque côté en sens inverse et horizontal, d'une façon aussi symétrique qu'on pourrait l'observer sur un espalier où l'on fixe les branches précieuses d'un arbre de premier choix. Un lorgnon imperceptible était suspendu à un cordon invisible, et exécutait des cabrioles fantasques à chaque mouvement fait par son propriétaire. Des favoris naissants, presque ras jusqu'à moitié de leur longueur, prenaient tout à coup un développement qui semblait phénoménal, et encadraient ce visage juvénile d'une paire d'éventails étalés dans toute leur largeur. Il portait, d'une façon qu'il s'étudiait à rendre aussi cavalière que possible, un élégant déshabillé du matin, et vint tendre la main à sa mère avec un air de condescendance protectrice. N'était-elle pas en effet bien heureuse, ne devait-elle pas être bien glorieuse d'avoir donné le jour à un aussi séduisant spécimen de la jeunesse dorée !

En un mot, M. Edmond Darmintraz, qui, depuis quelque temps, s'était fait graver, à l'insu de ses parents, des cartes de visite dans lesquelles l'orthographe paternelle, revue et corrigée, s'étalait sous ce nouvel aspect : Monsieur Edmond d'Armintraz ; ce jeune homme, donc, avait tous les dehors auxquels on reconnaît la sottise, et ses efforts laborieux étaient pleinement couronnés de succès : il était parfaitement ridicule.

« Bonjour, petites, » fit-il en regardant ses sœurs.

« Petites ! » répondit Cécile avec colère...

« Petites !..... » Puis, la colère cédant la place à l'ironie : « Si nous sommes petites, » ajouta-t-elle, « tu n'es pas très-grand, car tu as juste un an de plus que moi.

— C'est bon, c'est bon ; tu ne sais ce que tu dis, et tu raisones de matières qui te sont inconnues. Apprends que pour les hommes les années comptent double, grâce à la forte éducation qu'ils reçoivent. »

En toute autre circonstance, Cécile, et même Louise, auraient prestement relevé le défi imprudemment lancé par leur frère, et l'on aurait entendu une discussion qui se renouvelait souvent entre eux à propos des sujets les plus insignifiants, et qui n'était pas toujours marquée, il faut bien l'avouer, à l'empreinte du bon goût, — ni de la tendresse, — ni même de la politesse. Mais dans la situation actuelle on pouvait avoir besoin de recourir à Edmond, et il fallait ménager cet appui. Avec l'habileté qui caractérise les femmes.... même celles qui ont quatorze et quinze ans, les jeunes filles

surent s'éloigner d'un terrain brûlant, sans paraître cependant vouloir battre en retraite, et elles changèrent brusquement de conversation.

« Tu n'as pas oublié ta promesse de nous accompagner chez M^{me} Duvelloy, et tu es revenu à temps ? » reprit Cécile.

« Esclave de ma parole ! » répondit Edmond avec emphase, en plaçant sa main sur son cœur, « nous nous sommes fièrement amusés pendant ces trois jours. Victurnien a entièrement meublé sa maison de campagne, et il y avait réuni une douzaine de bons vivants ; mais, ce matin, en M'éveillant.... un peu tard, je me suis dit : C'est bien embêtant de quitter le billard, les chevaux, les soupers interminables.... Mais ces petites filles ne sauraient que devenir si je ne me trouvais à la maison pour les accompagner à ce déjeuner, où l'on va, j'imagine, boire de l'orgeat et manger des pralines..... Enfin !..... je me suis sacrifié ; je suis parti, et me voici..... Tiens ! j'ai oublié de renvoyer un superbe coupé de remise que j'ai trouvé à la gare, et dont il a bien fallu me servir, puisqu'on ne veut pas..... puisque la tante Marthe ne veut pas que j'aie ma voiture.

— Cela se trouve très-bien, » reprit Louise avec empressement ; « ne renvoie pas cette voiture, nous nous en servons.

— Bah ! Et pourquoi donc ?

— Tu ne sais donc pas ?..... » s'écria Cécile.

« Quoi ? puisque j'arrive.

— Ah ! c'est juste ; eh bien ! on dit....

— Et sans horreur tu ne peux le redire....

— Laisse-moi donc parler ; tu interromps toujours ; cela est insupportable, à la fin.

— Et même au commencement, » dit Louise.

« Ah ! Mademoiselle fait presque des mots, » reprit Edmond en se tournant vers sa sœur d'un air approbateur ; « pas mal !.... vu ton âge tendre, pourtant.

— Sache enfin que papa a vendu ses chevaux ! » s'écria Cécile avec explosion.

« C'est vrai, Maman ? »

M^{me} Darmintraz adressa à son fils un mouvement d'affirmation, mais ne répondit rien.

« Eh bien ! je l'approuve, » reprit Edmond ; « ils n'étaient pas assez vifs, et leur couleur était passée de mode. Des chevaux bruns..... fi donc ! c'est tout ce qu'il y a de plus bourgeois. Sur ce, Mesdemoiselles, partons : je

vous enlève.... » Et Edmond sortit le premier, en adressant à sa mère un petit signe d'adieu ; ses sœurs le suivirent.

On se trouva durement cahotté dans cet atroce coupé de louage ; mais enfin on arriva rue d'Anjou, et l'on descendit à la porte de la maison occupée par M^{me} Duvelloy.

Les trois enfants de M. Darmintraz trouvèrent quelque singularité dans la réception qui leur fut faite. M^{me} Duvelloy fut polie, mais avec une nuance de protection qu'on ne lui avait jamais connue. Mathilde Duvelloy était entourée d'un cercle nombreux, et l'on y causait avec une animation qui s'éteignit soudain, juste au moment où le valet de chambre proclamait à haute voix les noms de Mesdemoiselles Darmintraz, Monsieur Edmond Darmintraz.

Mathilde s'avança pourtant vers ses amies, en faisant lentement onduler sur le tapis la queue de sa robe bleu clair, ornée d'entre-deux en guipure blanche.

» Voilà pourtant comme nous serions habillées, sans la tante Marthe, » se dit Cécile en gémissant et en examinant le peigne de corail rose qui retenait les cheveux de Mathilde, les boutons pareils avec pendeloques s'agitant sur les joues de la jeune fille.

Monsieur Edmond Darmintraz, qui s'était incliné dans la mesure indiquée par l'étiquette du high life, rencontra sur le visage des jeunes filles qu'il honorait de ses saluts une expression distraite et même indifférente, qu'il ne leur avait jamais connue jusqu'ici.

« Cela va bien ?

— Merci, et vous ?..... »

Tel était le bref dialogue échangé entre les dernières arrivées et la jeune fille qui, ce jour-là, recevait les invités pour s'exercer, disait M^{me} Duvelloy, à remplir les fonctions d'une maîtresse de maison.

Les autres jeunes filles réunies dans le salon examinaient avec curiosité M^{lles} Darmintraz et leur frère, puis chuchotaient à voix basse entre elles.

La situation commençait à devenir embarrassante. Cécile, et même Louise, qui, plus d'une fois, hélas !... avaient pris vis-à-vis des personnes moins riches qu'elles ces airs dégagés, indifférents, dédaigneux, qu'elles rencontraient aujourd'hui, trouvaient qu'ils étaient plus faciles à infliger qu'à supporter.

« Je croyais que nous serions privées du plaisir de vous voir, » dit enfin Mathilde.

« Et pourquoi cela ? »

M^{me} Duvelloy jeta à sa fille un regard qui équivalait à une réprimande.

« Je ne sais..... le temps..... le temps est si mauvais.

— C'est vrai ; mais nous ne sommes pas venues à pied, ma chère Mathilde, pas plus que vos autres invités.

— Oh ! sans douter personne ne peut aller à pied.

— Mademoiselle est servie, » dit un maître d'hôtel visiblement destiné par la nature aux fonctions qui lui étaient dévolues ; son vaste torse devait contenir un bien vaste estomac, et son irréprochable cravate blanche entourait un cou de même dimension qu'une colonne. En un mot, son aspect était tout à fait confortable, et devait donner de l'appétit même aux gens affligés de gastrites.

Le déjeuner fut splendide ; mais comme tout doit finir ici-bas, on leva la séance, qui avait duré près de deux heures, et l'on revint former un cercle au salon. Mathilde remplissait parfaitement ses devoirs de maîtresse de maison parfaitement, entendons-nous ! Telle était du moins l'opinion de sa mère, qui la voyait ce jour-là appliquer tous les exemples qu'elle recueillait chaque jour, et nuancer ses politesses selon le degré d'importance que la fortune ou la particule communiquait à chacun de ses hôtes.

On formait donc un grand cercle, et la conversation devint à peu près générale.

« Irez-vous à Trou ville cette année, Mademoiselle ? » demanda un jeune dandy en herbe à Mathilde.

« Je ne sais, Monsieur ; voici deux années de suite que nous nous y rendons, et j'espère que nous changerons d'itinéraire. Rien n'est plus insupportable que de faire chaque année le même voyage !

— Oh ! c'est bien vrai ; il faut changer d'aspects ; on ne peut s'en empêcher quand on n'est pas une huître.

— Évidemment ; mais la question est bien prématurée ; on ne parle pas de quitter Paris tant que le Théâtre-Italien n'a pas donné sa représentation de clôture.

— C'est vrai, » dit Cécile en intervenant tout à coup dans la conversation. « Aussi trouvé-je qu'il est fort cruel pour nous de partir pour la campagne dès à présent.

— Ah ! vraiment, vous allez partir ?

— Le médecin a ordonné à ma mère de quitter Paris »

Mathilde inclina la tête d'un air de commisération, mais un sourire se jouait sur les lèvres de quelques-unes des jeunes filles présentes. Cécile en fut singulièrement froissée, et reprit la parole.

« Après tout, » dit-elle, « il y a déjà de beaux jours au mois de mars ; les violettes fleurissent, les arbres commencent à verdier, et rien n'est plus charmant que de voir le printemps déplier les feuilles une à une.

— C'est tout à fait poétique, » dit le jeune dandy.

« Nous trouverons aussi à nous amuser, » continua Cécile en s'animant involontairement ; « papa nous achètera des poneys qui seront attelés à une petite voiture que nous conduirons nous-mêmes ; puis nous monterons à cheval Louise et moi.

— C'est dans une résidence de famille que vous allez vous installer ? » reprit la plus moqueuse et la plus hautaine des jeunes filles.

« Oui, Mademoiselle, » répondit Edmond, non moins irrité que ses sœurs des étranges dispositions qui se révélaient autour d'eux. « Quand une famille ne date pas d'hier, elle possède quelque part un bien patrimonial ; nous allons dans le château qui appartenait à mon grand-père et lui venait de son bisaïeul.

— L'habitation doit être un peu détériorée.

— Mais non, pas trop ; les vieilles maisons sont plus solides que celles que l'on construit aujourd'hui.

— Il est certain que rien n'est solide aujourd'hui, » riposta le dandy en souriant..... et ce sourire se propagea autour de lui.

Enfin, on se sépara. M. Edmond Darmintraz remonta en voiture avec ses sœurs, et l'on parla tout naturellement de la matinée de M^{me} Duvelloy, et des bizarres dispositions qu'on leur avait marquées

« Tout ça c'est de l'envie, » dit Edmond en se campant dans l'un des coins de la voiture.

« Je le crois aussi ; mais d'où vient ce redoublement ?

— Papa aura fait quelque affaire superbe ces jours-ci.

— Crois-tu ? » dit Louise avec une expression dubitative. Ordinairement, quand il a fait, comme tu dis, une affaire superbe, nous nous en apercevons tout de suite, parce qu'on nous reçoit mieux que jamais, et qu'on nous fait mille cajoleries.

— Oui, en dehors ; mais en dedans, on enrage, on nous déteste !

— Eh bien ! alors, pourquoi le dedans était-il en dehors aujourd'hui ?

— Pourquoi ?.... Parbleu, c'est que l'affaire était sans doute tellement belle qu'on n'a pas eu la force de se dominer.

— Hum ! cela ne me semble pas bien clair.

— A moi non plus, » ajouta Cécile.

Mais Edmond ne fit que rire des doutes exprimés par ses sœurs, et tous trois revinrent tranquillement à l'hôtel.

On sera peut-être surpris de la liberté accordée à ces trois enfants, qui avaient déjà dans le monde leurs relations et leurs réunions particulières, et qui allaient où les appelaient leurs plaisirs, sans être soumis à aucune surveillance. Peut-être est-il nécessaire, avant de poursuivre ce récit, d'indiquer sommairement les antécédents et l'existence actuelle de la famille Darmintraz.

M. Darmintraz, le banquier, était fils d'un propriétaire campagnard ; lui et sa sœur, la tante Marthe, étaient nés à la campagne dans la maison paternelle, qui, depuis un temps immémorial, avait appartenu à leur famille. M. Darmintraz, contre le gré de son père, du reste, avait voulu venir à Paris ; il avait obtenu un emploi chez un banquier, et donna des preuves d'une capacité remarquable dans les affaires toujours plus considérables qui lui furent confiées. Son père, réconcilié avec la profession de son fils par les succès qu'il obtenait, lui remit une somme en avancement d'hoirie, et bientôt le banquier Darmintraz fut connu comme l'un des plus habiles, des plus téméraires, des plus heureux parmi les banquiers de Paris.

Il ne tarda pas à épouser une jeune fille qui lui apporta une dot, magnifique sans doute, mais aussi des goûts et des habitudes dont la satisfaction exigeait un revenu bien plus considérable encore que ne l'était celui de cette dot. Orpheline depuis peu de temps, lorsqu'elle se maria, M^{me} Darmintraz assimilait de la meilleure foi du monde un mari à ces machines dont il lui était arrivé d'entrevoir les rouages dans les rares circonstances où elle avait passé à pied devant quelques vitrines de la rue Saint-Honoré ; de même que ces machines broyaient quelques ingrédients inconnus, et produisaient du chocolat, un mari devait broyer des affaires et produire de l'or. Son rôle dans la communauté se bornait à fournir les sommes nécessaires au luxe et aux dépenses de sa maison et de sa femme. De quelle façon ? Peu importe ; cela, c'était son affaire, cela ne pouvait regarder la femme, et elle n'avait pas à s'en préoccuper. Sa mission à elle était d'avoir bon goût pour meubler ses salons, commander ses toilettes et recevoir ses invités.

M^{me} Darmintraz, si elle ne possédait pas de qualités positives, en avait au moins de négatives ; elle n'était point capricieuse, nerveuse, tracassière pour son mari ; elle n'était pas romanesque, elle ne s'ennuyait pas, et par conséquent, — circonstance heureuse, — elle ne cherchait pas à se désennuyer. Mon Dieu !..... Pourvu qu'elle allât trois ou quatre fois par semaine faire quelques longues séances chez la couturière, chez la lingère, chez la modiste, chez la fleuriste, chez les bijoutiers, chez les marchands de meubles et de curiosités ; pourvu qu'elle eût sa loge au Théâtre-Italien, un grand dîner, un bal, ou même une soirée chaque jour, pourvu que ses voitures fussent commodes, sa maison confortablement et richement tenue, elle n'en demandait pas davantage..... meilleure en cela que beaucoup d'autres femmes qui possèdent toutes ces jouissances et ne savent pas les apprécier avec la quiétude qui caractérisait M^{me} Darmintraz.

Les enfants étaient venus, et la maternité lui avait semblé assez ennuyeuse, non qu'elle ne fût pas bonne mère pourtant, et qu'elle n'aimât ses enfants, mais cela dérangeait ses habitudes, et momentanément quelques-uns de ses divertissements. Elle eut un système d'éducation tout à fait particulier. Selon elle, il n'y avait aucune nécessité de s'occuper des enfants, ils s'élevaient tout seuls. Elle raisonnait sur ce point comme cet enfant qui représentait à ses parents l'inutilité des efforts qu'on lui imposait pour l'obliger à apprendre à lire : « Quand on est grand, » disait-il, « tout le monde sait lire. »

Ce point n'est pas le seul sur lequel M^{me} Darmintraz demeura enfant pendant toute sa vie ; n'est-il pas d'ailleurs digne de remarque que la plupart des personnes nées de races riches n'acquièrent presque jamais des notions judicieuses sur la vie et les devoirs qui en composent la chaîne ? Pour elles le devoir n'est nulle part ; le droit, en revanche, est partout ; leurs plaisirs leur paraissent plus sacrés que ne le sauraient être les besoins les plus impérieux d'autrui ; comme la nécessité n'a jamais façonné de sa rude main leurs volontés, elles ne savent rien prendre au sérieux, si ce n'est leurs satisfactions personnelles ; les bons sentiments, les bonnes qualités ne leur manquent pas toujours, mais tout cela demeurant toujours subordonné à leur personnalité, reste improductif, parce qu'elles n'ont jamais été à la grande école humaine, qui est le sacrifice ; elles ont pu donner sans se priver, sans retrancher une seule de leurs jouissances. Les blessures que leur amour-propre a pu recevoir, ont toujours été pansées par la main habile des adulateurs qui ne manquent jamais à la richesse ; les vertus qu'elles auraient

pu avoir s'étant éventées, pour ainsi dire, parce qu'on n'a jamais trouvé leur emploi, sont peu à peu remplacées par les défauts qui leur sont le plus opposés. La commisération n'est infatigable qu'autant que la connaissance de peines analogues l'entretient et la fortifie ; la prévoyance livre ses trésors seulement à ceux qui ont été forcés de lui demander la sécurité, et quant à la raison, la nécessité de l'exercer peut seule la développer ; c'est ainsi que, sans même s'en apercevoir, on devient peu à peu insensible pour les maux d'autrui, imprévoyant et déraisonnable pour soi-même.

M^{me} Darmintraz s'étant démontrée à elle-même qu'il serait bien inutile de prendre aucune peine pour l'éducation de ses enfants, les. laissa en toute circonstance agir à leur guise ; elle ne posait d'autres limites à leur indépendance que celles confinant à son agrément particulier ; pourvu qu'en sa présence ils se tinssent à peu près droits et fussent à peu près tranquilles, elle ne leur en demandait pas davantage.

M. Darmintraz, enchaîné à un labeur qui dépassait les forces humaines, occupé durant tout le jour à gagner les sommes qui servaient à alimenter le luxe de sa famille, était forcé de se reposer sur sa femme de tous les détails qui concernaient les enfants et le ménage. Mais, quelque absorbé qu'il fût, il dut pourtant entrevoir certaines négligences qui compromettaient à la fois et la régularité des livres de dépense, et l'avenir même de ses enfants, trop complètement livrés à eux-mêmes, leur mère n'ayant pas voulu établir une institutrice sous son toit. Rien n'était plus gênant à son avis que cette cohabitation avec une personne qu'il faut nécessairement considérer comme une inférieure puisqu'elle est pauvre, et traiter comme une égale puisqu'elle est bien élevée. Ses enfants avaient donc eu une bonne anglaise, selon la coutume à la mode, puis quelques professeurs qui les faisaient travailler tant bien que mal, mais plutôt mal que bien, nul ne se souciant de leur instruction et de leurs progrès.

Cinq ans environ avant l'époque où se passait la première scène de ce récit, M. Darmintraz perdit son père ; un an plus tard il avertit sa femme qu'il fallait faire préparer une chambre pour sa sœur Marthe.

« Elle vient faire un voyage à Paris ?

— Un voyage..... C'est-à-dire un séjour plus ou moins prolongé, selon qu'elle en décidera.

— Ah ! mon Dieu ! dit M^{me} Darmintraz en se redressant sur le fauteuil dans lequel elle était nonchalamment étendue.... J'espère qu'elle ne va pas s'installer ici, chez nous ?

— Plut à Dieu qu'elle voulût bien y consentir, » répondit son mari, devenu subitement plus grave qu'il ne lui était jamais apparu ! « Ma chère Hortense, je ne voudrais pas vous tourmenter par des reproches, ni vous imposer des soins qui me semblent être incompatibles avec votre organisation..... Mais enfin, il faut bien vous dire que notre maison n'est point du tout gouvernée, et que nos enfants sont à peine élevés.

— Je ne vois pas, » dit M^{me} Darmintraz avec une certaine aigreur, « que les enfants soient autres que tous ceux de leur âge. Quant aux comptes de ménage, je vous ai averti plusieurs fois que je ne pouvais m'astreindre à faire et à additionner des colonnes de chiffres ; cela vaut-il la peine d'ailleurs de se préoccuper de semblables détails ? D'abord, quelle que soit la surveillance que l'on exerce, on est toujours trompé ; vous pouvez vous en convaincre en interrogeant toutes les personnes que nous connaissons ; en admettant que le maître d'hôtel nous vole quelques centaines de francs..... Eh bien ! qu'est-ce que cela, ajouté au total des dépenses de l'année ?

— Si j'en juge d'après ce total toujours grossissant, cela mérite pourtant que l'on s'en préoccupe ; d'ailleurs, ma chère amie, il ne s'agit pas seulement des comptes de ménage, quoique leur importance grandisse sans cesse... il s'agirait aussi de vos dépenses personnelles ; peut-être que si vous vous habituiez à en tenir note, le chiffre auquel elles s'élèvent vous déciderait à les restreindre sur quelques points : l'ordre, qui place impitoyablement sa clarté sous vos yeux, est à lui seul un frein, et.....

— Et votre sœur Marthe deviendrait, selon votre pensée, une sorte de tutrice pour moi, de surveillante ?

— Je n'ai pas le dessein de lui donner des fonctions qui seraient humiliantes pour vous d'abord, pour elle ensuite, et qu'elle repousserait pour ces deux motifs, soyez-en certaine. Mais notre maison et nos enfants ont grand besoin d'une surveillance active, et comme ma sœur a toujours consacré son existence au dévouement, j'ai espéré, je l'avoue, qu'en se voyant utile ici elle y resterait. Ce sera pour vous, Hortense, l'amie la plus sincère et la plus éclairée ; elle prendra, dans le pouvoir qui vous appartient, seulement la part que vous repoussez à mon grand regret..... Elle n'en prendra aucune, je vous l'affirme, si vous craignez son usurpation, et si, la craignant, vous vous décidez enfin à gouverner votre empire. Enfin, je ne vous cacherai pas que, selon mon intime persuasion, le bon sens est contagieux comme la déraison ; je crois donc qu'en vivant avec ce caractère

si fortement trempé, si bien équilibré, vous parviendrez graduellement, et sans efforts pénibles à retrancher quelques dépenses... je parle seulement de celles qui sont tout à fait inutiles..... en pensant à l'avenir de nos trois enfants. »

C'était parler bien longtemps de matières sérieuses, et par conséquent ennuyeuses. Pendant le discours de son mari, M^{me} Darmintraz entrevit rapidement quelques-uns des avantages qu'elle pourrait retirer de l'installation de sa belle-sœur sous leur toit. D'abord Marthe Darmintraz était riche, économe, point assez jeune pour songer à se marier ; sa fortune reviendrait tout entière à la famille, pour peu qu'elle connût ses nièces et son neveu, et qu'elle s'attachât à eux ; ensuite il serait vraiment commode d'avoir une sorte d'intendante habile sur laquelle on pourrait en définitive se reposer, même de ce petit nombre de soins domestiques dont on était parfois forcée de s'occuper. Puis d'ailleurs, si tout cela ne convenait pas, n'aurait-on pas toujours par devers soi la faculté de se séparer ?

En écoutant ses propres pensées beaucoup plus que les paroles de son mari, M^{me} Darmintraz se rasséréna subitement ; elle avait d'ailleurs le caractère trop léger et l'esprit trop nonchalant pour accorder longtemps une importance quelconque à un sujet, quel qu'il fût, et pour se montrer jalouse de cette suprématie domestique que la plupart des femmes n'abdiquent pas volontiers. Qu'elle fût reine en apparence, cela lui suffisait, et elle tenait peu à l'être par le fait ; son indolence et sa frivolité se seraient parfaitement accommodées du régime constitutionnel, car s'il lui importait de régner, il lui était non-seulement indifférent, mais encore désagréable de gouverner. Trouver un ministre introuvable qui prendrait pour lui toute la fatigue, en laissant à autrui tout le bénéfice de ses efforts et de ses peines... La perspective était séduisante, et M^{me} Darmintraz se décida à essayer de cette situation nouvelle. Elle était encore trop femme cependant, malgré son incurie à peu près universelle, pour ne point faire valoir à son mari comme un sacrifice ce qu'elle considérait déjà comme un bénéfice. Elle accorda gracieusement son consentement à l'installation de Marthe, et M. Darmintraz, charmé de la docilité de sa femme, appuyant les plus consolantes espérances sur l'efficacité de l'intervention de sa sœur dans le gouvernement de sa maison, se sentit plus tranquille et plus heureux qu'il ne l'avait été depuis longtemps.

Marthe Darmintraz avait consacré toute sa vie à son père devenu infirme ; elle avait gouverné la fortune, dirigé la maison, soigné, consolé le

vieillard malade, et avait fait preuve en toute circonstance d'une énergie si rare, d'une raison si haute, d'une vaillance si infatigable, que l'estime et, plus que l'estime, la vénération, s'attachait à son nom. Sa tâche accomplie, elle se trouvait forte encore, propre par conséquent au dévouement actif dont elle avait pris l'invincible habitude mais point assez jeune à son gré pour songer à se créer un intérieur, une famille. La vieillesse arrivait, et Marthe était seule !..... Ceux-là seuls qui ne sont pas égoïstes savent ce qu'il y a de tristesse dans l'isolement, qui, pour eux, représente non pas seulement la privation de toute affection, mais surtout l'inutilité désespérante des facultés généreuses qui s'agitent en eux.

Depuis qu'elle vivait seule dans la grande maison paternelle, qui, par suite du partage de la fortune, faisait partie de son avoir personnel, Marthe avait été pressentie par son frère sur ses projets d'avenir. Elle se trouvait prise au dépourvu, n'ayant jamais pensé à elle ; mais elle aimait cette vieille habitation, la campagne qu'elle n'avait guère quittée, et où l'attachaient toutes ses habitudes, le petit monde qu'elle gouvernait depuis si longtemps, les serviteurs, les voisins, et jusqu'aux paysans qui la connaissaient si bien pour avoir toujours trouvé près d'elle un conseil ou un secours efficace dans toutes les graves circonstances de leur vie. Tout d'abord elle répondit à son frère que l'unique bonheur que l'on pût espérer quand la jeunesse a disparu, était celui de vivre là où l'on avait toujours vécu, entourée des mêmes objets, des mêmes visages ; mais les lettres devinrent plus fréquentes, plus pressantes ; ce qui avait été d'abord vaguement indiqué, se précisa ; quand enfin son frère lui dépeignit le désordre de son ménage, la singulière éducation que recevaient ses enfants, quand enfin il lui dit : a Viens, j'ai besoin de toi..... » Marthe n'hésita plus.

Elle fit simplement le sacrifice le plus considérable pour elle ; elle confia la direction de son domaine à un vieux fermier, rangea sa maison, en ferma les portes et partit..... sans regarder derrière elle. En certaines circonstances le courage se mesure à la prudence ; ce ne sont pas les plus téméraires qui sont les plus vaillants, car les premiers s'exposent à la défaite que les seconds veulent éviter à tout prix. Marthe ne voulut point faiblir devant la résolution qu'elle avait prise ; elle voulait accomplir son sacrifice, et se sauva, plutôt qu'elle ne partit.

Mais comme le caractère de sa belle-sœur lui était inconnu, comme elle ignorait si la tâche qu'elle s'imposait ne serait pas impossible à remplir, comme elle voulait d'ailleurs adoucir un peu les regrets qui s'élevaient

autour d'elle et auxquels les siens propres faisaient écho, elle annonça d'abord qu'il s'agissait seulement d'un voyage et d'un séjour qui se prolongeraient peu.

Elle arriva chez son frère, et tout d'abord les enfants, en voyant entrer cette grande femme, vêtue d'une robe de mérinos noir, coiffée d'un chapeau dont la forme remontait à plusieurs années de date, crurent..... d'après les hypothèses faites autour d'eux par les domestiques... qu'il s'agissait d'héberger une parente pauvre. Mais, en dépit de la simplicité de son costume et de ses habitudes, Marthe avait une certaine façon à elle de prendre la place qui lui était due, grâce à laquelle on ne pouvait conserver longtemps des doutes sur l'indépendance de sa position. Elle donnait ses ordres aux domestiques, non-seulement avec politesse, mais encore avec douceur ; seulement, il était impossible de se méprendre sur la portée de cette bonté, qui n'avait aucun des caractères auxquels on reconnaît la familiarité, et s'alliait à merveille, par une savante fusion, avec une dignité naturelle, innée, à l'empire de laquelle on ne pouvait se soustraire.

Le proverbe tel maître, tel valet, n'avait jamais offert une plus éclatante affirmation de son exactitude qu'en la personne d'Ambrosine, femme de chambre de M^{lle} Darmintraz. La surprise causée au salon par l'aspect de celle-ci se reproduisit à l'office quand l'on y vit apparaître une campagnarde, ayant à peu près l'âge de sa maîtresse, vêtue de serge noire, et portant un béguin piqué en mérinos noir. Ambrosine n'accorda pas la plus légère attention aux chuchotements qui s'élevèrent autour d'elle, et lorsque les pimpantes femmes de chambre essayèrent à demi-voix quelques plaisanteries qui avaient pour but de dérider le majestueux visage du maître d'hôtel, la nouvelle venue, levant ses yeux gris enfouis sous d'épais sourcils noirs, adressa aux rieurs un regard empreint de tant de fermeté, de dédain et de froideur à la fois, que les quolibets expirèrent tous subitement et que chacun se sentit rappelé à l'ordre ; il n'y avait pas à s'y méprendre : cette obscure campagnarde avait bec et ongles, et saurait se défendre au besoin.

Pour sonder le terrain autant que pour faire gracieusement les honneurs de la table qu'il présidait, le maître d'hôtel adressa la parole à Ambrosine :

« Eh bien ! Madame..... ou Mademoiselle.....

— Mademoiselle, s'il vous plaît.

— Vous voilà donc dans la capitale ? chacun veut en tâter, et l'on a bien raison, car on ne vit qu'ici. Comptez-vous rester longtemps avec nous ?

— Ça dépendra de Mademoiselle.

— Mais enfin, vous savez jusqu'à un certain point

— Rien du tout. Mademoiselle n'a pas l'habitude de faire part de ses projets à ses gens.

— Ah ! Elle est donc fière ?

— Elle est comme il faut être ; bonne, ou fière, selon les gens et les occasions.

— Je vois que vous lui êtes fort attachée ?

— J'avais toujours dit que j'irais où elle irait... même en enfer.... Que Dieu me pardonne !.... » ajouta Ambroisine en se signant pieusement, « et je le lui ai prouvé, puisque me voici ici avec elle.

— Oh ! ce n'est pas aimable pour Paris, ce que vous dites là !

— Paris se passera de mon amabilité, comme je me passerai de la sienne, » répondit sèchement la campagnarde.

« Vous offrirai-je une pêche, Mademoiselle ? Ah ! dame, ce n'est pas de première qualité, les maîtres ont des pêches à trois francs, les nôtres coûtent trois sous ; voilà ce que c'est que la domesticité, » ajouta le maître d'hôtel d'un ton plein de mélancolie.

« Sainte Vierge !.... » s'écria Ambroisine en replaçant aussitôt dans la coupe de porcelaine la pêche qu'elle avait prise ; ça coûte trois sous, ça ? Je croirais faire un péché, moi, si je mangeais cette pêche !...

— Charmant ! délicieux ! » dit le maître d'hôtel en s'inclinant ; « on n'a pas plus d'esprit à Paris.

— J'ai de l'esprit, moi ?... » reprit Ambroisine d'un ton indigné ; « allons donc, ne vous moquez pas de moi, ou je vous riverai bien vite votre clou ; et les maîtres mangent des pêches à trois francs ? Ça ne m'étonne plus si tout le monde se ruine à Paris.

— Beaucoup s'y ruinent, sans doute, mais quelques-uns y font fortune aussi ; témoin M. Darmintraz, pour ne pas aller plus loin ; s'il n'était venu à Paris, croyez-vous que lui et sa famille mangeraient des pêches à trois francs ?

— Il en aurait chez lui qui lui coûteraient moins cher. Mademoiselle n'aurait pas mieux demandé que de le voir installé dans la maison de son père ; au partage, il aurait pris la terre, elle aurait pris l'argent, et c'est le contraire qui a eu lieu.

— Mademoiselle Darmintraz est donc riche ? » dit d'un ton insinuant le maître d'hôtel, dont le visage prit aussitôt une expression fort respectueuse.

— Très-riche, » répondit brièvement Ambroisine en se levant. « On peut être tranquille, elle apportera ici plus qu'elle n'en emportera. »

La contre-partie de cette scène se passait chez les maîtres. M^{me} Darmintraz avait paru fort surprise de l'aspect et de la toilette de sa belle-sœur ; les enfants, en leur qualité d'enfants parisiens et riches, avaient jugé la tante Marthe d'après l'apparence modeste de ses vêtements, et se montraient fort dédaigneux pour elle. Cependant elle paraissait si indifférente aux jugements que l'on portait sur sa robe de mérinos, elle avait tant d'aisance, qu'elle imposa tout d'abord autour d'elle un sentiment de respect.

Dès le lendemain de son arrivée elle eut une longue conversation avec son frère ; elle voulut connaître la nature des attributions qu'il lui avait réservées et l'étendue de ses pouvoirs. Au lieu de lui répondre : ils sont illimités, M. Darmintraz baissa la tête en soupirant, et lui dit au contraire :

« Ils sont limités..... fort limités pour le moment ; tu dois les conquérir un à un, agir par persuasion, avec ténacité, déguiser la raison, le bon sens, pour les faire pénétrer par la ruse dans une place d'où ils sont sévèrement exclus. Ma femme est faible, nonchalante, elle te laissera exercer l'autorité qui aurait dû être son partage, si tu ne parais pas décidée à la lui enlever immédiatement et complètement. C'est une rude tâche que je te donne là, ma pauvre Marthe !.....

— Bah ! à quoi me servait la vie depuis que notre pauvre père est parti ?.....

— Mais tu ne reculeras pas devant son accomplissement quand je t'aurai fait connaître notre situation. Apprends donc que j'ai gagné, que je gagne beaucoup d'argent ; mais ma femme en dépense tant, que mes bénéfices, loin de s'accumuler en partie pour augmenter notre fortune, suffisent seulement à solder nos dépenses. Or, quand on roule sur cette pente, la rapidité va toujours s'augmentant, car les dépenses, comme les économies, se multiplient les unes par les autres. Je compte sur toi pour exercer une surveillance sagace sur les mémoires qui nous sont présentés, et pour donner à ma femme quelques notions d'ordre et de raison ; mais ceci sera bien difficile, je ne saurais le cacher. Jusqu'ici je ne t'ai parlé que d'une question purement matérielle ; il en est une autre bien autrement importante à mes yeux.

« Il s'agit de mes enfants. Ma chère Marthe, mes filles, qui ont dix ans, ne sont autre chose que des miniatures de poupées mondaines ; elles ont

tous les travers, toute la déraison, toutes les vanités, toute la frivolité qui sont l'ordinaire partage des femmes inutiles ; elles ne songent qu'à s'habiller, qu'à écraser par leur luxe leurs petites compagnes qui sont moins riches..... ou plus sagement élevées ; leur esprit n'est guère plus cultivé que leur cœur. « A quoi cela sert-il d'apprendre, me disait récemment l'aînée, puisque nous sommes riches ; c'est bon pour les personnes qui doivent devenir des institutrices ! » Quant à leur religion, on l'a circonscrite à quelques pratiques de dévotion dont on s'acquitte aux heures où notre paroisse, qui est la plus élégante parmi celles de Paris, réunit autour de son perron les plus beaux équipages de la ville. La sortie de la Madeleine est aussi brillante que celle de l'Opéra ; le velours, les dentelles, les épaisses soieries, balayent les marches de l'église, où l'on se rend pour faire à la fois acte de piété... et d'élégance.

« Mon fils vaut ses sœurs ; il s'étudie dès à présent à être la caricature grotesque de quelques autres caricatures plus âgées que lui ; il parle déjà de turf et de sport..... avant douze ans !..... et j'entrevois de ce côté les plus pénibles débordements.

— Hé bien ! » répondit Marthe, qui avait écouté pensivement, mais paisiblement l'énumération de tous ces détails, « il me semble qu'il faut d'abord aller au plus pressé. Mets tout de suite monsieur ton fils au collège.

— A douze ans !.... Il ne voudra pas.... sa mère le soutiendra, d'ailleurs.....

— Ah ça ! il ne suffit pas de se lamenter ; es-tu capable, oui ou non, d'avoir une volonté ? Quand tes enfants seront perdus, pervertis, viciés par ta faute, il ne sera plus temps de gémir sur ton sort. Si l'on ne peut mettre M. Edmond au collège, il faut tout au moins lui donner un précepteur ou un professeur qui l'oblige à travailler et le conduise tambour battant, en le façonnant à une bonne discipline. Quant à tes filles, j'imagine que la besogne sera plus aisée, et je vais l'entreprendre. »

Huit jours à peine s'étaient écoulés depuis l'arrivée de la tante Marthe ; ce court espace de temps avait suffi pour que l'hôtel de M. Darmintraz changeât d'aspect. La réforme sans doute était plus apparente que réelle, mais enfin les petites filles passaient leurs matinées avec des professeurs qui leur donnaient des leçons sous la surveillance assidue de leur tante, tandis que le jeune et trop précoce Edmond, placé sous la fêrule d'un homme inflexible, était forcé de réparer le temps perdu, et de travailler sept ou huit heures par jour. A dieu les courses du matin chez les divers

marchands, les promenades au bois de Boulogne, ou bien aux Champs-Élysées ! Tous les jours, à cinq heures, la tante Marthe emmenait bourgeoisement les trois enfants pour leur faire faire une promenade aux Tuileries, et l'on y allait, l'on en revenait à pied ! Plus de bals d'enfants, plus de spectacles ! on se couchait, on se levait de bonne heure.

Quant au maître d'hôtel, mis en rapport avec M^{lle} Darmintraz, il venait, après huit jours seulement passés sous ce régime, de présenter majestueusement sa démission à M. Darmintraz, qui avait eu la faiblesse de l'accepter.

Quelque difficile que pût être la tâche de Marthe, elle s'aperçut, après quelques années passées en efforts laborieux, que le plus difficile n'était pas fait. En grandissant, les enfants échappèrent insensiblement à son autorité ; l'exemple, les sentiments, les habitudes de leur mère, l'influence exercée par leur entourage, étaient trop bien d'accord avec toutes leurs anciennes inclinations, combattues, mais non déracinées, pour qu'ils ne reprissent pas insensiblement le courant qu'on leur avait fait remonter contre leur gré. Le culte de la richesse, le besoin, la passion du luxe, pénétraient chez ces enfants par tous les pores ; l'œuvre de la tante Marthe était sans cesse battue en brèche, ridiculisée, traitée de système absurde et maniaque par les propos des domestiques, par les conversations que les enfants entendaient dans le monde dont ils avaient prématurément commencé à faire partie. L'obstination, qui appartient aux caractères faibles et aux intelligences étroites, se révélait de temps en temps chez M^{me} Darmintraz, et la ténacité, le bon sens de sa belle-sœur, venaient se briser contre la plus redoutable de toutes les forces, celle d'inertie. « Cela se fait ainsi, ou pourquoi cela ne se ferait-il pas ?.... » étaient les arguments sur lesquels s'appuyait la résistance de, M^{me} Darmintraz ; ses enfants devaient, disait-elle, vivre comme tous leurs égaux..... Et la tante Marthe, débordée, paralysée, dut bientôt se résoudre à supporter tout ce qu'elle ne pouvait empêcher ; elle avait seulement gagné quelques années ; elle avait réussi à épargner à son neveu et à ses nièces l'humiliation d'une ignorance radicale ; mais tous trois étaient à peu près revenus au point où elle les avait trouvés quand elle s'était installée près d'eux. Edmond était un ridicule diminutif de dandy ; ses sœurs n'avaient pas d'autre but que celui de se parer, de briller, de montrer partout le luxe qui les entourait.

Cette digression était indispensable pour faire connaître les rapports de nos personnages entre eux au moment où commence le récit de leur

histoire.

En rentrant à l'hôtel de leur père, les trois enfants de M. Darmintraz se séparèrent. Louise se rendit dans sa chambre, Edmond fut changer de toilette, Cécile, un peu inquiète, sans pouvoir assigner aucun motif à son inquiétude, se dirigea vers l'appartement de sa mère.

Le jour était terne, et n'envoyait que des lueurs blafardes dans ce riche appartement ; quelque chose..... on ne savait quoi, semblait peser sur tous ces objets inanimés. Inanimés !..... Le sont-ils réellement, ces muets compagnons de toutes nos joies et de toutes nos douleurs ? S'il en est ainsi, d'où vient que leur physionomie est aussi mobile que la nôtre, et reproduit tous les sentiments ? Qui pourrait soutenir qu'un intérieur se montre sous le même aspect avant comme après un malheur ?

Bien souvent les salons que Cécile traversait en ce moment étaient vides..... comme en ce moment, silencieux comme en ce moment, mais ce silence prenait actuellement un caractère d'effroi..... ou de menace, et subissant sans s'en apercevoir une influence qu'elle ne pouvait analyser, la jeune fille amortit encore le bruit de ses pas, celui de sa respiration, et arriva tremblante dans l'un des grands salons de réception qui précédait immédiatement celui dans lequel sa mère se tenait habituellement, et n'en était séparé que par de lourdes portières ouatées en brocard de soie jaune.

Cécile entendit le timbre grave de la voix de la tante Marthe. Sans se rendre compte de l'indiscrète action qu'elle commettait, La jeune fille se laissa tomber sur un fauteuil placé tout près de cette porte de communication... et écouta.

« Oui, ma sœur, je considère ce qui arrive comme une éclatante manifestation de la bonté de Dieu, et je l'en ai remercié dans mes prières.

— Oh ! Marthe ! Marthe !.... » répondit M^{me} Darmintraz, dont la voix s'interrompait dans un sanglot.

« Sans cet événement, » reprit son interlocutrice, « les enfants étaient perdus.... perdus, vous dis-je, de cœur et d'esprit. Prouvez donc, par votre soumission envers les décrets de Dieu, que vous êtes chrétienne de fait, et non pas seulement lorsqu'il s'agit d'aller prier Dieu en grande, heureuse et riche compagnie.

— Je ne peux pas ! Je ne peux pas !..... Le malheur est trop grand..... O mes pauvres enfants !

— Je maintiens que pour eux ce malheur sera fécond en bons résultats.

— Comment pouvez-vous tenir un pareil langage ?.... Eh quoi ! Je dois me réjouir de voir ma famille entièrement dépouillée ; ces malheureux enfants, arrachés à leur demeure, à leurs habitudes, à leurs jouissances, perdant toutes leurs espérances d'établissement, et en place d'un avenir assuré, souriant, brillant, n'ayant plus d'autre perspective que celle des privations les plus cruelles, et d'une lutte acharnée pour subvenir aux nécessités de la vie ?

— Il aurait pu en être ainsi, en effet, » répondit Marthe, « et alors, alors, vous auriez été excusable jusqu'à un certain point de pleurer sur leur destinée ; mais vous savez qu'il n'en est pas ainsi. La Providence les frappe pour leur enlever seulement ce qui était pour eux une cause de perdition, c'est-à-dire l'oisiveté et le luxe ; mais ils ne sont pas réduits à la misère ni vous non plus loin de là !..... puisque je possède encore une partie de ma fortune. Allons, ma sœur, envisagez non ce que vous perdez, mais ce qui vous reste, et remerciez Dieu !

— Si vous aviez voulu, pourtant, si vous aviez voulu, Marthe !

— Quoi ? livrer le reste de ma fortune à mon frère, qui espérait, moyennant ce secours, éviter la cruelle nécessité de liquider ses affaires ? C'est vous qui insistez, vous, la mère de ses enfants ? J'aurais dû risquer leur nécessaire pour essayer de conserver leur luxe et le vôtre ? Hortense ! je pensais vous avoir suffisamment démontré l'impossibilité d'adopter ce parti. Mon frère l'avait proposé pour vous complaire ; mais lui-même n'avait qu'un bien faible espoir de succès. Croyez-vous donc que ce soit ma fortune que je défends ? » s'écria Marthe avec une soudaine explosion d'indignation ? N'en ai-je pas englouti plus de la moitié dans les spéculations de mon frère, sans que vous m'ayez entendu proférer un mot de reproche ou de regret ? Eh ! que m'importait ? Ai-je besoin de superflu ?..... Ne comprenez-vous pas que si je résiste à vos larmes, aux prières de mon frère, c'est uniquement pour conserver à vos enfants quelques débris qui leur permettront, quand cette tempête sera passée et oubliée, de reconstruire quelque part une demeure moins somptueuse sans doute, mais qui sera la récompense de leurs efforts, le résultat de leurs labeurs ?

— Oh ! comment les instruire ?..... comment leur apprendre ?.....

— Cela devrait être déjà fait.

— Nous ne pouvons..... nous n'avons pas le courage.....

— Allons, » dit Marthe, « il faudra que je m'en charge ; » elle tira un cordon de sonnette ; la femme de chambre, qui se trouvait dans la chambre à coucher de M^{me} Darmintraz, voisine de ce petit salon, se montra aussitôt. « Dès que M^{lles} Cécile et Louise, et M. Edmond seront de retour, priez-les de venir nous trouver.

— Ils sont rentrés.

— Eh bien ! allez les prévenir que nous les attendons ici. »

La femme de chambre traversa la pièce, souleva la portière de brocard jaune, et poussa une exclamation d'effroi : Cécile, évanouie, avait glissé du fauteuil sur le tapis, et barrait en partie l'ouverture de la porte.

La tante Marthe et M^{me} Darmintraz accoururent, et transportèrent la jeune fille dans le salon où leur conversation avait eu lieu. Tandis qu'on lui faisait respirer un flacon de sels, et que la femme de chambre allait, d'après l'ordre qui lui en était donné, appeler Louise et Edmond, Marthe dit à M^{me} Darmintraz :

« Celle-ci, au moins, sait tout ; nous n'avons plus rien à lui apprendre. »

Le frère et la sœur, instruits de l'évanouissement de Cécile, et attribuant à cet accident l'appel qui leur était adressé, arrivèrent aussitôt ; ils trouvèrent leur sœur appuyée sur l'épaule de M^{me} Darmintraz, et sanglotant amèrement.

— Que se passe-t-il donc ? » dit Edmond en entrant. « Cécile est indisposée ? »

La tante Marthe se promenait d'un bout à l'autre du petit salon ; elle s'arrêta, et répondit à l'interrogation de son neveu :

« Elle va mieux ; mais son indisposition n'est pas le seul motif qui nous a décidées à vous faire appeler ; cet évanouissement est un effet..... non, une cause ; vous allez connaître cette cause. »

Et Marthe faisant signe à Edmond et à Louise, les emmena dans son appartement. Elle les fit asseoir, et se plaça près d'eux.

« Mes enfants, » leur dit-elle d'un ton doux et affectueux, « je vais faire appel à votre courage ; vous avez à soutenir une infortune qui vous paraîtra effroyable, mais qui est telle en apparence seulement : en un mot, votre père est ruiné ! Il a engagé témérairement dans une affaire très-considérable tous les capitaux dont il pouvait disposer ; l'affaire a manqué, il faut liquider. »

Edmond proféra une exclamation désespérée ; Louise écoutait avec une terreur toujours croissante.

« Rassurez-vous, » continua Marthe, « l'honneur reste sauf ; nul n'aura le droit de dire qu'un Darmintraz lui a fait tort d'un centime : on payera tout ce que l'on doit.... Mais il ne restera rien. »

Edmond laissa tomber sa tête sur ses bras, soutenus par la table sur laquelle il était accoudé, et se prit à sangloter.

« Allons, Edmond, est-ce ainsi que doit se conduire un homme ? J'espérais trouver en toi quelque énergie, un appui pour ta mère, pour tes sœurs, et tu te montres aussi faible qu'elles.

— Oh ! ma tante, qu'allons-nous devenir ?

— Qu'allons-nous devenir ? » répéta Louise, comme un écho plaintif.

« Dieu merci, vous ne serez pas réduits à la misère !

— Mais pourquoi mon père liquide-t-il les affaires de la banque ? » reprit Edmond en continuant à pleurer ; « lui si actif, si habile, il aurait réussi à surmonter cette crise....

— Peut-être, » répondit la tante Marthe, qui retrouvait chez le fils les objections obstinément présentées parla mère ; « mais l'on ne pouvait risquer, sur une éventualité douteuse, d'augmenter encore la gravité du désastre ; s'il avait refusé de liquider, il s'exposait à engloutir vos dernières ressources.... pis encore ! car la liquidation aurait pu se transformer en banqueroute.

— Il nous reste donc quelque chose ? » dit Edmond en relevant rapidement la tête.

— Sans doute, puisque je conserve une partie de ma fortune.

— Ah ! Et que deviendrons-nous ? mon Dieu !

— C'est pour cela qu'on avait vendu les chevaux, » dit Louise tout à coup.... « C'est pour cela que cette odieuse Fanny était impertinente, que nous avons été si singulièrement reçus chez M^{me} Duvelloy.

— Oui, mes enfants ; pour éviter toutes les humiliations qui pourraient vous être infligées par les âmes basses, toujours empressées de proportionner la considération qu'elles accordent au chiffre de la fortune que l'on possède, nous quitterons Paris.....

— Quitter Paris ! » s'écria Edmond en gémissant.

« Nous quitterons Paris, » reprit Marthe avec un redoublement de fermeté, « et cela sera bien heureux pour vous. Qu'y serais-tu devenu, toi, Edmond ? Un être inutile, annulé, peut-être perverti par l'oisiveté volontaire, l'oisiveté dans laquelle tu te complaisais, et qui t'aurait infailliblement conduit à ce genre de plaisirs qui commencent par être

coûteux, et finissent par être honteux. Et tes sœurs, qu'auraient-elles été ? Des femmes du monde dans la pire acception du mot ! Incapables de gérer leur maison, d'élever leurs enfants, de remplir aucun de leurs devoirs envers Dieu et leur famille.....

— Oh ! ma tante, nous ne manquons à aucun de nos devoirs religieux !

— Je sais, je sais ; mais cette religion mondaine et égoïste ne saurait être suffisante. Priez ; la prière est toujours bonne ; mais apprenez aussi à aimer ceux qui souffrent, à les aider, à les secourir, en retranchant, s'il le faut, quelques-unes de vos dépenses de vanité ; sans la tolérance, sans l'humilité, sans la charité surtout, exercée activement, pensez-vous que l'accomplissement de ce que vous croyez être vos devoirs religieux, soit jugé suffisant ? Allez, mes enfants, il n'est pas aussi aisé que vous le croyez, que le croient la plupart de vos compagnes mondaines, de remplir ses devoirs religieux, car ceux-ci ne se bornent pas à l'observance de quelques pratiques minutieuses.

— Mais, si nous quittons Paris, » reprit Edmond avec un nouveau gémissement ; « où irons-nous ?

— Nous allons nous établir chez moi, à la campagne.

— A la campagne ! hiver et été, » s'écria Louise d'un ton douloureux.

« Nécessairement. Nous n'aurons pas une maison de ville et une maison de campagne ; mais, croyez-en mon expérience, mes enfants, la perspective d'un constant séjour à la campagne est plus effrayante de loin que de près.

— Et mon père ? L'inaction le rendra bien malheureux.

— Oh ! soyez tranquille, son occupation est toute trouvée ; il sera le fermier de notre terre.

— Et moi ?

— Toi, Edmond, j'en ai plus que l'espoir, j'en ai presque la certitude, tu seras placé dans une administration de chemin de fer.

— Ici, à Paris ? » reprit vivement Edmond, dont les yeux étincelèrent d'espoir.....

— Oh non ! dans une petite ville voisine de notre habitation, avec des appointements très-modiques, mais qui pourront s'augmenter si tu t'appliques sérieusement au travail. Que veux-tu, mon enfant ? tu le vois aujourd'hui, ce n'était pas uniquement dans le dessein de contrarier que je t'ai si souvent supplié de choisir une profession. Tu n'as pas voulu tenir compte de mes avis ; au moment où survient le désastre, tu te trouves désarmé, et il faut accepter un travail pénible, pauvrement rétribué, parce

qu'il faut avant tout gagner ton pain. Mais tu as du moins une consolation dans ton malheur ; ta mère, ton père, tes sœurs, ne connaîtront pas les angoisses de la misère ; si le luxe, auquel vous attribuez tous une trop grande importance, est subitement retranché de leur existence, ils n'endureront du moins aucune privation réelle, sensible. Et maintenant, allez tous deux retrouver votre mère et Cécile ; vous pouvez redire à celle-ci tous les détails que je viens de vous donner ; mais je vous en adjure, je vous en supplie, ayez un peu de courage ; n'augmentez pas leurs peines par le spectacle de vos regrets..... bien inutiles d'ailleurs, car on ne peut écarter le malheur que vous subissez ; il faut se rapprocher, s'entr'aider pour lutter contre l'infortune, et surtout se souvenir sans cesse que Dieu sait composer le bien, même avec le mal ; votre vie, telle que vous pouvez l'édifier aujourd'hui, sera plus heureuse que celle dont la perspective s'ouvrait naguère devant vous. Je vais rejoindre votre père. »

Mais l'entrevue de la mère avec ses trois enfants n'eut pas le caractère courageux et consolant que sollicitait Marthe ; ce fut d'abord une conversation entrecoupée, un échange de lamentations, d'amers regrets, et peu s'en fallut même que la frivole M^{me} Darmintraz ne laissât entendre que la responsabilité des malheurs actuels devait être en partie imputée à Marthe, qui aurait pu sauver la famille, et ne l'avait pas voulu ! Si elle n'osa pas énoncer cette ingrate et injuste accusation, elle s'appesantit du moins sur la possibilité qu'il y eût eu de réparer ce désastre pour peu que l'on eût trouvé un peu d'aide.

Mais on ne peut, même quand on est fort malheureux, toujours pleurer et toujours gémir. Louise éprouva la première le besoin de changer le cours de ses pensées.

« Peut-être cela ne sera-t-il pas aussi terrible que nous le pensons d'habiter là-bas dans un beau château.

— Un beau château ? Allons donc, » interrompit M^{me} Darmintraz avec une amère ironie ; « je connais cette habitation, car votre père m'y a conduite aussitôt après notre mariage ; c'est une vieille maison, affreusement distribuée, dont les chambres sont pour la plupart carrelées, avec une grande cour infecte, et un jardin de paysan..... Et les meubles ! Les sièges ne sont pas même élastiques ; les rideaux sont faits en toile de Jouy jaune à bordures rouges, ou rouge à bordures jaunes. »

Ici les trois enfants firent entendre un chœur de lamentations.

« Mais enfin, » reprit Louise, qui tenait décidément à considérer la situation sous ses aspects les plus consolants, et l'améliorer autant qu'il dépendait d'elle ; « mais enfin, il me semble que si nous emportions notre beau mobilier et les bronzes qui garnissent les cheminées, et les tentures de soie, les bons tapis épais, les fauteuils et les canapés, on pourrait arranger agréablement cette vieille et froide maison.

— Hélas ! » répondit M^{me} Darmintraz, « cette consolation même m'est refusée ; l'hôtel est vendu meublé ; votre tante prétend qu'il y a assez de meubles chez elle, que l'emballage et le transport de ceux-ci coûteraient une somme trop considérable, qu'il faut emporter seulement quelques brimborions auxquels nous sommes accoutumés, puis quelques-uns de nos plus anciens meubles... justement les plus anciens, ceux qui sont les moins jolis !..... parce qu'ils représentent pour nous des souvenirs.

— Je ne comprends pas, » dit Cécile d'un ton assez acerbe, « pourquoi l'on est obligé d'agir suivant la volonté et les ordres de ma tante ; vous et mon père avez bien le droit de faire ce qui vous convient.

— C'est là ce qui te trompe ; nous dépendons tous désormais de ma belle-sœur, nous en dépendons absolument. On vend bien autre chose que le mobilier encore...

— Quoi donc ? » s'écrièrent les enfants avec épouvante...

— Mes bijoux, mes dentelles, mes cachemires, moins un, le noir, celui qui est le plus ancien de tous, et cela encore, je suppose, parce que c'est le seul que j'aie conservé de ceux qui figuraient dans ma corbeille de mariage ; c'est sans doute à son origine que je dois la grâce de le conserver ; c'est aussi un souvenir !.... J'ai revendu et changé les autres pour en avoir de plus modernes, et aussi pour ne pas ressembler à ces personnes qui sont forcées de porter toute leur vie les cachemires qu'elles ont reçus en se mariant.... M^{me} voilà bien avancée ! »

La pauvre M^{me} Darmintraz poursuivit ainsi pendant longtemps encore le cours de ses lamentations ; plus enfant que les enfants devant lesquels elle exhalait imprudemment ses frivoles regrets, elle ne songea pas un seul instant à donner à leurs pensées une direction plus juste ; elle ne les engagea pas à remercier Dieu de la miséricorde qu'il témoignait encore à leur famille, même en la frappant, puisqu'il permettait que tous conservassent la santé, et même des ressources qui les mettraient à l'abri du besoin ; elle ne leur parla pas même de la reconnaissance que tous devaient à Marthe, qui aurait pu être, s'ils l'avaient voulu, leur conseiller dans la prospérité, et qui

devenait dans leur détresse leur appui unique mais inébranlable, leur bienfaitrice, l'image enfin de la Providence, subvenant aux besoins de toute la famille, et veillant sur chacun d'entre eux.

M. Darmintraz souffrait sans doute de renoncer à une profession qu'il avait aimée, et qui lui avait donné de beaux succès ; mais il souffrait surtout du désespoir que sa ruine causait à sa famille. Dans l'un de ces moments où, le cœur brisé par le chagrin s'épanche plus facilement et se laisse voir sans déguisement, il avait avoué à sa sœur qu'il était las, horriblement las de soulever chaque jour un poids chaque jour plus considérable ; que les goûts de luxe, les habitudes toujours plus dispendieuses de sa famille, avaient absorbé des sommes dont l'emploi plus sage aurait pu leur épargner le malheur qui les frappait. « Mais, » ajoutait-il, « fatigué par un labeur surhumain, toujours penché sur mon bureau, toujours méditant des opérations nouvelles pour alimenter notre dépense, j'étais absolument incapable de soutenir une lutte acharnée pour faire régler plus raisonnablement l'usage du fruit de mon travail ; ma santé se ressentait depuis quelque temps de cet excès de fatigue et d'inquiétude ; j'aurais succombé à la peine !

— Bénie soit la ruine ! » répondit Marthe, « car tu lui devras le repos et la santé. »

Les derniers événements qui accompagnent le départ d'une famille rompant brusquement avec son passé et ses habitudes sont pénibles entre tous ; il faut abandonner tout ce que l'on connaissait, renoncer à tout ce qui satisfaisait les goûts particuliers de chacun, à tout ce qui s'est accumulé insensiblement, et représente dans son ensemble des préférences et des souvenirs.

Le lendemain de ce jour où la famille, instruite de son malheur, se réunit dans la salle à manger pour obéir à l'étiquette établie, et s'assit autour d'une table garnie comme de coutume, mais ne toucha que pour la forme au diner servi par les domestiques non encore remerciés, Marthe quitta Paris dès six heures du matin ; elle allait faire ses adieux à une vieille dame de ses amies qui habitait une maison située à Saint-Germain et partait elle-même pour se rendre chez sa fille. Elle obtint aisément de disposer de cette habitation pour quelques jours, et y conduisit sa belle-sœur, les trois enfants et Ambroisine, chargée de les servir. Marthe revint à Paris pour aider, pour soigner son frère, pour présider à l'emballage des objets et des effets que

l'on emportait, prenant, selon son invariable coutume, la part la plus lourde dans le malheur commun.

On vendit, comme l'avait annoncé M^{me} Darmintraz, tous les effets que leur richesse rendait inutiles ; on vendit aussi cette argenterie si bien ciselée, plus élégante que pesante, qui avait figuré dans les grands dîners donnés par le banquier. « A quoi bon garder tout cela ? » disait Marthe, « n'avons-nous pas à la campagne notre vieille argenterie de famille ! » On réduisit enfin autant que possible le nombre des inutilités, et quinze jours environ après ces événements, M. Darmintraz vint avec sa famille à Saint-Germain. On traversa seulement Paris pour se rendre à la gare du chemin de fer d'Orléans. Les enfants et leur mère, penchés aux portières de la voiture qui les enlevait à ce Paris si regretté, où leur vie s'était écoulée au milieu des plaisirs, jetaient avidement un dernier coup d'œil sur ces rues, ces boulevards si familiers. Enfin, on arriva à la gare, on monta en wagon ; le coup de sifflet du chef de gare retentit, la machine respira bruyamment.... puis le train se mit en marche. C'en était fait, on laissait Paris derrière soi, plongé dans cette brume déjà lointaine.

M^{me} Darmintraz, appuyée dans un coin, fermait obstinément les yeux ; elle étendit machinalement la main au bout de quelques instants, et rencontra à sa grande surprise son flacon, ce flacon de sels qui se trouvait toujours à sa portée sur sa chaise longue placée près d'elle ; elle rouvrit les yeux, et Louise lui dit tout bas :

« C'est la tante Marthe qui a mis là ton flacon. »

M. Darmintraz causait avec sa sœur de la maison paternelle.

« Tu y trouveras quelques changements, » disait Marthe, « pas beaucoup..... mais enfin quelques-uns, que tu approuveras, j'en suis sûre. Tu sais que notre père ne voulait rien sacrifier à l'agrément ; mais dans les dernières années de sa vie, il redoublait de tendresse pour moi, et il cherchait à deviner ce qui pourrait me plaire, pour me demander de faire faire quelques embellissements. Ainsi, la cour de la ferme ne sert plus de passage pour arriver à la maison ; on l'en a isolée au contraire, et le jardin, un peu mieux soigné, est précédé d'un parterre à allées sablées, avec lequel la maison communique directement ; il a suffi pour cela de transformer quatre fenêtres en portes vitrées. Je n'ai point de fleurs rares, mais j'ai beaucoup de fleurs communes, ce qui, à mon avis, est infiniment plus agréable. Nous avons fait parqueter plusieurs chambres ; j'en suis charmée à cause d'Hortense, qui aurait sans doute trouvé l'aspect des carreaux de

brique très-désagréable. Quant à tes filles, il faudra bien qu'elles s'y habituent ; leurs chambres sont carrelées comme celle que nous réserverons à Edmond qui viendra nous voir du samedi soir au lundi matin, car il sera placé à D*** ; j'ai reçu, avant de partir, une lettre qui m'en donne l'assurance ; toi, mon frère, tu auras la chambre de notre père ; tout à côté est celle où notre mère a vécu ; c'est là que nous installerons Hortense. Près de ma chambre et de la bibliothèque, qui me sert en même temps de cabinet, se trouvent deux petites pièces fort gaies : nous y placerons Cécile et Louise ; il ne faut pas vous attendre à trouver un mobilier somptueux, mais, avec un peu de bonne volonté, vous vous accommoderez de la vieille habitation, et vous pourrez y passer des jours tout au moins paisibles..... Je n'excepte pas de cet espoir, même vous, ma sœur, » ajouta Marthe en s'adressant à M^{me} Darmintraz.

Celle-ci soupira.

« Vous vous plaigniez pourtant, » dit-elle, « de votre fermier depuis quelque temps ? vous disiez qu'il y avait beaucoup de désordre dans votre maison.

— Cela est vrai, mais nous remédierons à tout cela ; le fermier est vieux, son activité s'est ralentie ; mais je ne pouvais, pour des motifs purement personnels, infliger à cet homme, qui a été probe et habile dans sa gestion, le chagrin de se voir remplacé pour cause d'insuffisance. Maintenant, c'est tout à fait différent ; il donnera encore de bons conseils à mon frère, et nous arriverons peu à peu à accomplir sa besogne sans qu'il s'en trouve humilié, puisque nous aurons souvent recours à son expérience.

— Comme les journées doivent sembler longues à la campagne ! » dit Cécile.

« On les trouve toujours trop courtes, » répondit Marthe, « car on y a beaucoup de travail, et des occupations de natures très-diverses.

— Et les soirées ? » reprit Edmond d'un ton découragé.

« Comme on se lève matin, que l'on se fatigue beaucoup dans le courant de la journée, on est très-pressé d'aller se coucher. Quand vous y serez, vous verrez qu'à dix heures du soir on est profondément endormi. Du reste, cela doit peu t'importer, Edmond, car tu habiteras la ville..... une petite ville, c'est vrai, et les habitudes n'y diffèrent pas beaucoup de celles qui vont devenir les nôtres. »

La nuit était venue ; chacun s'accommoda de son mieux pour sommeiller, et les trois enfants ne tardèrent pas à jouir du privilège de leur âge, c'est-à-

dire à s'endormir, en dépit du chagrin, des inquiétudes, de l'incommodité du wagon et de la perspective, — désolée suivant eux, — qui s'offrait à leurs regards. Un petit oreiller, emporté par la prévoyante Marthe, fut glissé derrière la tête de M^{me} Darmintraz, qui, elle aussi, mobile et légère d'humeur comme ses enfants, sommeilla bientôt paisiblement. Le frère et la sœur seuls restèrent éveillés et continuèrent à causer à voix basse en faisant des plans d'avenir. Grâce à l'énergie, à la confiance de Marthe, grâce à l'ingénieuse et affectueuse habileté avec laquelle elle s'appliquait à analyser les bons côtés de la situation, M. Darmintraz se sentait peu à peu dégagé des cruels soucis qui le dévoraient depuis si longtemps.

Vers cinq heures du matin on arriva à V*** ; on devait y quitter le chemin de fer, se reposer pendant une partie de la journée, puis prendre la diligence jusqu'à la petite ville voisine de la propriété de M^{lle} Darmintraz ; là, on devait trouver la carriole du fermier, qui emmènerait toute la famille.

Ambrosine, aussi infatigable que sa maltresse, s'occupa, dès qu'on eut quitté le wagon, de procurer à toute la famille au moins une partie des aises auxquelles tous ses membres étaient accoutumés : de l'eau chaude se trouva comme par enchantement sur les tables de toilette, et quand chacun fut rafraîchi par un changement de costume, la famille se réunit autour d'une table sur laquelle le déjeuner était servi. M^{me} Darmintraz trouva devant elle la grande tasse de vermeil dans laquelle elle prenait ordinairement son chocolat ; il était savamment préparé avec un lait crémeux, et Louise, prenant la parole, affirma que le déjeuner était bien meilleur qu'à Paris.

« Oui, » dit M^{me} Darmintraz en jetant pour la première fois un regard de gratitude sur sa belle-sœur ; « cela est vrai, mais il n'en sera pas toujours ainsi.

— Pourquoi donc ? » répondit Marthe. « Nous pouvons faire venir votre chocolat de Paris, si vous y tenez, et quant au lait, si mes nièces veulent surveiller un peu l'étable, vous en aurez qui sera meilleur encore. »

Cécile fut, on le pense bien, légèrement révoltée par cette insinuation. Surveiller l'étable ! elle, une élégante de Paris ! Mais Louise semblait beaucoup plus résignée à son sort, et elle décida, séance tenante, qu'elle essaierait. Quant à Edmond, il paraissait fort rasséréné ; il chantonnait même entre ses dents, et sa tante l'examinait avec curiosité. Quand le déjeuner fut fini, Marthe disparut. Cécile se retira dans la chambre qu'elle

avait occupée, et qui communiquait avec celle de sa tante ; elle y fut peu après rejointe par son frère.

« Tu es bien gai, » lui dit-elle d'un ton de reproche.....

« C'est que j'ai réfléchi, » répondit Edmond,
« et je suis certain d'avoir deviné juste.

— Deviné, quoi donc ?

— Vois-tu, Cécile, je suis sur qu'il se joue une comédie autour de nous. Notre tante a toujours détesté Paris, et depuis qu'elle est chez nous, elle a toujours travaillé à en détacher mon père ; ils auront trouvé que nous dépensions trop d'argent à la maison, et auront arrangé ensemble un simulacre de ruine, de liquidation, pour installer la famille à la campagne, dans cette campagne que la tante Marthe aime tant. On a trompé maman comme on nous trompe ; on veut nous donner à tous une leçon, et quand on nous trouvera suffisamment amendés, économes, vertueux en un mot, nous apprendrons que nous sommes toujours riches, et très-riches.

— Sur quelles preuves établis-tu ces suppositions ?

— Il y a mille indices, insaisissables peut-être quand on n'est pas doué de la faculté d'observer, » ajouta Edmond en se rengorgeant, « mais irrécusables quand on les rapproche. Voyons, de bonne foi, quand on est aussi radicalement ruinés, peut-on supporter les frais considérables que coûte ce déplacement ? Sais-tu bien qu'on a expédié cinquante caisses de Paris ? qu'on a emporté toute la bibliothèque de notre père, plusieurs meubles de maman, et jusqu'à sa chaise longue, le grand piano de Pleyel, une foule de petits objets parfaitement inutiles, mais auxquels notre mère et notre père étaient accoutumés ?

— Cela ne prouve pas grand'chose, » répondit Cécile, qui, on le voyait, regrettait de ne pouvoir se rattacher à l'espérance dont son frère s'enivrait, « Tu connais la tante Marthe ; tu sais comme elle est en même temps dure et bonne, sévère pour nous, toujours opposée aux dépenses que l'on faisait pour nous, et cependant toujours empressée de faire plaisir à tout le monde. Je crois qu'elle a voulu tout simplement rendre ce changement d'existence moins désagréable à nos parents ; voilà tout. Va, nous sommes exilés, et pour toujours !

— En vérité, tu es insupportable, » repartit Edmond avec emportement..... « tu jettes toujours le manche après la cognée, tu t'appliques toujours à souffler sur toutes les espérances les plus plausibles..... »

Et le jeune homme quitta la chambre de sa sœur en fermant la porte avec violence.

Marthe était dans sa chambre ; elle avait entendu cette conversation ; elle l'avait écoutée avec tristesse. « Ainsi donc, » se disait-elle, « tout est à refaire de ce côté-là ; ce n'est point, ainsi que je commençais à l'espérer, la salubre influence de l'infortune qui agissait sur ce garçon, mais seulement le lâche espoir de retrouver son luxe et son oisiveté après un temps d'épreuve plus ou moins court ! Eh bien ! il saura la vérité, appuyée sur des chiffres ; je couperai ce dernier câble qui le rattache au passé, avec lequel il ne veut pas rompre ; je le livrerai, pieds et poings liés, aux privations, en me fiant à leur action pour le réformer. »

On se rendit au bureau de la diligence, et lorsqu'il fallut se caser dans cette voiture incommode, M^{me} Darmintraz et ses filles firent entendre une série de lamentations que Marthe écouta avec impassibilité, sans même essayer de raviver leur courage et de leur conseiller la patience. Ce fut bien pis encore lorsqu'on quitta la diligence, et qu'il fallut monter dans la carriole envoyée par le fermier ; on prit à travers champs des chemins qui n'avaient aucune analogie avec le macadam parisien, si ce n'est par la boue qui, de temps en temps, rejaillissait en éclaboussures jusque sur le visage des voyageurs. M^{me} Darmintraz, après avoir poussé quelques cris perçants, et déclaré que sa vie était en danger, vaincue enfin par le calme de son mari et de sa belle-sœur, se résigna à se taire et à supporter, comme le lui conseillait Marthe, ce qui ne pouvait être empêché. La nuit tombait au moment où l'on s'arrêta à l'extrémité d'un petit bourg devant une massive porte-cochère ; on entendit à l'intérieur un formidable cliquetis de grosses clefs, de serrures, on dévissa les barres ; enfin la porte s'ouvrit, la carriole entra dans la cour, et vint s'arrêter devant une porte du rez-de-chaussée ; là, une jeune fille élevait au-dessus de sa tête un bougeoir en cuivre, dans lequel se trouvait une chandelle ; son père, le fermier de M^{lle} Darmintraz, se tenait près d'elle entouré de trois ou quatre garçons de ferme..... Marthe descendit la première.

« Soyez la bienvenue, » lui dit le vieillard avec attendrissement..... « Dieu soit loué, puisqu'il nous a rendu notre bonne demoiselle.

— Merci de votre accueil, mes amis, » répondit Marthe ; « je suis heureuse de me retrouver avec vous..... Puis, se tournant vers sa belle-sœur, vers son frère : « Voici la maison, » leur dit-elle affectueusement ; « je ne suis plus chez moi, nous sommes tous chez nous. »

Ambroisine se signa dévotement, pour marquer la joie et la reconnaissance de retrouver enfin la maison.

Suivant les instructions envoyées par Marthe, on avait allumé du feu dans toutes les pièces ; chacun des voyageurs fut conduit dans la chambre qui lui était destinée, et prévenu que le souper aurait lieu ce jour-là, par exception, à neuf heures, c'est-à-dire une heure plus tard que de coutume.

Malgré les soins dont ils se trouvaient l'objet, la femme et les enfants de M. Darmintraz furent désagréablement impressionnés par l'aspect de l'habitation, qu'ils ne tardèrent pas à qualifier de vieille mesure. Un escalier, dont les marches étaient mi-partie carrelées, mi-partie en bois, pourvu d'une rampe en fer forgé, conduisait à tous les étages. Qu'il y avait loin, hélas ! de cet escalier à ceux que l'on connaissait à Paris, sur lesquels un tapis pourpre tranchait si agréablement sur les marches blanches, tandis qu'une élégante rampe d'acier et d'or présentait son appui ! M^{me} Darmintraz pleura en examinant sa chambre, qui était, non pas parquetée, mais planchée !..... et qui avait deux petits tapis posés, l'un devant un vaste lit garni de serge verte, l'autre devant la cheminée. Le mobilier appartenait au style peu gracieux, il faut en convenir, de l'Empire, et se composait d'une commode, de quatre fauteuils et de six chaises recouvertes, comme les fauteuils, avec du velours d'Utrecht très-fané. Le cabinet de toilette adjacent était meublé de deux tables en bois blanc recouvertes de toile cirée, servant, l'une de lavabo, l'autre de table de coiffure ; il n'y avait en outre dans ce cabinet que deux chaises de paille.

Cécile et Louise furent introduites dans deux petites chambres voisines l'une de l'autre, carrelées et garnies du strict nécessaire ; un lit en bois peint, deux tables, une grande armoire fixée au mur, quatre chaises en paille, un étroit tapis devant le lit, des rideaux en toile de Jouy jaune à la fenêtre : — voilà tout ce qu'elles aperçurent en inspectant d'un rapide coup d'oeil le mobilier qui leur était destiné, et qui était le même dans chacune des deux chambres. Celle d'Edmond était tout aussi simple ; mais, soutenu par les espérances qu'il s'obstinait à conserver, le jeune homme prit sa chambre et son mobilier en patience.

A neuf heures précises une grosse cloche enrouée fut mise en mouvement, et toute la famille se réunit dans la salle à manger, qui était située au rez-de-chaussée. La table, éclairée par une lampe de cuivre peint en vert foncé, suspendue au plafond, était couverte d'une grosse nappe fort blanche ; des chaises recouvertes en paille attendaient les convives.

Le souper se composait d'un morceau de bœuf, d'un plat de pommes de terre, d'une compote faite avec quelques poires échappées aux rigueurs de l'hiver. Quelque grossière qu'elle fût cette nourriture, M. Darmintraz et ses enfants firent honneur au repas ; ce qu'il y eut de plus surprenant fut de voir M^{me} Darmintraz elle-même redemander des pommes de terre ! On fut se coucher aussitôt après le souper, et grâce sans doute à la fatigue du voyage, tout le monde dormit bien.

Marthe se leva, selon sa coutume de campagne, à six heures ; elle visita sa maison, son jardin, la ferme, et lorsque deux heures plus tard elle aperçut son neveu penché à la fenêtre de sa chambre, elle lui fit signe de venir la rejoindre, et le conduisit dans la bibliothèque, où elle s'enferma avec lui.

« Edmond, » lui dit-elle d'un air assez sévère, « tu iras dès aujourd'hui, avec ton père et avec moi, à la ville, faire une visite à ton chef futur ; tu entreras en fonctions le plus tôt possible, dès cette semaine si on le demande. Tu as 1,200 francs d'appointements, avec lesquels il faut suffire à ton entretien et à ta subsistance. »

Edmond tressaillit.

« Mais, ma tante, cela est impossible !

— Cela est possible au contraire, je m'en suis informée ; d'ailleurs, tout ce qui est inévitable est possible. Ta position peut s'améliorer, si tes chefs sont contents de toi et de ton travail. Afin de te convaincre de la nécessité où tu te trouves de gagner désormais ton pain, je vais placer quelques chiffres sous tes yeux.

« Quand je suis venue m'installer chez vous j'avais une belle fortune, qui s'élevait..... peu importe, du reste, le chiffre auquel elle s'élevait ; qu'il te suffise de savoir qu'aujourd'hui il me reste cette propriété, dont le rapport brut est de 8,000 francs ; sur ce revenu nous devons vivre tous, et pourvoir aux dépenses de l'exploitation. J'ai mis en réserve, quand la liquidation de ton père a été terminée, une somme de 60,000 francs qui représente vos trois dots ; quand vous vous marierez, je donnerai 20,000 francs à chacun d'entre vous. Il ne nous reste pas une obole en dehors de ce domaine, je t'en donne ma parole d'honneur, entends-tu ? A ton âge, mon enfant, on se crée volontiers des illusions, et l'on croit aisément ce que l'on désire ; tu pourrais imaginer quelque roman, supposer qu'il s'agit pour vous d'une courte épreuve à l'issue de laquelle nous vous restituerions votre hôtel et votre existence parisienne. Les livres de commerce de ton père arriveront avec sa bibliothèque ; tu pourras lui demander à prendre connaissance des

affaires de sa liquidation, et te convaincre ainsi que la destinée, meilleure pour toi que tu ne le supposes en ce moment, ne te réserve pas ce dénouement doré que tu rêves peut-être.

« Je dois aussi te prévenir que s'il t'arrivait de contracter une dette quelconque, si minime qu'elle puisse être, fût-elle de dix francs, je ne la payerai pas ; désormais, je défends, non mon bien, mais la subsistance de ta mère, de tes sœurs, et..... tu me connais ? je la défendrai vaillamment. Tu n'as, je te le répète, point d'autre issue à espérer pour ta situation présente que celle ouverte par un travail persistant : là sera l'amélioration.... nulle part ailleurs. Désormais, je n'aurai plus de conseils à t'adresser ; tu es entre les mains de deux guides qui seront plus habiles que moi pour te convaincre : la nécessité et l'adversité. —Déjà neuf heures ! et l'on ne déjeune pas encore !..... C'est bon pour aujourd'hui..... ».

Et la tante Marthe se hâta de quitter la bibliothèque, où elle laissait son neveu terrifié au milieu des ruines éparses des jolis châteaux en Espagne qu'il édifiait depuis quatre heures.

Au déjeuner, Marthe prévint la famille que ce premier repas aurait désormais lieu à huit heures. M^{me} Darmintraz seule était exceptée de cette règle, et il lui était loisible, bien entendu, de se faire servir son chocolat à l'heure qui lui conviendrait le mieux.

« Quant à nous, » ajouta Marthe, « comme nous aurons chacun nos occupations, il faut bien régler nos habitudes ; c'est l'ordre qui double le temps dont on peut disposer et fait tout prospérer. »

Il n'y avait guère qu'une demi-heure de distance entre l'habitation de M^{me} Darmintraz et la petite ville où Edmond allait s'établir ; son père le conduisit chez le principal administrateur du chemin de fer, et pendant cette visite Marthe alla prendre quelques dispositions pour l'installation de son neveu ; elle loua pour lui une modeste chambre, conclut avec une locataire de la maison qu'Edmond allait habiter quelques arrangements relatifs à son ménage, et revint triomphante. Le loyer et la nourriture coûteraient 50 francs par mois ; il resterait donc à Edmond 600 francs par an pour Son habillement, et tous les autres menus frais de son existence, c'est-à-dire beaucoup plus que le nécessaire.

La tante Marthe imprimait à tout ce qui l'entourait une impulsion si énergique, qu'au bout de peu de jours tout se trouva réglé. Edmond était installé à la ville voisine. M. Darmintraz s'appliquait à l'agriculture, sous la direction du vieux fermier ; il inspectait les travaux faits, il notait les

améliorations à faire, il passait ses journées aux champs, et revenait harassé, mais satisfait, et très-empressé de prendre place à la table, autour de laquelle il retrouvait sa famille. Là, on lui servait un repas bien simple, mais il le prenait avec plus de plaisir qu'il n'en éprouvait naguère devant les mets ingénieux composés par l'habile chef de sa cuisine, et si élégamment servis par son imposant maître d'hôtel. On dînait à midi, on soupait à huit heures, et la soirée se prolongeait rarement, car M. Darmintraz était fatigué ; cependant on lisait un peu, on causait, et Marthe, après avoir veillé à tous les détails du ménage, se faisait apporter sa grande corbeille, et prenait part à la conversation tout en travaillant.

M^{me} Darmintraz et ses filles étaient encore fort dépaysées ; aucune d'entre elles n'avait l'habitude du travail, et les journées pour elles étaient composées de vingt-quatre heures au moins, selon la remarque faite par M^{me} Darmintraz. Un soir, — c'était avant le souper, — Marthe paraissait plus affairée que de coutume ; elle vint s'installer près de la lampe qui brûlait sur la grande table ronde du salon, et Ambrosine lui apporta un énorme paquet de vieux linge. Marthe se mit à tailler et préparer une foule d'objets que Louise vint examiner avec curiosité ; elle était oisive et s'ennuyait ; elle avait pris et quitté quelques livraisons du Magasin pittoresque, et ne savait plus à quelle distraction se vouer.

« Que faites-vous là, ma tante ?

— Tu le vois bien : des brassières, des petites chemises ; une espèce de layette, enfin ; on vient de me prévenir que la femme du sabotier avait un petit enfant ; ce ménage est si pauvre que le nouveau-venu n'est pas même couvert. Il faut aller au plus pressé ; quoique j'aie ici bien des travaux urgents, je suis forcée de les délaissier pour ceux-ci.

— Forcée, » dit Cécile ; « et pourquoi cela ?

— Parce que je ne puis suffire à tout, d'une part, et, d'une autre, parce qu'il est impossible de supporter la misère que l'on connaît sans chercher à la soulager ; vous éprouverez cela par vous-mêmes, mes enfants, quand vous aurez habité la campagne pendant quelque temps. A la ville on ignore la misère, et, peu à peu, on devient indifférent aux souffrances qui se cachent, et qui, d'ailleurs, sont éprouvées par des individus qui vous sont inconnus. Ici, c'est bien différent ; chaque peine, chaque douleur, chaque maladie et chaque dénûment ont leurs noms, des noms appartenant à des gens que l'on a rencontrés cent fois, et dont l'image vous persécuterait comme un remords permanent si on ne leur venait en aide.

— Je sais à peine coudre, ma tante, » dit Louise timidement ; « mais je voudrais bien vous aider, si vous le permettiez ; je pourrais toujours faire des ourlets..... et Cécile est, je crois, plus adroite que moi, et pourrait aussi essayer de vous être utile, » ajouta la jeune fille en regardant sa sœur.

« Je le veux bien, mes enfants ; je vous avouerai même que cela me rendra service, car je désirerais expédier cette besogne le plus vite possible ; nous avons tant d'ouvrage pressant ! Il faut faire des chemises pour votre père et pour Edmond, qui n'ont que leurs fines chemises parisiennes, retourner des draps qui sont encore très-bons, mais un peu usés au milieu ; tailler des taies d'oreiller pour votre mère..... Que sais-je, enfin ? Il semblerait que tout fond à la fois sur nous, que tout réclame nos soins en même temps. »

On est toujours flatté d'être jugé utile ; de plus quand on s'ennuie mortellement, quand il n'y a aucune possibilité d'aller demander quelques distractions au monde, on essaye volontiers de tout. Non-seulement Louise se hâta de s'asseoir près de sa tante, mais Cécile elle-même vint demander de l'ouvrage ; et bientôt trois aiguilles rivalisèrent de diligence. Les jeunes filles étaient bien inexpérimentées ; mais l'ouvrage n'exigeait pas une grande perfection d'exécution, et Marthe enseignait avec tant de patience, et démontrait avec tant de clarté ! Rien n'est plus attrayant que le travail fait en commun ; cette aiguille de la pendule qui se traînait si languissamment et avançait avec une lenteur si désespérante, courait maintenant ; les quarts d'heure, les demi-heures, les heures, tout cela se hâtait, se précipitait, et passait sans que l'on s'en aperçût.

Mais, ainsi que M^{me} Dar mintraz l'éprouva bientôt, rien n'est plus désagréable pour l'oisiveté que le spectacle de l'activité ; elle bâillait..... et, circonstance désolante..... elle bâillait seule depuis deux heures. Elle quitta son fauteuil, fit quelques tours dans le salon, puis se rapprocha de sa belle-sœur.

« Autrefois, » dit-elle, « je tricotais ; je pourrais faire aussi quelques brassières, si j'avais de la laine et des aiguilles.

— Il y a dans ma chambre des pelotons de laine, ma chère Hortense..... mais il faut bien vous attendre à ce que cette laine soit un peu rude ; nous ne pouvons faire des brassières pour l'enfant du sabotier avec de la laine d'Alsace, qui coûterait 20 francs le kilo.....

— C'est vrai ; mais je veux pourtant essayer.

— Merci, Hortense, je reconnais là votre bon cœur. Louise, va dans ma chambre ; tu trouveras les pelotons dans le second tiroir de la commode. »

La commission fut aussitôt exécutée ; M^{me} Darmintraz, attirée à son tour vers la table à ouvrage, commença séance tenante son tricot, et la conversation s'anima encore par l'arrivée de cette recrue inespérée.

Lorsque M. Darmintraz entra au salon, il s'arrêta un moment sur le seuil, tant le tableau qui s'offrait à lui lui semblait à la fois surprenant et charmant. Les quatre femmes étaient groupées autour de la table, vivement éclairée par une grande lampe qui projetait sa lumière sur le linge auquel on travaillait, sur les bobines de fil, les pelotes d'épingles, les étuis à aiguilles. Sa femme !..... sa femme elle-même !..... agitait des aiguilles à tricoter, et tous ces visages avaient perdu la morne expression d'ennui qui éteignait les regards, affaissait les traits, enlaidissait même la jeunesse.

On s'était bien trouvé de ce premier essai, et l'on persévéra les jours suivants ; Cécile avait décidément pour la couture des dispositions que sa tante qualifiait de remarquables. Il est doux de primer, même dans un village, même dans le modeste atelier composé seulement de la famille, et, pour peu que l'on sût s'y prendre, il était permis d'espérer que l'on réussirait à transformer en qualités les défauts de la jeune fille : c'est là le grand art de l'éducation. Il ne s'agit pas en effet de réprimander, de condamner, de combattre les défauts, mais bien plutôt de leur emprunter la puissance qu'ils possèdent, afin de la faire concourir au perfectionnement général. Quant à Louise, elle avait beaucoup de bonne volonté, et se montrait chaque jour plus disposée à envisager principalement les avantages de son existence présente.

Le samedi arriva ; ce jour-là on apporta toutes les caisses expédiées de Paris, et vers le soir Edmond apparut ; il venait passer le dimanche en famille.

Il semblait mécontent, attristé, et se plaignit de la nudité de sa chambre, de l'insuffisance de ses ressources qui ne lui permettaient pas même l'acquisition de certains objets destinés à lui rendre la demeure moins désagréable.

« Patience, » répondit Marthe sans ralentir le mouvement de son aiguille, « il faut d'abord nous trouver heureux d'avoir un abri, de le devoir à notre travail ; les embellissements viendront plus tard, peu à peu.

— Et comment viendraient-ils ? » répondit Edmond, « est-ce sur mes douze cents francs par an que je pourrai faire des économies ? Cela ne se

voit que dans la Dame blanche..... et encore.

— Aussi ne s'agit-il pas, je pense, d'acheter un château.

— Mon Dieu non ! Il s'agirait seulement d'avoir des rideaux ; ma fenêtre est garnie avec deux étroites bandes de mousseline blanche, qui me donnent le spleen lorsque je les contemple.

— Eh bien ! mon enfant, il dépend de toi d'avoir de bons rideaux en étoffe de laine.....

— Vous me les donnerez, ma tante ?

— Malheureusement je n'ai point d'argent pour faire cette emplette ; mais tu peux les gagner, ce qui vaudra beaucoup mieux. Tu apprécieras bientôt la satisfaction que l'on éprouve à ne relever que de soi-même, à devoir uniquement à son travail, à son économie, les petites superfluités qui, je suis loin de le nier, composent l'agrément de la vie. Tu peux, si tu le veux, augmenter tes ressources ; ton chef est disposé à te donner de l'ouvrage que tu feras le soir chez toi ; à quoi te servent tes soirées, maintenant ?

— Oh !..... à rien du tout, c'est bien vrai.

— Eh bien ! emploie-les ; il s'agit de comptes à faire, de rapports à copier lisiblement ; bref, tu peux gagner ainsi trente francs par mois..... Dans deux mois tu auras tes rideaux. »

Si l'on eût dit un mois auparavant à l'élégant, à l'oisif, à l'inutile Edmond Darmintraz que la perspective de posséder des rideaux en tissu de laine ferait battre son cœur ; si on lui eût prédit que pour obtenir cette jouissance il s'astreindrait à travailler régulièrement chaque soir, après avoir travaillé pendant toute la journée, eût sans nul doute manifesté une incrédulité obstinée. La destinée lui réservait cependant un tel sort, et il accepta la proposition de sa tante, non sans doute avec enthousiasme, mais avec satisfaction ; il se sentait définitivement emprisonné dans un cercle inflexible, et pour échapper aux privations que les habitudes de son passé rendaient plus'cruelles pour lui que pour tout autre, il n'avait point d'autre issue que le travail ; Marthe l'en avait prévenu, et il savait maintenant, à n'en pouvoir plus douter, qu'il ne s'agissait plus de se soumettre, lui et ses sœurs, à l'épreuve d'opéra-comique dont il avait un moment caressé l'espoir. Non, la ruine était bien réelle, et il fallait désormais se suffire à soi-même.

Le déballage des caisses employa agréablement la journée du dimanche. A l'apparition de chaque objet familier qui leur rappelait le passé, et qui,

dans le présent, témoignait de la sollicitude, de la bonté de Marthe, les jeunes filles, et même M^{me} Darmintraz, ressentaient une vive satisfaction. Ce n'était pas cependant les meubles les plus somptueux que l'on avait emportés, mais on porta dans la chambre de M^{me} Darmintraz sa chaise longue, une étagère qui tenait à sa portée toutes les menues inutilités dont elle aimait à s'entourer. Le grand piano fit au salon une entrée triomphante, et près de lui vint se placer la petite bibliothèque destinée à contenir les partitions et les cahiers de musique. On déballa ensuite une partie des livres de M. Darmintraz, et on les rangea sur des tablettes disposées à cet effet ; un corps de bibliothèque fut même placé au salon, et l'on y réunit les livres qui convenaient à toute la famille, afin de pouvoir faire à l'improviste une lecture à haute voix. Quand M^{me} Darmintraz contempla sa chambre, peuplée par quelques-uns de ses petits meubles favoris, le salon disposé d'une façon plus confortable, grâce à quelques bons fauteuils, elle s'écria :

« Il me semble maintenant que l'exil sera moins difficile à supporter ! »

Cette exclamation récompensa Marthe de tous ses efforts.

Les jours se passèrent ainsi, semblables en apparence les uns aux autres, mais contribuant chacun en particulier à amener l'apaisement des regrets, et même une sorte de contentement encore inavoué, déjà visible cependant. Ceux qui n'ont pu se décider à subir la régularité inflexible des occupations ignorent la douceur qui est inhérente aux existences improprement qualifiées de monotones ; l'esprit invariablement fixé sur certains points conserve une indépendance bien plus réelle, une élasticité bien plus puissante pour parcourir certains espaces absolument interdits aux êtres qui ne peuvent vivre sans s'abandonner à l'imprévu, sans fuir toute régularité, sans livrer leur vie en pâture au changement. Il est de mode, je le sais bien, de soutenir la thèse contraire, d'adresser les épithètes humiliantes de bourgeois, d'huitre, de végétal, à tous ceux qui prétendent régler l'emploi de leurs heures comme l'emploi de leurs ressources ; ceux qu'une infirmité naturelle entraîne sur la pente du désordre, se retranchent volontiers derrière l'exubérance de leur imagination et la puissance de leurs instincts artistiques ; mais ils ne tardent pas à être délogés de cette dernière position, parce que les faits, plus éloquents que tous leurs discours, prouvent que l'art lui-même est compatible avec l'ordre, et incompatible avec la paresse, qui est toujours la cause ou l'effet de l'irrégularité. Il ne suffit pas d'avoir des instincts bohèmes pour être salué et reconnu artiste, c'est à l'œuvre qu'il

faut juger le maître ; et chacun sait aujourd'hui que le travail opiniâtre, par conséquent régulier, fait seul les maîtres.

Il en est de même dans un autre ordre ; pour s'en convaincre, il suffit de comparer. Qui ne croirait que l'existence parisienne doit suffire à elle seule pour développer toutes les facultés, pour ouvrir à l'intelligence les horizons les plus étendus ? C'est le contraire cependant qui est la vérité ; il n'est point de femmes sur la terre qui, plus que les Parisiennes, soient préservées de toute monotonie ; pour elles, la distraction est partout, s'improvise à chaque pas...et pourtant..... pourtant, la Parisienne pur sang est moins éclairée, moins instruite, plus ignorante des questions d'art et de littérature que telle provinciale rivée à la petite ville obscure dans laquelle son existence s'écoule invariablement vouée aux mêmes soins, aux mêmes occupations, aux mêmes aspects.

La régularité dans l'emploi des heures porta ses fruits pour les filles de M. Darmintraz ; on ne pouvait plus dépenser son temps en visites, en courses aux magasins, en réunions, en soirées de tout genre ; il fallut bien l'employer autrement. On lut, on perfectionna le léger talent musical que l'on avait cultivé à Paris uniquement pour faire comme tout le monde, et les jours succédèrent aux jours, sans qu'on les trouvât trop longs.

Un soir, — il y avait cinq mois environ que la famille Darmintraz avait quitté Paris, — on vint prévenir Marthe qu'un enfant du bourg s'était fait une cruelle brûlure. Marthe possédait un onguent infailible, selon elle, pour ces accidents, et elle voulut se rendre immédiatement près du patient ; tout en rassemblant quelques bandes de linge, elle se fit donner de plus amples détails, et apprit que cet enfant vivait avec sa grand'mère, malade elle-même depuis quelques mois.

« Il faudra que j'emporte un plus gros paquet, » dit Marthe à Cécile, « car la grand'-mère doit avoir besoin de sucre, d'un peu de confitures....

— Je vais vous accompagner, ma tante.

— C'est cela, viens vite ; il ne faut pas faire attendre ceux qui souffrent. »

Bientôt M^{lle} Darmintraz et Cécile se mirent en route, et arrivèrent à la maisonnette qu'habitaient les deux malades. Le changement qui se produisait autour d'elle n'échappait point à Marthe, et comblait tous ses vœux ; il n'était pas soudain et radical, car de semblables conversions se rencontrent seulement dans les romans, mais il naissait de la force même des choses, il s'alimentait de la nécessité du travail, imposée par la

nécessité d'échapper à un ennui dévorant ; il se produisait graduellement, développé à la fois par de bons exemples et par le manque absolu d'exemples mauvais, ou seulement frivoles. Ce n'est pas seulement pour leurs habitudes extérieures que les jeunes caractères se laissent volontiers entraîner par le besoin de l'imitation ; leurs sentiments se modèlent aussi sur les personnes dont ils dépendent et avec lesquelles ils vivent en communauté. Si l'activité de M^{lle} Darmintraz entraînait à sa suite, et formait à son image, non-seulement ses nièces et son neveu, mais encore sa belle-sœur, son dévouement constant se produisant, non en paroles, non en exhortations éloquentes, mais en actions bien plus éloquentes que tous les discours les mieux rédigés, battait en brèche leur indifférence, et faisait honte à leur égoïsme ; elle ne prêchait jamais la charité, mais elle l'exerçait constamment, et peu à peu ses nièces prirent d'elles-mêmes l'habitude de la seconder, d'abord pour alléger les travaux qu'elle s'imposait, puis aussi, il faut bien le dire, pour prendre les seules distractions qui se trouvaient à leur portée, — car les sentiments complètement impersonnels sont rares ; — et plus tard enfin, parce qu'elles avaient constaté par leur propre expérience combien il est doux de soulager ceux qui souffrent, de rendre l'espérance à ceux qui désespèrent, d'exercer la charité dans toute la sublime acception de ce mot.

La tante Marthe appliqua son onguent merveilleux, pendant que Cécile préparait pour la grand'mère du petit malade une boisson sucrée.

« Merci, mes bonnes demoiselles, » disait la vieille femme ; « quand le médecin viendra, il trouvera sa besogne quasiment faite.

— Le médecin, » répondit M^{lle} Darmintraz avec quelque surprise..... « Il n'y en a pas ici.

— Non, mais il y en a un nouveau à la ville ; il remplace depuis un mois le vieux M. Mathieu, qui ne pouvait plus exercer son état, et on dit qu'il est bien bon pour les pauvres gens. ; la nuit comme le jour, il est toujours prêt à se mettre en route, et Gérard, notre voisin, a été l'appeler pour nous : il viendra, c'est sûr. Eh ! vous avez connu son père, mademoiselle Marthe ! c'est le fils de M. Villenot, qui avait établi une fabrique de faïence qui a mal tourné..... Vous savez bien ? M.Édouard Villenot, qui est mort il y a dix ans, en laissant peu de chose à sa veuve et à son fils.

— Oui, je me souviens de tout cela, » répondit Marthe, qui avait légèrement pâli..... » Et son fils ?

— C'est un brave sujet, qui a bien étudié, qui est devenu savant, et maintenant il s'est établi avec sa mère ; elle était restée à la ville.....

— Oui, oui, je sais cela, » interrompit assez brusquement Marthe. « Vous aurez soin de faire renouveler l'onguent dans deux heures ; nous allons retourner à la maison.

— Attendez un peu, Mademoiselle, la pluie tombe bien fort, et vous ne pouvez vous mettre en route avec un temps pareil.

— C'est vrai, ma tante, » dit Cécile ; « mieux vaut attendre un peu que cette averse ait cessé.

— V'là le médecin ! » s'écria le voisin en ouvrant la porte ; « je suis revenu avec lui, et je vais tenir son cheval..... »

En effet, derrière Gérard apparaissait un jeune homme enveloppé dans un paletot de gros drap. Il s'occupa d'abord des malades ; puis, s'approchant de M^{lle} Darmintraz, il lui demanda la permission de se présenter lui-même, puisqu'il n'y avait personne dont il pût requérir l'intervention dans cette circonstance.

« Quoique je ne vous aie jamais vu, Monsieur, » répondit Marthe avec quelque émotion, « vous n'êtes pas un inconnu pour moi.

— J'en puis dire autant, » dit le jeune médecin en s'inclinant respectueusement, « car partout où je vais exercer mon ministère, je m'y trouve toujours précédé par mademoiselle Darmintraz.

— Oui, » reprit Marthe en souriant, « je suis bien aise de maintenir mon ancien droit de possession, car vous me faites, — je l'apprends aujourd'hui seulement, — une rude concurrence près des plus pauvres malades ; vous m'enlevez ma clientèle, et si je n'essaye de lutter, je me trouverai peu à peu délaissée.

— Je ne pense pas que vous couriez ce risque, car il est une partie de votre mission que je ne pourrai jamais remplir comme vous ; une femme seule sait encourager, consoler..... Mais, pardon, Mademoiselle, je ne devrais pas vous parler de vous, car je sais que ce sujet est le seul auquel vous refusez votre sollicitude. »

Depuis quelques instants, en effet, Marthe semblait assez vivement contrariée par le tour qu'avait pris la conversation, et elle se hâta de passer brusquement à un sujet différent.

« Comment se fait-il, Monsieur, que vivant dans notre voisinage, vous n'ayez pas voulu nous faire la visite que vous nous deviez, —vous nous la deviez, en tendez-vous ? — en qualité de nouveau-venu.

— Vous m’excuserez mieux que personne, Mademoiselle ; la vie que j’ai choisie ne me laisse guère de temps à employer en plaisirs.... Je vais seulement où l’on m’appelle....

— Hé bien ! Monsieur, » répondit gaiement M^{lle} Darmintraz, « je vous prie de vous considérer comme le médecin de notre maison ; nous ne sommes pas souvent malades, c’est vrai, mais nous avons toujours besoin d’une compagnie telle que la vôtre.

— La pluie a cessé, ma tante, » dit Cécile, qui jusqu’alors était demeurée silencieuse, méditant sur le profond respect que chacun témoignait à cette tante Marthe, invariablement vêtue de sa robe de mérinos noir, et tout à fait dédaigneuse de tous les raffinements de luxe et d’élégance par lesquels la considération s’achète à Paris. La jeune fille comprenait chaque jour plus nettement que, pour être réel, inébranlable, à l’abri des événements qui bouleversent les existences, le respect doit être inspiré par l’individu.... non par l’étalage de son luxe.

« Vous ne pouvez songer à vous mettre en route à pied, » dit le jeune médecin ; « je suis venu dans ma modeste carriole ; permettez-moi, je vous en supplie, de vous reconduire.

— J’accepte, » dit Marthe, « mais à une condition ; c’est que Vous n’oubliez pas le chemin qui conduit à notre habitation, et que vous voudrez bien, avant de vous remettre en route, prendre une tasse de thé avec nous. »

M. Édouard Villenot se soumit de fort bonne grâce à ces diverses conditions, et après avoir indiqué à M^{lle} Darmintraz le traitement qui devait être suivi pour les deux malades, on monta dans la carriole, et l’on arriva en quelques instants à la maison de Marthe.

Louise attendait sa tante et sa sœur avec une extrême impatience, et elle se précipita au-devant d’elles ; la présence d’un étranger la surprit un peu, mais elle ne put s’empêcher de s’écrier avec joie :

« Cécile, la vache brune a un veau !

— C’est bon, » répondit la sœur aînée, » nous parlerons de cela plus tard.

— Pourquoi donc ? » dit M. Villenot en offrant la main aux deux dames pour les aider à descendre ; ce sont là de grands événements dans la vie de campagne, et je comprends la hâte que met mademoiselle votre sœur à vous annoncer cette nouvelle.

— C’est que cette nouvelle nous concerne directement, » répondit Louise, se familiarisant tout à coup avec le nouveau-venu ; « c’est nous qui

allons nous occuper de la laiterie....

— Je vous en félicite, Mesdemoiselles ; il n'est rien de tel pour se sentir heureux que d'avoir beaucoup d'occupations.

— Mon ami, » dit Marthe en entrant au salon où M. Darmintraz était assis près de Sa femme, » je t'amène notre nouveau médecin, M. Édouard Villenot. »

Un léger nuage se répandit sur le visage de M. Darmintraz.

« J'espère, » continua Marthe, « que toi et Hortense vous vous joindrez à moi pour engager notre voisin à venir ici aussi souvent qu'il le pourra.

— Vous savez, Monsieur, » dit M^{me} Darmintraz en intervenant gracieusement, « qu'on acquiert bien des droits à la reconnaissance des solitaires que l'on veut bien visiter ; et si vous consentez à vous souvenir qu'il s'agit d'une bonne action, vous viendrez nous voir, ainsi que vous le demande ma belle-soeur.

— Ce n'est point ainsi que j'envisage la précieuse autorisation qui m'est accordée, Madame, » répondit Édouard ; « j'y attache beaucoup de prix, et quand je n'en userai pas, il faudra me plaindre et non m'accuser.... Les loisirs sont rares dans ma profession.

— Oui, » dit M. Darmintraz, « il faut du courage pour être médecin de campagne ; quel labeur incessant, quelles fatigues !

— Mais aussi, » reprit doucement Édouard, « quelles satisfactions infinies dans le sentiment de son utilité, dans la conscience de remplir sa tâche... si humble qu'elle puisse paraître.

— Vous avez raison, Monsieur, » répondit M. Darmintraz ; « en vous plaignant j'étais sous l'empire de mes souvenirs parisiens, qui évoquaient l'image de vos confrères exerçant commodément leur profession. Quand on a les sentiments que vous venez d'exprimer en quelques mots, je comprends qu'il faut vous féliciter plutôt que vous plaindre. »

Les deux jeunes filles préparaient la table de thé, et la conversation n'arrivait que par fragments jusqu'à elles. Cécile écoutait attentivement pourtant, et sa sœur remarqua, à part elle, que jamais Cécile n'avait mis tant de soin et d'empressement à préparer et à servir le thé.

« Vous avez connu mon père ? » disait Édouard à M. Darmintraz.

Celui-ci ne répondit pas immédiatement.... Il prit la parole après une courte pause.

« Oui, Monsieur, il venait quelquefois chez mon père ; mais je l'ai peu vu, car j'habitais Paris.

— Mais vous, Mademoiselle, vous l'avez connu sans doute mon pauvre père ? Je recherche toutes les occasions qui me permettent de parler de lui. J'avais sept ans à peine, quand on m'envoya au collège, et quinze ans seulement quand je suis devenu orphelin.

— Ainsi que vous l'a dit mon frère, » répondit Marthe, qui ne pouvait entièrement réprimer un léger tremblement de voix, « M. Villenot venait parfois ici ; puis, les soins donnés à sa fabrique ont absorbé presque complètement son temps, et nous l'avons perdu de vue. Mon père était d'humeur fort solitaire ; nous ne voyions personne ; et quand il s'est marié, M. Villenot n'a pas amené sa jeune femme dans notre triste et vieille maison.

— En effet, ma mère m'a toujours dit qu'elle n'avait pas l'honneur de vous connaître. Me permettrez-vous, Mesdames, de la dédommager de tout ce qu'elle a perdu dans le passé ? Quoiqu'elle ne sorte presque jamais, elle aura hâte, j'en suis certain, de venir vous remercier du bon accueil que vous me faites. »

M. Darmintraz jeta un singulier regard à sa sœur.

« Madame votre mère, » répondit Marthe, « sera la bienvenue ici. Allons, mes enfants, » ajouta-t-elle en s'appuyant dans son fauteuil, « faites-nous un peu de musique. »

Les deux jeunes filles ne se firent pas prier, et, ouvrant le piano, elles choisirent une symphonie de Beethoven, arrangée à quatre mains. A Paris, la musique n'est guère qu'un prétexte à toilette et à réunions ; sauf quelques rares exceptions, sauf certains cénacles dans lesquels on se défend contre toute intrusion profane, on ne fait guère de musique pour son plaisir, moins encore pour celui d'autrui ; on paye fort cher un artiste que personne n'écoute, et l'on emploie la durée d'un morceau de chant ou de piano à analyser les toilettes voisines et à supputer leur valeur. Dans l'intimité seulement la musique peut être une jouissance pour les exécutants comme pour leur auditoire peu nombreux. Peu nombreux ! Cette condition est essentielle, car la musique est une divinité jalouse qui ne souffre point de partage et se révèle dans sa splendeur seulement aux âmes qui lui vouent un culte unique ; bien plus, ses plus fervents adorateurs eux-mêmes sont troublés dans leur jouissance lorsqu'ils ont des compagnons indifférents ou distraits : rien ne doit interrompre le courant magnétique qui s'établit entre les interprètes et leur public, et c'est seulement par l'observance de cette

condition rigoureusement indispensable, que l'on obtient le plus intense, comme le plus noble de tous les plaisirs.

Ce soir-là il n'y avait dans ce modeste salon de campagne ni artistes renommés, ni auditoire brillant ; deux jeunes filles composaient l'orchestre, quatre personnes les écoutaient.... Mais on jouait la symphonie en si bémol de Beethoven, et cette grande âme planait sur cette réunion intime, et ne dédaignait pas de se révéler dans toute sa beauté, parce que les musiciennes, comme leur public, se vouaient à son œuvre avec simplicité, avec enthousiasme, sans lui demander aucun effet personnel. Jamais Cécile ne s'était sentie, comme ce soir-là, électrisée par l'œuvre magnifique qu'elle exécutait ; jamais elle n'avait joué ce religieux adagio avec une onction si pénétrante.

Édouard Villenot emporta de cette paisible soirée des souvenirs bien doux, si l'on en juge par l'empressement qu'il mit à revenir visiter la famille Darmintraz. Sa mère l'accompagna une fois, ainsi qu'il l'avait annoncé ; mais elle était fort timide ou visiblement troublée en présence de Marthe, qui lui rendit ponctuellement sa visite. Quel que fut le motif de l'abstention de M^{me} Villenot, on ne la vit qu'à de rares intervalles. En revanche, son fils devint peu à peu le mentor d'Edmond à la ville, et prit l'habitude de raccompagner chaque fois qu'il venait passer en famille la soirée du samedi et la journée du dimanche.

Cette relation avait fait naître pour toute la famille Darmintraz un attrait qui revêtait un intérêt particulier pour chacun des habitants de la maison. M^{me} Darmintraz consultait souvent Édouard sur ses maux de nerfs ; il lui conseillait invariablement de se lever matin, de faire de longues promenades, de travailler pour se distraire, disait-il. M. Darmintraz aimait à causer avec le jeune et modeste savant. Louise avait engagé avec lui une guerre amicale et interminable. Edmond ne parlait que de son ami Édouard. Marthe le traitait avec une affection quasi maternelle..... Quant à Cécile, il nous serait difficile d'indiquer ce qu'elle éprouvait ; mais nous constaterons seulement que le souvenir de Paris, de son élégance, de son luxe, perdus à jamais, ne lui inspirait plus aucun regret ; elle ne s'ennuyait plus maintenant ; ne fallait-il pas s'occuper de la laiterie, dont les profits avaient été abandonnés aux jeunes filles, et leur permettaient d'ajouter quelques rubans à leurs simples, bien simples toilettes ? Puis, il y avait des robes à faire, de la lingerie à coudre ; il fallait étudier tous les jours le piano, car on avait décidément pris l'habitude de faire de la musique le samedi et le

dimanche ; puis on avait des malades à visiter, puis on aidait chaque jour davantage la tante Marthe dans l'administration du ménage..... Bref, les heures, les jours s'écoulaient avec une rapidité surprenante, et lorsqu'il arrivait à Cécile de faire un retour sur le passé, elle se cherchait sans se retrouver ; elle considérait avec pitié les sentiments de désespoir que la ruine de son père avaient fait naître en elle, et reconnaissait que l'on peut être heureuse sans hôtel, sans voiture, sans falbalas, pleinement heureuse sans luxe, en un mot.

Un samedi soir, Edmond était arrivé seul ; Édouard Villenot avait été appelé près d'un malade, et il n'était pas même bien certain qu'il pût venir le lendemain. Cette absence causa un désappointement général ; M. Darmintraz se rendit dans son cabinet pour y régler quelques comptes ; sa femme découvrit qu'elle avait la migraine, et se retira dans sa chambre ; Marthe resta au salon avec ses nièces et son neveu.

Malgré la saison déjà avancée, — Octobre, couronné, selon la tradition classique, de pampres rougis, avait fait son avènement ; —le temps était si beau et si pur que les fenêtres étaient ouvertes, et que l'on apercevait les splendeurs d'un ciel brillamment étoilé, tout en se chauffant à la flamme d'un bon feu. Nous éprouvons tous, ou presque tous, une sorte de tendresse toute particulière pour ces jours peu nombreux, mais charmants, durant lesquels deux saisons opposées semblent pactiser quelques instants avant de se quitter sans retour, l'une pour s'enfoncer dans les brumes du passé, l'autre pour marcher vers l'avenir ; l'été et l'hiver se rejoignent un moment au tournant de la route, car certains arbres sont encore garnis de leurs feuilles vertes, tandis que le feu égaye déjà la cheminée.

Dans un grand fauteuil, placé près du feu, la tante Marthe était assise, la tête doucement appuyée au dossier ; le tricot qui l'occupait avait glissé hors de ses mains ; le peloton était tombé sur le parquet, et déjà un gros chat blanc, favori de Louise, s'avavançait en glissant avec souplesse, et étendait la patte vers ce peloton, d'habitude trop bien défendu contre ses convoitises. En un mot, Marthe, l'active Marthe, dormait ou du moins sommeillait à moitié, ses yeux fermés l'attestaient..... Mais son incurie, au sujet des entreprises perfides dirigées par le chat contre son précieux tricot, constituait une preuve irrécusable entre toutes, et de nature à dissiper les doutes de ceux qui se seraient obstinés à mettre cet assoupissement en question.

Ce symptôme était apprécié à sa juste valeur par les deux jeunes filles et par leur frère, qui continuèrent à causer en baissant la voix. Edmond avait le caractère assez taquin, et engageait souvent avec ses sœurs des discussions dans lesquelles l'avantage ne restait pas toujours de son côté, car l'esprit de corps, autrement dit l'instinct de la solidarité, réunissait immédiatement les deux jeunes filles pour la défense. Il est assez remarquable que cet instinct se manifeste beaucoup plus souvent chez les parties belligérantes féminines que dans le camp masculin ; c'est sans doute parce que les faibles savent toujours s'unir, tandis que les forts s'entendent rarement..... et c'est bien heureux.

Les deux sœurs causaient avec leur frère à voix basse, mais avec animation.

« Tu ne les auras pas, » disait Cécile.

« Si ; tu vas me les donner, pour m'éviter la peine de les prendre, » répondait Edmond.

« Non, je ménage ces ciseaux que ma tante a achetés chez Charrière, ils sont excellents.

— Raison de plus pour que je veuille m'en servir.....

— Et je ne veux pas que tu les ébrèches comme tu l'as fait samedi dernier pour les ciseaux de Louise.

— Certainement, » disait celle-ci, intervenant à son tour dans le débat, pour soutenir, selon son habitude, la cause de Cécile..... « On dirait que tu as coupé du bois avec mes pauvres ciseaux..... Mais, si tu veux encore t'en servir, je puis aller te les chercher..... Ils n'ont plus rien à perdre.

— Sais-tu bien, Cécile, » dit Edmond en regardant sa sœur d'un air narquois, « sais-tu que ton avenir vient de m'être révélé en ce moment ? Je l'avais déjà pressenti, mais jamais avec tant de lucidité ; tu es devenue minutieuse, tu t'appliques à mille détails infimes, tu n'aimes pas que l'on touche aux objets qui t'appartiennent..... En un mot, tu as la plupart des traits auxquels on reconnaît les vieilles filles..... Tu resteras vieille fille comme la tante Marthe.

— Soit, » répondit Cécile en souriant. « Dieu veuille que je lui ressemble.

— Cela, c'est une autre affaire, » répondit Edmond en continuant à taquiner sa sœur ; « j'ai dit que tu resterais vieille fille comme elle, sans ajouter que tu serais excellente comme elle. »

Ce dernier trait était bien mordant ; mais Edmond riait, et Cécile ne lui manifesta aucune rancune ; puis, comprenant qu'il avait été trop loin, il conduisit adroitement la conversation sur le terrain des réflexions générales.

« On ne saurait comprendre, » dit-il, « pourquoi notre tante ne s'est pas mariée ; elle a dû être belle, cela se voit encore. Elle était riche, bien élevée, intelligente, et cependant la tante Marthe est restée vieille fille.

— Qui parle de la tante Marthe et de vieille fille ? » s'écria M^{lle} Darmintraz en ouvrant tout à coup les yeux, et levant la tête..... « Je parie que c'est Edmond..... Ah ! Louise ! » s'écria soudainement Marthe en changeant de préoccupation, « contemple les exploits de Raton ! vois ce qu'il a fait de mon tricot ! il a entraîné le peloton là-bas, sous le canapé ; l'une des aiguilles a suivi le peloton..... Il va falloir relever toute une rangée de mailles... dans la rayure à jours, encore ! En vérité, ton chat est insupportable. »

Louise se mit à la poursuite de Raton ; pris sur le fait, dominé par le sentiment de sa culpabilité, le chat ne fit qu'un bond du canapé à la fenêtre, et disparut dans le jardin. Le désastre était arrêté, mais il s'agissait de le réparer, et la tante Marthe s'y appliqua avec ardeur ; lorsqu'elle eut patiemment relevé toutes ses mailles, elle poussa un soupir de soulagement, et, s'adressant à sa nièce :

« Ne te désolés pas, Louise, » lui dit-elle, « ce n'est pas la faute de Raton ; je n'aurais pas dû m'endormir ; va chercher ce pauvre chat. »

La jeune fille profita bien vite de la permission ; elle courut au jardin, et aperçut le coupable qui était perché sur un arbre, comme pour défier les poursuites ; elle l'appela doucement, en lui prodiguant les épithètes les plus tendres ; Raton y répondait par un simple mouvement de ses moustaches, qui semblait repousser toutes les avances, et exprimer en même temps un sentiment de méfiance ironique. Mais les défauts ont été donnés à toutes les créatures pour offrir un point d'appui aux entreprises que l'on tente sur elles. Louise prit dans sa poche un petit morceau de brioche..... on en servait toujours avec le thé le samedi soir..... et le chat, gourmand comme tous les individus de sa race, se décida à se rapprocher de l'aimant irrésistible que l'on agitant presque à sa portée..... Enfin, il fut pris, et fit sa rentrée au salon avec cette superbe indifférence qui n'appartient qu'aux criminels endurcis.

« De quoi parliez-vous donc, mes enfants ? » dit Marthe lorsque le cercle fut reconstitué autour d'elle. « Vous vous taisez ? »

En effet, les deux jeunes filles, et même Edmond, baissaient la tête avec un peu de confusion.

« Voyons, Edmond, ne me répondras-tu pas ?

— Mon Dieu ! » dit le jeune homme, « nous nous étions un peu querellés avec Cécile..... et je lui ai dit qu'elle resterait vieille fille.

— Ces deux mots sont-ils une injure selon toi ?

— Oh non !..... Mais il est si rare que les vieilles filles vous ressemblent..... J'ai dit cela à Cécile, parce qu'elle était désagréable en ce moment-là, parce qu'elle tenait trop aux objets qui lui appartiennent ; et cela ressemble beaucoup à une manie.

— Oui, » dit M^{lle} Darmintraz, « je sais que l'on trouve tout ridicule en nous ; nos préférences comme nos antipathies ; mais, pour ne parler que de ces manies qui nous font conserver avec un soin jaloux de menus objets n'ayant aucune valeur intrinsèque, ne comprends-tu pas que presque toujours ces objets nous représentent les temps, — ou les sentiments, — ou les gens qui furent..... et qui ne sont plus..... c'est-à-dire des souvenirs ? Or c'est là notre unique richesse ; le présent est aride pour nous ; l'avenir apparaît bien solitaire..... le passé seul nous regarde en souriant ; n'est-il pas naturel que nous nous y rattachions de toutes nos forces ? Comprends-tu maintenant pourquoi je défends mon vieux mobilier contre les entreprises de ta mère, qui voudrait bien en changer quelques pièces sur une partie du gain que nous vaudra notre belle récolte ?

— Tante Marthe, » dit Louise, « pourquoi donc ne vous êtes-vous pas mariée ?

— Tu es bien curieuse ! Je ne me suis pas mariée, parce que..... Au fait, il y a plusieurs parce que.....

— Vous ne voudriez pas nous les dire ? » insinua Cécile....

« Je ne vois aucun inconvénient à vous raconter mou histoire..... Au contraire, je pense qu'il est toujours bon de démontrer aux jeunes gens, par des faits, que certaines imprudences, légères en apparence, peuvent avoir des conséquences assez graves. Ne croyez pas pourtant que j'aie été l'héroïne d'un drame émouvant ; mon histoire est tout unie, très-simple, et pourrait être contée en deux mots, si, pour faire comprendre certains faits, il n'était nécessaire d'analyser quelques caractères. Puisque nous sommes seuls aujourd'hui, je vais vous faire cette narration.

« Quand j'avais dix-sept ans, comme toi, Cécile, mon père (je n'avais plus de mère) vint me chercher dans le pensionnat où l'on m'avait élevée ;

il y a de cela trente-cinq ans ! Est-ce bien possible ? En ce moment, je me revois absolument telle que j'étais dans ce temps-là. J'étais belle, dit-on ! J'avais une taille souple et élégante, de beaux cheveux châtain doré..... J'étais gaie, et j'entrais dans la vie sous les auspices les plus heureux.

« Mon père avait une belle fortune ; élevé à la campagne, il y avait passé toute sa vie, et aurait bien désiré que son fils suivit son exemple ; mais votre père avait d'autres projets, et à quinze ans il rêvait déjà de Paris. La perspective d'habiter la maison paternelle, dont j'avais gardé de si chers souvenirs, l'espoir de posséder un cheval, m'enivraient de joie. Je différerais un peu, comme vous le voyez, de la plupart de mes compagnes de pension ; ce n'est point vers la campagne, mais vers la ville que vont leurs aspirations ; les visites, les bals, les réunions de tous genres, peuplent leurs rêves, et les plaisirs dont la vision me charmait auraient été assimilés par elles à une amère épreuve, à une tyrannique séquestration. A tout âge, du reste, on se hâte de juger ce qu'on ne connaît pas, on se bâtit des félicités ou des infortunes imaginaires, et ceux qui m'écoutent sont là pour en témoigner ! Eux aussi ont cru qu'ils étaient bien malheureux, par cela seul qu'ils étaient forcés de renoncer aux plaisirs factices et fiévreux de Paris.

« Comme ils ont été beaux et heureux ces premiers jours qui suivirent mon retour dans cette chère maison ! Comme je retrouvais avec délices ces cabinets, ces recoins mystérieux dans lesquels j'avais si souvent joué avec votre père ; il était au collège, mais j'espérais son retour, et je ne savais pas encore qu'il devait nous quitter. J'eus le cheval qui m'avait été promis, et mon père me donna lui-même des leçons d'équitation.

« Puis il fallut procéder à l'importante affaire des visites et des présentations. A cette époque, mon père n'était pas sauvage comme il l'est devenu plus tard, et il voulait que sa fille vit le monde..... le monde qui se composait ici de quelques voisins de campagne et de quelques notabilités de la petite ville voisine. Parmi beaucoup de physionomies, les unes ternes, les autres qui me semblaient telles, parce que leur âge s'éloignait trop du mien, je vis apparaître un visage radieux que je veux vous dépeindre tel qu'il était..... alors !

« Un matin, mon père m'engagea à m'habiller, et me prévint qu'il allait me conduire au château de Lansac, qui était situé à une demi-lieue de notre habitation.

— Ce vieux château fermé, abandonné, que l'on aperçoit de la ville ? » interrompit Edmond.

Marthe inclina la tête en signe d'affirmation, et reprit son récit.

« Durant le trajet, que nous fîmes à pied, mon père me dit que M. et M^{me} Lansac venaient de s'installer tout récemment dans leur château avec leur fille unique.

« Le château de Lansac était une belle demeure seigneuriale, un peu modernisée, et dépourvue par conséquent du prestige qui appartient aux vieilles résidences respectées par les hommes, sinon par le temps. M. de Lansac était fort riche, et vivait de façon à jouir de sa fortune ; sa figure était belle, mais froide ; ses façons très-courtoises, mais en somme peu faites pour inspirer de la sympathie. Sa politesse me sembla être plutôt calculée que spontanée, plutôt acquise que naturelle. On disait qu'il avait voulu s'établir à la campagne, non pas tant par inclination pour la vie de campagne, que par respect pour le château dont il portait le nom. Cela avait bon air d'habiter la demeure de ses ancêtres, et il s'y était installé définitivement.

« Il vint au-devant de nous, et m'offrit son bras pour m'introduire dans un salon immense, puis dans un salon de moyenne grandeur, et finalement dans un petit salon où se trouvait M^{me} de Lansac, couchée sur une chaise longue. Cette dame était Russe de naissance, fort oisive, très-indifférente de caractère, et, confondant à dessein, ou de bonne foi, l'ennui avec la maladie, elle passait sa vie sur une chaise longue, étant incapable, disait-elle, de faire un mouvement. Elle nous marqua beaucoup d'empressement, et la conversation s'engagea sur le pays et sur ses habitants. Je n'accordais qu'une attention fort distraite aux paroles qui s'échangeaient autour de moi, car je pensais obstinément à Madeleine de Lansac, qui serait pour moi peut-être une compagne..... peut-être une amie. Où était-elle ?..... La verrais-je ? Tout à coup une porte s'ouvrit brusquement, une voix dont je n'oublierai jamais le timbre vibrant et sympathique s'écria : « Les chevaux sont prêts, et ma toilette est terminée ! »

« Dans l'embrasement de la porte se tenait une jeune fille un peu plus âgée que moi, mince, petite, dont l'attitude révélait une grâce achevée ; elle portait sur son bras la longue queue de son habit d'amazone ; son visage, d'une pâleur mate, était illuminé par deux éclairs noirs..... Elle avait les plus beaux yeux que j'eusse jamais vus ; ses cheveux noirs et brillants, soyeux et frisés, encadraient un noble front ; sa bouche avait certains plis qui étaient des indices de fermeté ; un peu d'ironie semblait pouvoir se jouer sur ses

lèvres.... mais l'ensemble était bon, franc, et dès ce moment je sentis que mon cœur s'élançait vers Madeleine de Lansac.

« Elle ne s'attendait pas à trouver des étrangers au salon ; elle hésita quelques instants avant d'en franchir le seuil, et ainsi encadrée dans l'embrasure de la porte, elle m'apparut comme un beau portrait en pied, représentant quelque héroïne de roman. Enfin, elle s'avança, ôta le chapeau en feutre noir, garni de plumes, qui couvrait sa tête, jeta loin d'elle, un peu au hasard, ses gants et sa cravache, et vint s'asseoir près de moi. Ah ! qu'elle était charmante ! Elle pouvait dédaigner tous les apprêts nécessaires aux autres femmes. Ses cheveux se prêtaient à toutes les coiffures ; il lui suffisait de les rejeter en arrière de son front pour qu'ils prissent à l'instant même le pli le plus gracieux ; tous ses mouvements étaient harmonieux, et pour ainsi dire cadencés par une mesure parfaite. Tout, dans ce visage, concourait à l'expression générale ; les narines, roses et mobiles, se gonflaient à la moindre émotion par un soudain frémissement ; les lèvres, à la fois spirituelles et bonnes, devaient être éloquentes..... En un mot, à peine avais-je entrevu cette gracieuse petite fée, que je me sentis subjuguée et lorsqu'elle me tendit la main, lorsqu'elle m'adressa la parole pour me demander de la voir souvent, je me sentis transportée de joie.

« Notre visite fut prolongée par l'aimable insistance de nos hôtes. M^{me} de Lansac était visiblement enchantée de la distraction que notre présence lui apportait ; son mari avait engagé avec mon père une conversation politique et sociale à laquelle je ne compris pas grand'chose, si ce n'est que M. de Lansac avait entrepris de démontrer la supériorité naturelle, physique, morale et intellectuelle de la noblesse. Mon père soutenait la thèse contraire, ayant, disait-il en riant, de bonnes raisons pour défendre la roture ; à quoi M. de Lansac répondait en s'échauffant, que les Darmintraz n'étaient point des roturiers, que la particule n'était nullement le signe distinctif de la noblesse, et que celle-ci était surtout représentée par l'ancienneté de la race ; or, ajoutait-il, les Darmintraz sont aussi anciens dans le pays que les Lansac.

« Pendant ce temps, Madeleine me questionnait sur mes études, sur mes goûts, et laissait deviner en quelques mots une instruction supérieure à celle que l'on s'attend à trouver chez une femme bien élevée. Tout se réunissait donc pour l'environner d'un prestige que contemplaient avidement mes yeux éblouis ; elle avait voulu savoir, et, pour elle, les efforts ne comptaient pas, les difficultés n'existaient pas ; quand le but l'attirait, elle se dirigeait

vers ce but à travers tous les obstacles, et sans admettre qu'une impossibilité pût l'arrêter.

« Elle avait été élevée loin de ses parents ; sa santé, et surtout l'indolence de M^{me} de Lansac, s'opposant à ce que sa fille fit ses études près d'elle ; mais elle avait quitté le couvent depuis deux ans déjà, avait voyagé avec son père et sa mère, puis toute la famille était venue s'installer depuis six mois environ dans le château patrimonial, restauré et transformé en résidence définitive. M^{me} de Lansac, toujours oisive, et par conséquent avide de distractions, quelles qu'elles fussent, aurait volontiers attiré près d'elle les habitants de la petite ville qui était voisine de nos demeures ; mais son mari s'était obstinément refusé à entretenir des relations de cette nature, et prétendait échapper par l'isolement à l'inquisition et aux commérages de ses voisins. Sur ce point, comme sur tous les autres, du reste, les systèmes les plus absolus sont toujours les moins sages. La réserve de M. de Lansac souleva contre sa famille plus d'inimitiés que n'eussent pu en faire naître des vices, ou même des crimes ; on s'occupa des habitants du château, on commenta, on critiqua leurs faits et gestes, on les soumit à un espionnage incessant, si actif, si ingénieux, qu'il découvrait même ce qui n'existait pas, même ce qui n'avait jamais existé.

« Mon père suivait une ligne de conduite tout à fait opposée ; sans pactiser avec certaines habitudes qu'il trouvait blâmables, sans s'enrôler dans l'armée active qui mettait en commun le butin d'anecdotes plus ou moins exactes, de faits plus ou moins dénaturés que l'on recueillait dans toutes les directions et par toutes les voies, il avait toujours eu pour principe de ne heurter inutilement aucune vanité, aucune prétention, et d'entretenir de bons rapports avec ses voisins, sans cependant donner sa vie tout entière en pâture aux visites et aux réunions, surtout sans épouser aucune des querelles microscopiques mais envenimées qui pouvaient diviser les habitants du pays.

« Ce qui rapproche les individus mieux que la conformité d'opinions et d'origine, que la parité des rangs et l'égalité des fortunes, c'est sans nul doute la similitude de l'éducation. Mon père, instruit, bien élevé, plut infiniment à M. de Lansac, qui, jusqu'au moment où il s'était décidé à venir habiter son château, n'avait fait dans le pays que de rares et courtes apparitions. Cette sympathie fut mutuelle, et de fréquents rapports furent projetés entre nous.

« Ce jour-là nous insistâmes pour que M. de Lansac effectuât la promenade projetée avec sa fille ; tous deux montèrent à cheval et nous accompagnèrent au pas pendant une partie de notre trajet. A une faible distance de Lansac nous fûmes salués par un petit homme, vêtu d'un modeste costume de chasse, et portant sur son épaule un fusil de physionomie assez innocente, si l'on en jugeait par le volume que le chasseur tenait à la main. Le culte des lettres a toujours été considéré comme étant inconciliable avec le goût de la chasse. Nemrod passait pour être fort illettré, et Hippolyte, ce farouche chasseur, mis à mort par un poisson, était, si l'on en croit la tradition, un personnage très-inculte. Le chasseur que nous rencontrions ce jour-là découvrit, pour nous saluer, une tête déjà grisonnante, et ce mouvement mit en vue un visage dont l'expression était à la fois bienveillante et intelligente ; son salut lui fut rendu avec empressement par nous tous.

« Vous connaissez ce chasseur si poli ? » dit mon père à M. de Lansac.

« Je le rencontre parfois, » répondit celui-ci ; « je sais qu'il s'appelle monsieur d'Aubenot.... voilà tout.

— Il est nouveau-venu ici, » reprit mon père, « car il a été tout récemment nommé pour remplir les fonctions de juge au tribunal de notre ville. A son arrivée, il est venu me faire une visite, que je lui ai rendue ; mais je suis parti sur ces entrefaites pour aller chercher ma fille, et je ne l'ai plus revu. Il est marié, et je compte présenter Marthe à sa femme.

— Ah !..... » fit M. de Lansac avec quelque dédain ; « prenez garde ! ce monsieur d'Aubenot est peut-être bien né, et sa figure plaide en sa faveur ; mais sa femme !... Avez-vous aperçu sa femme ?

— Non, pas encore.

— Eh bien ! il est impossible de ne pas porter sur son compte un jugement exactement opposé à celui que l'on énonce sur son mari. On représente l'Envie pâle et maigre ; depuis que j'ai entrevu M^{me} d'Aubenot je jurerais que cette vilaine passion peut être grosse et jaune ; cette dame a mauvaise façon, mauvaise tournure ; et j'ai préféré renoncer à voir le mari, afin d'éviter de voir la femme.

— Je n'ai pas à leur égard de dessein préconçu, » répondit mon père ; « je ne provoquerai pas des rapports très-fréquents, mais s'ils s'offrent à nous, nous ne les repousserons pas. Avouez, Monsieur, qu'il peut être injuste, » ajouta mon père en riant, « de fuir un ménage parce que la femme n'a pas la taille élégante, et parce qu'elle a le teint jaune.

— Mes premières impressions ne me trompent jamais, » répondit M. de Lansac, qui ne put s'empêcher de sourire ; « et dès la première fois où il m'est arrivé d'envisager M^{me} d'Aubenot, un instinct, que j'ai toujours trouvé infallible, m'a conseillé de l'éviter. Or, je me suis repenti maintes fois déjà d'avoir écouté ce que nous appelons superbement la raison, en résistant aux avertissements mystérieux de cette faculté que nous désignons par ce mot : instinct, et qui n'est autre chose que la conscience d'un péril, la prescience du mal qui peut nous être fait ; cette fois, je prétends me conformer à ces avertissements. D'ailleurs, cette dame me paraît être vulgaire, et je suis certain qu'elle emploie sa vie en commérages. »

« Madeleine me parlait, non des habitants du pays, mais de la contrée dans laquelle nous étions fixées. Plus familière que je ne l'étais moi-même dans ce temps-là avec la campagne qui nous environnait, elle me promettait de me servir de guide dès que je saurais me tenir à cheval, et de me conduire dans tous ses paysages favoris. Elle nous quitta sur cette promesse et poursuivit sa promenade avec son père, tandis que nous regagnions notre maison.

« Nos rapports avec le château de Lansac devinrent fréquents ; ainsi que je l'avais espéré, une vive amitié s'établit entre Madeleine et moi. M^{me} de Lansac, il faut bien le dire, s'occupait peu de sa fille et lui accordait une entière liberté, dont Madeleine usait presque toujours à mon profit. Dans nos excursions nous rencontrions très-souvent M. d'Aubenot, qui marchait toujours en portant avec lui sa carnassière vide, son fusil déchargé et son volume ouvert. C'était un homme de bonne compagnie, simple, bienveillant, et sujet, en dépit de son âge, à des accès d'enthousiasme romanesque, ainsi que nous eûmes bientôt lieu de nous en convaincre. Il nous entourait à notre insu d'une sollicitude toute paternelle, qui se traduisait en mille soins touchants. Étions-nous attardées ? nous le voyions surgir pour nous servir d'escorte. Avions-nous exprimé, l'une ou l'autre, le désir de lire un livre ? le volume était déposé le lendemain à notre porte. Mais ce qui mit le comble à la sympathie que M. d'Aubenot me témoignait, ce fut la conformité de nos goûts musicaux. Madeleine, et je le regrettais amèrement, Madeleine si instruite, n'avait aucun talent. J'avais eu au contraire de bons professeurs de musique. Or, M. d'Aubenot était musicien passionné, et lorsqu'il découvrit le culte que je vouais à son art favori, il adressa à mon père des avances si directes, que l'on n'aurait pu les

repousser sans se rendre coupable d'une impolitesse impardonnable. Mon père me conduisit un jour chez M^{me} d'Aubenot.

« Il y avait trente ans environ que M. d'Aubenot était marié ; il avait épousé une jeune et jolie personne appartenant à la bourgeoisie, et qui avait été fort glorieuse de porter un nom décoré d'une particule ; leur fortune était fort médiocre, et M^{me} d'Aubenot, ainsi que je le sus plus tard, n'eut que bien peu d'occasions de briller et de dominer. Étant aussi pourvue de vanité que dépourvue d'intelligence, les déceptions accumulèrent en elle un levain de mécontentement et d'amertume dont les effets se traduisirent par une envie universelle. Tant qu'elle fut jeune et jolie, elle envia, elle détesta tous ceux qui disposaient d'une fortune supérieure à la sienne ou occupaient une situation éminente ; plus tard, quand la jeunesse disparut en emportant la beauté, ses haines se multiplièrent, car elle détesta non-seulement les femmes riches, mais encore toutes celles qui étaient plus jeunes et plus jolies qu'elle, et le nombre de ces dernières croissait chaque jour.

« Loin de savoir gré à son mari de l'existence, modeste sans doute, mais honorable, et en tous cas fort au-dessus de ses espérances, qu'il lui avait donnée, elle s'appliqua surtout à dresser quotidiennement le bilan du luxe et de l'éclat qui lui faisaient défaut ; mesurant son ambition, non à ses mérites, mais à ses prétentions, elle se considérait de bonne foi comme frustrée de toutes les supériorités qu'elle ne possédait pas. Les goûts à la fois simples et élevés de M. d'Aubenot excitèrent d'abord sa pitié, plus tard son mépris. Il était heureux avec ses livres, ses partitions, tout à fait indifférent aux richesses, à l'influence que l'on exerce quand on monte quelques-uns des échelons du pouvoir, et elle ne lui pardonnait pas cette indifférence qui, à ses yeux, constituait une infirmité morale ; incapable, par la vulgarité de son intelligence, par l'infériorité de son caractère, de comprendre, sinon de partager les passe-temps favoris de son mari, elle les estimait entachés de niaiserie, et ne tarda pas à se considérer comme une victime, même comme une victime intéressante des inclinations puériles de M. d'Aubenot. Les heures qu'il perdait dans la compagnie de Montaigne, de Pascal, d'Haydn, de Mozart, auraient pu être employées à courtiser ceux qui pouvaient lui procurer de l'avancement. Loin de là, satisfait de sa médiocrité, n'ayant point d'enfants, M. d'Aubenot vivait tranquille..... ou plutôt aurait vécu tranquille, car les ambitions qui dévoraient l'âme de sa femme et l'envie qui la corrompait livraient de rudes assauts à la paix domestique. Y avait-il en effet une situation plus digne de compassion que celle de M^{me} d'Aubenot ?

Son mari était doux et bon, patient, rempli d'indulgence, de mansuétude, sans doute..... Mais qu'importaient ces qualités à une femme qui, brutale de caractère, se serait mieux accommodée de la brutalité que de la politesse, qui niait l'intelligence quand celle-ci n'avait pas la richesse pour résultat, et méprisait chez son mari justement les goûts fins et érudits qui auraient dû l'élever à ses yeux ?

« Disons cependant que l'élévation ne peut marcher qu'en compagnie de la force, et que M. d'Aubenot avait malheureusement un caractère faible. Pour atteindre un résultat qui lui échappa toute sa vie, c'est-à-dire la paix du foyer domestique, il se soumit à toutes les concessions, à toutes les interdictions ; pour éviter les dégradantes violences, les grossièretés de langage qu'il subissait au logis, pour ménager son ouïe..... et sa vaisselle, qui était fréquemment victime des fureurs de sa femme, il commit bien des lâchetés..... Il en fut puni par l'inutilité de ses sacrifices ; dans chaque concession nouvelle, M^{me} d'Aubenot puisait de nouvelles forces pour de nouvelles exigences, et méprisait un peu plus celui qui croyait acheter la paix par la faiblesse, ignorant que la force seule, jointe à l'équité et à la bonté, peut conquérir cette paix qui est le bien suprême.

« M^{me} d'Aubenot ne se révélait pas immédiatement telle qu'elle était ; à première vue elle apparaissait comme une matrone vulgaire, épaisse de tournure autant que d'intelligence, et les observateurs superficiels lui accordaient volontiers les bénéfices de son apparence ; elle avait été blonde, d'ailleurs ; or, n'est-il pas avéré que les femmes blondes sont douces et pacifiques ? Moyennant ce sommaire précédé d'observation, on attribuait à M^{me} d'Aubenot les qualités négatives dont la nature semblait avoir composé son lot. Mais ceux qui ne se laissent point gagner par les apparences, examinaient avec quelque inquiétude les teintes bilieuses de ce visage, l'état métallique d'un regard dur et fiévreux, les nuances un peu fauves d'une chevelure non encore complètement décolorée. A défaut d'expérience, l'instinct révélateur dont M. de Lansac avait parlé m'adressa quelques avertissements, et je dois avouer que ma sympathie, facilement acquise à M. d'Aubenot, se montra plus rebelle quand je voulus l'obliger à se partager entre les deux époux. Nous fûmes reçus avec le plus cordial empressement par M. d'Aubenot ; quant à sa femme, elle nous témoigna plus de froideur. La maison qu'ils habitaient était très-modeste, et située à l'extrémité d'un faubourg de la petite ville, à une demi-lieue de distance de notre demeure.

« Malgré son âge, M. d'Aubenot avait l'âme ardente, confiante et simple d'un enfant ; l'expérience ne lui communiquait jamais aucun enseignement, et, dès notre première visite, il ébaucha mille projets riants, basés sur notre voisinage et sur la conformité de nos goûts ; il jouait assez bien du violon, et entrevoyait une succession ininterrompue de duos, de sonates..... et même de trios, car l'un de ses amis jouait du violoncelle ; enfin, nos bibliothèques devaient être mises en commun, et nous nous visiterions sans cesse. C'était l'âge d'or dont il évoquait la vision, et ces rapports, doux et agréables, seraient en effet possibles, si l'intervention inévitable de certains caractères ne les rendaient chimériques.

« M. d'Aubenot employait ses loisirs à errer dans la campagne ; heureux d'un beau jour, jouissant d'un effet de soleil sur les coteaux éloignés qui se perdaient à l'horizon, admirant les grands arbres, les oiseaux qui les peuplaient, et qui lui envoyaient de là leurs concerts interminables. Son équipement de chasse n'était autre chose qu'une ruse innocente, un prétexte servant de motif à des promenades solitaires qu'il recherchait, non-seulement par amour pour la campagne, mais aussi pour échapper à la compagnie de sa femme. Le soir il restait chez lui pour y recevoir quelques personnes qui venaient causer familièrement autour de lui. M^{me} d'Aubenot était très-fièrre de ces assiduités dont elle s'attribuait tout l'honneur, sans se douter un seul moment que les visiteurs étaient uniquement attirés chez elle par la bonhomie spirituelle de son mari. Par malheur, la prétention n'excluait pas entièrement la clairvoyance chez elle ; elle avait parfois des lueurs qui l'éclairaient sur sa véritable valeur, et la trouvant dans ces moments-là tout à fait en désaccord avec son désir de primer, elle éprouvait des fureurs de bête fauve à laquelle on viendrait disputer sa proie.

« Comme mon père était veuf, et que je pouvais difficilement, vu mon âge, être considérée comme une maîtresse de maison, il arriva peu à peu que nous primes l'habitude de passer plusieurs soirées par semaine chez M. d'Aubenot. La compagnie de sa femme n'offrait pas sans doute beaucoup de ressources intellectuelles, mais on se réunissait sans façon, on causait sans prétention, et mon père retrouvait là quelques causeurs aimables dont il appréciait beaucoup la compagnie.

« Mon père s'obstinait à considérer M^{me} d'Aubenot comme une femme obtuse sans doute, mais inoffensive, et il essaya de détruire les préventions que M. de Lansac s'était formées ; mais tous ses efforts demeurèrent inutiles. M. et M^{me} de Lansac s'étaient bornés à faire déposer des cartes en

retour de la visite qui leur avait été faite par M. et M^{me} d'Aubenot : ce procédé était blessant, je le reconnais, mais, comme tous ceux de même nature, il n'avait d'autre importance que celle qu'on lui attribuait. Les âmes un peu élevées ont une dignité qui les préserve de toute souffrance en de semblables circonstances, parce qu'elles ne peuvent recevoir les blessures qui atteignent seulement la vanité. M. de Lansac, en rencontrant M. d'Aubenot, l'avait d'ailleurs abordé pour lui dire que la faible santé de M^{me} de Lansac lui interdisait toute relation avec le monde..... Mais M^{me} d'Aubenot, très-inférieure à son mari sous tous les rapports, n'avait pas accepté aussi bénévolement que lui cette excuse à peu près plausible, que l'on accepte d'ailleurs sans la discuter entre personnes bien élevées. Le procédé de M. et M^{me} de Lansac avait été profondément noté dans les replis du cœur envieux et venimeux de M^{me} d'Aubenot.

« Cette phase de mon existence est restée dans mes souvenirs comme l'une des plus heureuses que j'aie traversées : j'avais l'amitié de Madeleine, qui eût suffi à elle seule pour remplir mon âme par la grâce, le charme incomparable qui étaient inhérents à l'expression de ses sentiments. Chez elle, la tendresse était ingénieuse, infatigable dans ses manifestations délicates ; tout ce qui était élevé l'attirait par un aimant irrésistible, et l'on peut dire que l'héroïsme, s'il avait été compatible avec nos mœurs actuelles, eût été le véritable élément de ce cœur passionné. J'avais nos agréables relations avec M. d'Aubenot, qui était dans la journée un guide infatigable, érudit, spirituel et gai ; le soir un bon musicien, ou un intéressant causeur. Mon père était satisfait de nos relations, de notre situation, et les jours s'écoulaient ainsi doucement, sans que nous eussions conscience de l'animosité qui se développait chaque jour davantage dans l'âme de M^{me} d'Aubenot.

« Son mari voyait fréquemment chez nous Madeleine de Lansac ; elle était presque toujours associée à nos excursions, à nos promenades. Tout ce qu'il y avait de poétique dans cette nature privilégiée frappa M. d'Aubenot, et le conquit ; il partagea également entre Madeleine et moi la sympathie paternelle dont il me donnait quotidiennement des preuves, et se déclara notre chevalier à toutes deux.

« Peu de temps après mon installation dans la maison paternelle, mon père reçut la visite du fils de l'un de ses amis, M. Édouard Villenot.

— Le père du nôtre ? » s'écria Edmond, tandis que Cécile levait vivement la tête.

« Oui, » reprit la tante Marthe, « le père de celui que nous connaissons ; son père avait été envoyé à Paris comme député, et venait d'y mourir. Édouard Villenot avait fait de brillantes études ; il avait voyagé, et, bornant son ambition à jouir dans sa province de l'influence que sa famille y possédait, il avait résolu de s'y établir et d'y fonder une manufacture ; quoiqu'il fût riche, il ne se croyait pas autorisé à rester oisif.

« Édouard Villenot fut présenté chez M. d'Aubenot, et il augmenta le petit cercle qui s'y réunissait ; il plut beaucoup à M^{me} d'Aubenot. Le fils du député ! Quand elle prononçait ces quatre mots, l'air respirable semblait faire défaut dans son large buste. Comme elle était glorieuse de recevoir ce riche personnage, qui était le point de mire de toutes les convoitises maternelles à plusieurs lieues à la ronde ! Quels constants éloges elle prodiguait à l'intelligence, au jugement, à la capacité, aux bonnes façons de cet intéressant jeune homme ! Mais comme les éloges lui servaient seulement de projectiles dans son passe-temps favori qui consistait à toujours assommer quelqu'un avec quelque chose, ou avec quelqu'un, le pauvre M. d'Aubenot était cruellement maltraité chaque fois qu'il prenait fantaisie à sa femme de passer en revue les mérites des Villenot.

— Ah ! c'était un homme habile, ce député ; il ne s'était pas hébété en lisant une quantité de vieux livres rongés par les vers..... Il n'avait pas perdu son temps à rêvasser, il avait su faire sa fortune, arriver aux honneurs, et ne s'était pas amusé à éparpiller ses amitiés en s'éprenant des premiers venus. »

« On le voit, ce n'était pas seulement le jardin de M. d'Aubenot qui recevait les pierres lancées par sa respectable moitié ; quelques-unes nous étaient détachées par ricochet, et les allusions désobligeantes devenaient parfois si transparentes, que nous ne pouvions conserver le moindre doute sur le sentiment hostile qui les dictait ; mais nous aimions beaucoup M. d'Aubenot ; en connaissant mieux sa femme, nous le plaignions de s'être donné une compagne si désagréable, et nous pensions pouvoir faire à l'amitié le sacrifice de recevoir avec patience les coups de boutoir d'un caractère que nous considérions seulement comme hargneux.

« Quand M. Villenot venait chez M^{me} d'Aubenot, il y était l'objet des soins les plus empressés, des attentions les plus flatteuses. On connaît ce type de maîtresse de maison, vulgaire de caractère et d'intelligence, qui se

tourne obstinément vers tout ce qui reluit, et accable d'un oubli complet ceux de ses hôtes qui ne lui semblent pas répandre autant d'éclat. Nous avions déjà éprouvé quelquefois les effets de l'hostilité de M^{me} d'Aubenot ; mais, quand il nous arrivait d'échanger avec mon père un regard de surprise, nous rencontrions les yeux suppliants de son mari, qui nous désarmaient instantanément : il semblait implorer notre indulgence, notre patience, et avait même fait parfois quelques allusions un peu vagues à des symptômes d'une sorte d'insanité d'esprit, qui lui causaient beaucoup d'inquiétude.

« M. Villenot témoignait à mon père un affectueux empressement, qui avait pour effet de me valoir un regard courroucé de M^{me} d'Aubenot ; elle mordait, en ces circonstances, ses lèvres, déjà minces, et prenait une teinte jaune plus accusée encore que de coutume. Édouard Villenot me parut un jeune homme de bonne compagnie, instruit, intelligent.... et pourquoi ne l'avouerais-je pas, puisque je suis vieille maintenant ?.... il me plut tout à fait ; sa présence me fut même si agréable, que je ne me préoccupai nullement du courroux qui grondait dans l'âme envieuse de M^{me} d'Aubenot ; toutes les flèches qu'elle s'appliquait à me lancer retombaient, émoussées, impuissantes, bien loin de moi. Je ne connaissais pas encore les effets d'une haine féminine, éclosée dans une âme perverse ; je devais apprendre à mes dépens quels terribles résultats cette haine peut produire.

« Le reste de l'été se passa avec ces alternatives de calme et d'orages sourds, grondant dans le lointain. Nous connaissions depuis trop peu de temps M^{me} d'Aubenot pour pouvoir pénétrer les véritables mobiles qui la dominaient, et nous acceptions bénévolement la quasi-explication donnée par son mari ; en un mot, nous la considérions, sinon comme folle, du moins comme exposée à le devenir sous l'empire de contrariétés un peu vives, et nous nous trouvions engagés d'amitié, de conscience même, à laisser passer les bourrasques, sans engager une lutte sérieuse. Il est remarquable, d'ailleurs, qu'ici-bas l'on domine bien plus par ses défauts que par ses qualités. Cette femme, dont les penchants étaient ignobles, l'esprit nul, la conscience muette, exerçait autour d'elle une sorte de terrorisme. Mais son exemple ne saurait être un encouragement pour ceux qui auraient quelque velléité d'exercer une domination par de semblables moyens. Quoiqu'on la laissât manifester beaucoup trop impunément, à mon sens, les abominables sentiments de malveillance générale dont elle trouvait

en elle-même la source inépuisable, il n'existait pas de femme plus complètement malheureuse ; elle portait en elle-même mille serpents dévorants ; tout la blessait, tout la torturait, la supériorité sociale des uns, la prospérité des autres, et surtout, et surtout !.... la jeunesse et la beauté des femmes plus jeunes et plus belles qu'elle. Or, comme il était impossible de supprimer à la fois toutes les supériorités dont elle était envieuse, elle souffrait, tout en les attaquant (et quoiqu'il lui fût trop souvent permis de les attaquer), des tortures qui sont le juste châtiment de l'envie.

« Il nous eût été infiniment plus agréable d'installer chez nous les relations que nous nous étions créées, plutôt que d'aller les chercher sous le toit de M. d'Aubenot, qui était malheureusement celui de sa femme ; mais à quelques tentatives de trios et de duos exécutés chez nous, M. d'Aubenot opposa presque des supplications pour nous engager à ne rien changer aux habitudes prises. « Ma femme est accoutumée à présider son cercle, » disait-il ; « si nous le transplantions chez vous, elle assimilerait ce changement à une véritable usurpation ; elle a tant d'imagination..... et une imagination terrible qui charge toujours les couleurs.... Non, je vous en prie ! Nous sommes si bien ici ! Ne changeons rien à nos rapports..... et..... ayez un peu d'indulgence pour ce caractère qui n'est pas toujours aimable ; je vous assure qu'elle est bonne..... au fond..... et qu'elle a beaucoup d'amitié pour vous. »

« Mon père acquiesça, mais en partie seulement, à ses vœux ; il ne voulut pas renoncer entièrement à réunir à son tour quelques amis autour de lui.... et M. Villenot, » ajouta la tante Marthe avec un accent un peu mélancolique, « vint alors ici, et s'y plut..... absolument comme son fils s'y plaît actuellement. »

Cécile, à ce rapprochement, détourna la tête pendant quelques instants.

« M. Villenot n'avait pas les mêmes raisons que nous pour porter sur M^{me} d'Aubenot un jugement pareil au nôtre ; d'une part, les hommes sont d'assez médiocres observateurs, d'une autre, je ne jurerais pas qu'il n'attachât à l'empressement qu'elle lui témoignait d'autant plus de prix qu'elle en était généralement peu prodigue.

« Je montais déjà fort bien à cheval, et je faisais très-fréquemment des promenades avec ma chère Madeleine. Il fut convenu, un jour, que nous irions le lendemain plus loin encore que de coutume, pour explorer un côté du pays qui nous était inconnu.

« Le temps était radieux, et notre promenade nous sembla plus agréable que jamais ; nous étions accompagnées par un vieux domestique qui suivait toujours Madeleine ; il paraissait fatigué ce jour-là, et Madeleine l'engagea vivement à faire une halte pendant que nous irions un peu plus loin ; il se défendit d'abord, et refusa d'acquiescer à cette proposition ; puis, vaincu par notre insistance, il descendit de cheval, attacha la bride de sa monture à une branche d'arbre, et s'étendit à terre pour faire une sieste, après qu'il eut été convenu que nous reviendrions par le même chemin pour l'emmener.

« De temps en temps je hasardais une timide observation pour engager Madeleine à ne point trop prolonger la promenade ; mais le grand air, la belle campagne que nous traversions, les magnifiques voûtes de verdure qui s'élevaient au-dessus de nous, tandis qu'un brusque versant terminait la forêt à notre droite, et nous laissait apercevoir à travers un rideau de feuillage la vallée dans laquelle était située la petite ville autour de laquelle nos demeures étaient groupées ; tous ces paysages charmants semblaient enivrer Madeleine, elle répondait à mes conseils en partant au petit galop, et en me criant : « Plus loin ! plus haut ! »

« Tel était l'attrait exercé sur moi par cette jolie fée, que je l'aurais suivie partout où il lui eût plu de me conduire. Notre promenade se prolongea... et lorsqu'il fut enfin sérieusement question de revenir sur nos pas, Madeleine dut m'avouer qu'il lui était impossible de reconnaître la route que nous devions prendre. Cette situation de princesses errantes me contrariait beaucoup, et m'inquiétait un peu. Tout à coup, Madeleine, qui marchait en avant pour explorer le terrain et chercher à s'orienter, retourna tout à coup sur ses pas pour me rejoindre, et me dire en riant : « Nous sommes sauvées ! Viens vite voir un joli tableau, » — puis elle repartit dans sa précédente direction.

« Je la suivis, et la trouvai arrêtée et en contemplation devant une pittoresque maisonnette posée sur l'un des versants de la forêt ; de grands arbres entouraient cette habitation, qui semblait être fort modeste, pour ne pas dire pauvre ; sur le devant de la porte était assis un homme déjà vieux, qui était vêtu d'une blouse de paysan, et occupé à raccommoder quelques outils de jardinage ; près de lui se trouvait une femme portant une sorte de costume de paysanne ; ses cheveux gris étaient lissés sous une coiffe blanche, et elle filait en souriant à son compagnon.

« De la place où nous étions arrêtées nous dominions ce petit tableau de félicité domestique.

« C'est à coup sûr Philémon et Baucis ressuscités et habillés en paysans modernes, » me dit Madeleine.

« Probablement ; pourvu que Philémon puisse nous indiquer notre route ?

— Oh ! que la prévoyance est une triste qualité ! » s'écria Madeleine ; « elle empoisonne toutes les jouissances, elle paralyse toutes les visions poétiques ; elle trouble toutes les joies de la vie en substituant partout et toujours la crainte, ou du moins les appréhensions, à la sécurité, à la confiance ! J'admire ce groupe et son entourage, tandis que tu ne peux échapper, même pour un instant, à l'inquiétude vaine qui te poursuit ! Utilitaire, va !..... » ajouta-t-elle en me lançant un regard de commisération.

« C'est bon, » répondis-je ; « mais si cette prévoyance que tu blâmes, s'exagère en moi, c'est à toi seule qu'en revient la responsabilité ; il faut bien que j'aie en plus ce que tu as en moins, pour faire compensation..... et, obligeant mon cheval à descendre une pente qui était assez escarpée, j'arrivai devant la porte du rustique enclos qui entourait la petite maison. Madeleine me suivit de près.

« Philémon, comme disait ma compagne, leva la tête, et nous pûmes voir un beau visage de vieillard, aux lignes pures, calmes et régulières. En nous voyant arrêtées devant sa porte, il souleva, pour nous saluer, une sorte de calotte ou de toque en gros drap bleu, qui couvrait une abondante chevelure blanche, se leva et vint au-devant de nous.

« Comment vous trouvez-vous ici, et seules, mes belles demoiselles ? » nous dit-il en souriant ; « seriez-vous égarées ?

— Vous l'avez deviné, Monsieur, » lui répondis-je, fort étonnée de trouver près de cette chaumière et dans cet humble accoutrement un homme qui avait le langage et les façons de la meilleure compagnie. « Je me nomme Marthe Darmintraz, j'habite près de la petite ville voisine ; nous avons laissé un domestique près d'un endroit qui s'appelle.....

— Le clos du Grand-Chêne, » me souffla Madeleine.

« Et nous ne savons quelle route il faut prendre pour aller retrouver ce domestique, qui doit être en proie à une vive inquiétude ; seriez-vous assez bon, Monsieur, pour nous indiquer la voie que nous ne pouvons reconnaître ?

— Nous ferons mieux que cela, » répondit le vieillard. « Entrez, Mesdemoiselles ; » et il ouvrit la petite porte basse que nous dominions du haut de nos montures.

« Pardon, Monsieur..... vous êtes bien bon..... mais il est tard, et nous ne pouvons nous arrêter.

— Cela durera seulement un moment, » dit Baucis en s'avancant à son tour pour appuyer l'invitation de son mari : « nous vous donnerons un guide qui vous conduira en cinq minutes, par un chemin de traverse, au clos du Grand-Chêne ; mais jusqu'à ce que ce guide soit prêt à vous escorter, vous ne pouvez refuser d'accepter notre pauvre hospitalité ; entrez, Mesdemoiselles.

— Oh ! entrons, je t'en prie, » dit Madeleine en se penchant vers moi.

« Ainsi pressée, je ne pouvais résister plus longtemps ; en un moment on nous aida à descendre de cheval, et nous nous trouvâmes assises sur le devant de cette petite maison. La vieille femme plaça devant nous une table en bois blanc ; y étendit une grosse serviette fort propre, et mit devant nous deux écuelles en terre brune remplies d'un lait fort appétissant et accompagnées de deux morceaux de pain noir.

« Pendant que l'on faisait ces préparatifs, le vieillard alla chercher une sorte de trompe pareille à celles dont les bergers suisses font usage, et en tira quelques sons scandés d'une façon particulière. Bientôt un écho lointain répéta les mêmes sons, et, déposant son instrument, le vieillard vint s'asseoir près de nous, en disant avec satisfaction : « Mon fils m'a entendu, il sera ici dans quelques instants, et vous accompagnera jusqu'à la place où vous avez laissé votre domestique. »

« Nous faisons honneur, avec l'appétit qui est l'apanage de la jeunesse, au goûter frugal, mais excellent, qui nous avait été servi. On ne pouvait contempler une expression plus placide que celle dont les visages de nos hôtes étaient empreints ; tous deux s'exprimaient en termes, non-seulement corrects, mais élégants ; tous deux semblaient heureux l'un par l'autre ; si l'on surprenait parfois sur les traits de la femme une fugitive tristesse, cette expression s'effaçait bientôt, comme s'effacent sur un beau lac les mouvements qui troublent accidentellement son calme habituel. Bientôt, du reste, elle nous donna l'explication des nuages que nous avions remarqués. Quand on entendit la réponse adressée au signal qui avait été envoyé par son mari, son visage doux et pâle se colora assez vivement ; elle se pencha vers nous, et nous dit avec un orgueil naturel : « C'est mon fils..... le seul enfant qui me soit resté ; nous en avons perdu sept..... » Elle avait baissé la voix pour ces derniers mots, et mis un doigt sur ses lèvres, comme pour nous recommander le silence vis-à-vis de son mari. Bientôt, dominée par

une tendre impatience, elle alla se placer de façon à apercevoir le sentier par lequel son fils devait arriver ; elle s'appuya au bras de son mari, et nous laissa seules pendant quelques moments.

« Je profitai de son éloignement pour dire à Madeleine qu'il m'eût semblé préférable de ne pas attendre ce jeune guide.....

« Elle haussa les épaules. — A quoi songes-tu ? Qui te dit qu'il soit jeune ? Ses parents sont vieux ; et d'ailleurs, que. nous importe ? Personne ne pourra trouver mauvais qu'un paysan nous ait indiqué notre chemin.

— Es-tu bien sûre que nous nous trouvions chez des paysans ? Ils me semblent avoir des façons bien distinguées, que l'on ne rencontre guère chez de simples cultivateurs.

— Je ne comprends pas du tout ce qu'ils peuvent être, » reprit Madeleine ; « mais tout cela m'intéresse vivement. Quelle poétique chaumière ! Comme ils paraissent s'aimer ! comme ils doivent être heureux ! »

« Une exclamation de contentement nous avertit que nos hôtes avaient aperçu leur fils. Sur un sentier étroit qui s'élevait à pic tout près de l'enclos, on voyait en effet un jeune homme vêtu, comme son père, d'une blouse de toile bleue. « Me voilà ! » criait-il d'assez loin ; « vous avez donc besoin de moi ? »

« Quand il fit son entrée dans l'enclos, nous vîmes un visage aussi régulier et aussi beau que l'était encore celui de son père. Notre guide avait bonne grâce, bonne façon, et se mit à notre disposition avec une extrême courtoisie.

« Au moment où nous allions monter à cheval, Madeleine s'avança vers nos hôtes.

« Mon amie s'est nommée, » dit-elle, « permettez-moi d'en faire autant : Je m'appelle Madeleine de Lansac ; voulez-vous ajouter à toutes les bontés dont vous nous avez comblées, la grâce de nous dire votre nom ? Nous aimerions à le placer dans nos meilleurs souvenirs. »

« La femme adressa un singulier regard à son mari ; mais il ne parut pas en tenir compte, car il répondit tranquillement : « Je m'appelle Desroniers ; je suis, comme vous le voyez, un simple cultivateur, un peu plus heureux que la plupart des paysans, parce que notre bien est un peu plus considérable ; notre fils est militaire ; il est venu passer son congé près de nous. »

« M^{me} Desroniers posa doucement sa main sur celle de Madeleine :

« Veuillez, » lui dit-elle, « pour éviter à votre famille une impression désagréable, ne point faire mention de la courte hospitalité que vous avez reçue chez nous. »

« Le regard de Madeleine exprima la plus vive surprise ; mais M^{me} Desroniers n'en dit pas davantage, et craignant d'être indiscrètes, nous n'osâmes lui adresser aucune question.

« Quand il vous conviendra de passer par ici, » ajouta M. Desroniers en nous aidant à monter à cheval, « vous serez les bienvenues toutes deux.

— Tu vas revenir, Paul ?..... » dit M^{me} Desroniers à son fils.

« Je serai de retour dans vingt minutes, », répondit notre jeune guide.

« Ainsi escortées, nous nous mimes en route pour retrouver notre vieux jockey. M. Paul Desroniers agissait en homme bien élevé ; il nous parla peu de nous, pas du tout de lui, et quelques incidents de la conversation confirmèrent seuls les renseignements donnés par sa mère, en nous apprenant qu'il était militaire et passait son congé chez ses parents.

« Le domestique de Madeleine avait eu la présence d'esprit de ne point quitter le clos du Gros-Chêne pour se mettre à notre recherche ; dès qu'il nous eut replacées sous cette protection, M. Paul Desroniers prit congé de nous et s'éloigna. Quand il fut à une certaine distance, nous entendîmes les premières notes de l'air célèbre chanté, par Basile dans le Barbier de Séville : La calunnia è un venticello. Je n'ai jamais oublié cette singulière coïncidence, cette mélodie choisie au hasard, et que les échos de la forêt nous renvoyaient comme un avertissement malheureusement inutile.

« Dès que nous fûmes seules, galopant en avant, tandis que le domestique nous suivait à quelques pas en arrière, Madeleine se livra à une série de suppositions romanesques : Quels pouvaient être ces trois personnages découverts dans un pli de la forêt ? A quelle cause attribuer le contraste évident qui existait entre leur apparence et leur éducation ? Par quels liens mystérieux se rattachaient-ils à M. de Lansac, et pourquoi devait-on lui cacher cette rencontre ? Son imagination travaillait, et je compris instinctivement qu'il fallait l'arrêter sur cette pente. Le silence qui nous avait été recommandé me causait un malaise indéfinissable ; j'ai toujours pensé que l'obscurité était une ennemie dangereuse ; que la lumière, au contraire, était la protectrice, la puissante alliée de tous les cœurs droits, de tous les caractères qui n'ont rien à cacher. Si malheureusement on ne peut toujours dire dans toutes les circonstances : Fiat lux !..... si on ne peut toujours dissiper les ténèbres que la méchanceté

accumule parfois à notre insu sur telle phase de notre existence, il faut du moins résister énergiquement à l'envahissement de l'ombre, et placer toutes nos actions en pleine lumière. Je n'avais pas pris l'engagement de me taire, j'étais décidée à faire connaître à mon père les incidents romanesques de notre promenade, et j'engageai vivement Madeleine à agir comme moi ; mais le jugement ne figurait pas parmi les brillantes facultés dont elle était douée ; elle envisageait avec une extrême exagération tout ce qui se rattachait, selon elle, à une question de délicatesse ; il lui eût semblé commettre une indiscretion en contrevenant à la prière qui lui avait été adressée par M^{me} Desroniers, et elle me déclara qu'elle ne mentionnerait pas cette visite à son père.

« M. Édouard Villenot dînait avec nous ce jour-là ; je rentrais plus tard que je ne l'aurais voulu, je dus me hâter de faire ma toilette..... Bref, je n'eus pas le temps de rendre compte de ma promenade à mon père.

« Ce jour, » continua la tante Marthe après une pause destinée à raffermir sa voix devenue un peu tremblante, « ce jour est resté dans ma mémoire à plus d'un titre ; ce fut après le diner que M. Villenot demanda ma main à mon père ; tout fut conclu séance tenante, et le mariage fixé à trois mois. J'étais pleinement heureuse de l'avenir qui s'offrait à moi, et j'oubliai, hélas !..... la famille Desroniers et la résolution prise par moi de signaler ce mystère à mon père.

« M^{me} d'Aubenot, instruite peu après de la demande en mariage qui avait été faite par M. Villenot et acceptée par nous, m'adressa des félicitations ironiques. Elle suffoquait, elle essayait de contenir sa colère, et ne pouvait y parvenir ; elle éprouvait, à leur degré le plus intense, toutes les tortures qu'inflige la triste passion de l'envie ; mais ses flèches, si acérées qu'elles fussent, tombaient bien loin au-dessous de moi ; aucune ne m'atteignait, car le bonheur, me semblait-il, me rendait invulnérable. La jeunesse est d'ailleurs impitoyable pour les femmes qui ne sont plus jeunes ; cette grosse vieille femme, jaunie par l'envie, me paraissait plus grotesque que dangereuse ; il me semblait que tout le monde devait la deviner, et j'essayai de parler d'elle avec mon fiancé, mais il devint subitement sérieux, et me pria de ne point prendre des habitudes de dénigrement et de persiflage. « Je sais, » ajouta-t-il avec tendresse, « que ces habitudes ne sont point innées en vous, mais on pourrait les transplanter dans votre esprit, et je vous supplie de vous défendre contre ces tentatives. »

« Ce langage eût été tout à fait énigmatique, si quelques autres allusions ne m'avaient révélé sa véritable signification. M^{me} d'Aubenot avait toujours flatté M. Villenot, qui, avec l'apparence et la prétention de la fermeté, était l'être le plus faible et le caractère le plus léger que l'on pût rencontrer ; puis, ayant ainsi capté sa confiance, elle avait émis quelques craintes sur les funestes résultats de l'amitié qui m'unissait à une jeune folle passant sa vie à lire des romans et à courir seule à travers la campagne. C'était ma pauvre Madeleine que l'on dépeignait sous ces traits ! Selon Mine d'Aubenot, qui n'avait guère lu d'autres livres que ceux traitant de la cuisine, toute femme qui aimait la lecture avait nécessairement un cerveau mal équilibré, une imagination déréglée, et les tendances les plus perverses. Elle avait l'instinct et la pratique de la calomnie ; elle se garda bien d'accumuler à la fois toutes ses accusations sur Madeleine de Lansac ; elle savait que l'esprit humain ne supporte à la fois qu'une certaine dose de calomnie, d'abord minime, mais qui, une fois acceptée, peut être graduellement augmentée ; elle avait procédé près de M. Villenot par insinuations dictées par le vif intérêt qu'elle me portait ; tandis qu'elle me prodiguait, à mon insu, ces marques d'intérêt, j'essayais, moi, de la présenter à mon fiancé sous des traits défavorables ! On juge de l'effet que ce rapprochement devait produire, et de combien s'augmenta la partialité de M. Villenot pour cette excellente M^{me} d'Aubenot ; je n'eus pas le courage d'insister, je le confesse, et je l'ai payé assez cher ! Je jugeai inopportun de lutter contre les préventions en bien et en mal qui s'étaient enracinées dans l'esprit de mon fiancé, et je me dis qu'il serait temps de les combattre après mon mariage. Je ne savais pas alors ce que l'expérience m'a enseigné dans le cours de mon existence : je n'avais pas encore appris que toute lâcheté s'expie, et je tolérai les mauvaises préventions que l'on avait fait concevoir à M. Villenot contre mon amie.

« Quinze jours environ s'étaient écoulés depuis notre promenade dans la forêt, lorsqu'un soir M. d'Aubenot vint nous voir. Presque aussi enthousiaste que Madeleine, il s'écria, aussitôt, qu'il avait fait une rencontre fort intéressante. « En vagabondant dans la forêt, » dit-il, « j'ai entendu au loin une fort belle voix de basse qui chantait le grand air des Noces de Figaro : Non più andrai. Je m'élançai, je cours, je traverse les buissons, les ravins, allant toujours tout droit devant moi comme un boulet de canon, voulant absolument rejoindre cette voix qui chantait un air de mon cher Mozart. J'atteins enfin un individu, vêtu en paysan..... C'était mon

chanteur ! Je lie immédiatement conversation avec lui ; je trouve là, en pleine forêt, un jeune homme charmant, instruit, bien élevé, un vrai héros de roman, caché sous une blouse. »

« Cette narration me mettait au supplice ; je me sentais rougir, je sentais que le regard de M. Villenot s'attachait à moi avec une singulière persistance, et je n'eus pas le courage d'intervenir dans la conversation pour mentionner la promenade faite avec Madeleine ; il me parut que cette mention confirmerait la plupart des préventions que l'on avait inspirées à M. Villenot..... et je me tus.

« Attendez !.... » ajoutait M. d'Aubenot, « je n'ai pas fini ! Mon jeune musicien se prit subitement de sympathie pour moi, et me conduisit chez ses parents. Ils habitent une ravissante chaumière qui est faite à leur image : rustique, au dehors seulement ; leur intérieur est fort simple, mais tous les objets qui les entourent témoignent de goûts élevés et délicats : des livres d'histoire, de science, des herbiers, des collections d'insectes..... Enfin ces gens-là ont fait ma conquête, et je crois que je me serais installé près d'eux si je n'étais en puissance de femme. Dites-moi donc ce qu'ils sont, mon cher Darmintraz ?

— Pour vous répondre, » dit mon père en riant, « il faudrait savoir de qui vous nous parlez.

— Ne vous l'ai-je pas dit ? C'est juste ! Ils s'appellent Desroniers.....

— Ce nom ne m'est pas tout à fait inconnu, » reprit mon père..... « Autant que je puis m'en souvenir, il y a eu un Desroniers, une espèce d'original qui avait un peu de fortune ; il a épousé, il y a bien longtemps.... une cousine ou parente quelconque de notre voisin M. de Lansac.

— Ce doit être cela ! » m'écriai-je fort étourdiment.

« Pourquoi donc ? » demanda M. Villenot qui n'avait cessé de m'examiner.

« Mais, parce que... M. d'Aubenot dit que ces personnes paraissent fort distinguées, et tout à fait au-dessus de leur position, » répondis-je en balbutiant et rougissant.

« J'y suis, maintenant !... » s'écria mon père, qui, pendant quelques instants, paraît-il, avait fouillé tous les recoins de sa mémoire ; « cette M^{me} Desroniers était en effet une parente pauvre de M. de Lansac..... mais belle autant que pauvre. M. de Lansac l'aima, et voulut l'épouser ; mais sa parente lui préféra cet obscur M. Desroniers, et il ne le lui pardonna jamais, vous le comprenez facilement. Ceci est la charpente de l'histoire, le fait

avéré, visible, connu ; mais autour de ce fait sont venus se grouper ces détails dont on ne peut vérifier l'exactitude, qui prennent naissance partout, sont répétés par tout le monde, sans que l'on puisse ou que l'on veuille en examiner la probabilité ou bien en contrôler l'authenticité ; nous n'avons pas à nous en occuper ; il s'agissait, je crois, de papiers qui sont entre les mains de M. Desroniers, et que M. de Lansac voulait ravoir.... Toujours est-il qu'ils ne se sont jamais revus.

« Quant à Desroniers, c'était, ainsi que je crois vous l'avoir dit, un être assez singulier, misanthrope autant que serviable, qui a vécu solitaire avec les minces ressources dont il avait hérité. Ce ménage s'est complètement isolé, et comme on n'a plus aperçu M. et M^{me} Desroniers, on a cessé de s'occuper d'eux ; j'avais moi-même oublié cette vieille histoire, et sans vous, mon cher d'Aubenot, je n'aurais jamais prononcé le nom de Desroniers. »

« On n'en dit guère davantage ce jour-là sur cette famille. Le lendemain j'allai voir Madeleine, et la conversation revint naturellement sur ce sujet, déjà bien souvent ramené par elle ; je lui racontai mon trouble, je lui dépeignis mon embarras, et enfin je déplorai une fois de plus de n'avoir pas agi conformément à mes résolutions primitives en faisant part de notre rencontre à mon père ; mais elle ne fit que rire de mes inquiétudes, et me questionna sur tous les détails donnés par mon père. Je ne savais pas encore combien il peut être utile de savoir se taire, et je commis une grave indiscretion, car je lui racontai tout ce que mon père avait dit à M. d'Aubenot sur le compte de M. Desroniers et de M. de Lansac. Depuis ce moment Madeleine devint assez silencieuse ; elle écouta avec une distraction qui ne lui était pas habituelle toute cette partie de mon bavardage de jeune fille qui se rapportait à mon mariage.

« Je vis Madeleine moins souvent pendant quelques semaines ; j'étais absorbée par les préparatifs de mon mariage, entraînée dans le tourbillon qui, en semblable circonstance, s'élève autour des jeunes filles, change ou suspend toutes leurs habitudes, tous leurs sentiments, et prépare ainsi leur passage à une vie nouvelle. Il semble, dans ces moments, que tous les liens anciens s'affaiblissent insensiblement et se perdent dans la brume du passé, pour faire place aux perspectives nouvelles. Madeleine, de son côté, m'évitait un peu : toute relation d'amitié repose en effet sur un mutuel empressement à communiquer ensemble ; quand cet empressement, par un motif quelconque, faiblit d'un côté, il ne tarde pas à se ralentir, car les

efforts isolés ne suffisent pas à l'alimenter. C'est pour une raison semblable que les rapports entre mon père et M. de Lansac étaient restés sympathiques sans devenir intimes ; on ne voyait guère M. de Lansac hors de chez lui, et il n'avait pas voulu se joindre au petit cercle que nous avions formé autour de nous.

« Un matin je vis arriver Madeleine ; j'étais encore dans mon appartement, et lorsque je lui proposai de descendre au salon, elle me demanda de rester où elle se trouvait..... ajoutant qu'elle avait beaucoup de choses à me raconter.

« Est-ce que tu vas aussi te marier ? »

« Madeleine haussa les épaules.

« A quoi penses-tu donc ? Moi, me marier ? J'ai d'autres sujets d'occupation et de préoccupations ; écoute-moi bien attentivement, et surtout ne va pas te récrier..... Je suis retournée visiter le ménage Desroniers.

— Seule ? Tu y es retournée toute seule ?

— Sans doute ; qui donc m'aurait accompagnée ? Ce que tu m'avais dit me tourmentait beaucoup ; je voulais essayer de connaître cette sorte de mystère ; d'être peut-être utile à mon père, de savoir enfin pourquoi M^{me} Desroniers m'avait recommandé de ne point la nommer dans ma famille.....

— Madeleine ! Madeleine ! tout cela me semble bien imprudent. N'as-tu pas réfléchi en t'engageant, à l'insu de tes parents, dans ces démarches délicates, qu'on pouvait mal interpréter ta conduite..... que tu risquais enfin de leur déplaire, de les affliger peut-être ?

— J'ai réfléchi à tout cela ; mais dis-moi à ton tour si, lorsqu'il s'agit d'un dévouement, quel qu'il soit, obscur ou éclatant, il est permis de calculer si longuement les risques personnels que l'on peut courir ? J'étais guidée par l'ardent désir d'être utile à mon père..... Avec ce but on n'est pas exposé à s'égarer.

— Pardonne-moi si je combats cette conviction qui peut être généreuse, mais qui me semble non-seulement erronée, mais encore dangereuse. Il est louable de s'exposer en effet quand le dévouement doit être utile, quand on entrevoit clairement ses résultats. Ton père ne court aucun risque, j'imagine ; c'est à lui qu'il appartient, en tous cas, de prendre les mesures nécessaires pour se préserver ; mais toi, ignorante quant aux faits, dépourvue d'expérience, aller t'engager dans une série de démarches qui

doivent rester cachées, entretenir des rapports que tu ne peux avouer !..... Laisse-moi te le dire, ta confidence m'afflige profondément.

— Je m'attendais à tout cela, » répondit Madeleine avec beaucoup de calme ; « mais rien de tout cela ne pouvait m'ébranler, car je voulais tenter de rendre à mon père la paix qu'il ne possède pas. Oui, je ne pouvais me le cacher : il n'est pas heureux. Depuis que tu m'as raconté ce fragment d'une vieille histoire, je n'ai pu m'empêcher de rapprocher le sentiment de mécontentement qui le domine toujours, de ce mystérieux détail ; je me disais que si je parvenais à pénétrer la vérité, je pourrais écarter une épine qui semble le blesser à toute heure, et, comme je te l'ai dit, j'ai revu les Desroniers.

— Mais encore une fois, » m'écriai-je avec quelque impatience, « pourquoi as-tu permis à ton imagination de construire tout un roman sur le rapprochement de ces débris, qui n'ont probablement rien de commun entre eux ? N'y a-t-il donc pas ici-bas des personnes qui ont l'humeur chagrine, sans être pour cela tourmentées par un ancien mystère ? Ton père ne peut-il avoir conservé une certaine amertume depuis le jour où lui, noble et riche, s'est vu préférer par celle qu'il aimait un pauvre roturier ? Son cœur et son orgueil ont dû recevoir ce jour-là une blessure inguérissable.

— Cela est possible en effet, » répondit Madeleine, « mais cela n'est pas certain ; il se peut qu'il souffre encore de cette déception et de cette humiliation, mais il n'est pas impossible non plus qu'il y ait quelque autre chose de plus. J'ai refait à mon usage, absolument comme Sancho Pança, ce monument de l'égoïsme humain que l'on appelle la sagesse des nations : j'ai réformé certains proverbes, et je me dis entre autres : Dans le doute, ne t'abstiens pas !

— Es-tu bien sûre d'ailleurs que ton père serait satisfait de te voir remuer les cendres du passé ? Au fait, qu'y as-tu trouvé ?

— Peu de chose jusqu'ici, j'en conviens. J'ai fait quelques visites à la chaumière ; M. Desroniers me montre ses livres et ses collections ; sa femme me reçoit fort bien, mais elle demeure impénétrable ; leur fils me reconduit jusqu'au clos du Grand-Chêne, où je retrouve mon vieux domestique. Voilà à quoi se réduisent jusqu'ici mes démarches.

— Oh ! — Madeleine, comme tout cela me paraît à la fois puéril et dangereux ! Et ce domestique, » dis-je en gémissant, « que doit-il supposer de ces promenades mystérieuses ?

— Lui ? Jean ! Tu ne le connais pas. Une supposition quelconque suppose une certaine opération de l'intelligence, et mon jockey en est tout à fait incapable. Je lui ai dit que je prenais en secret des leçons de botanique pour aider mon père à écrire un grand ouvrage... et cette explication, qu'il comprend seulement à moitié, lui suffit parfaitement.

— Mentir !..... déguiser ses actions !.....

— C'est là sans doute une obligation pénible, et l'on a d'autant plus de mérite à s'y soumettre.

— Non, Madeleine, tu pars d'un point de vue faux, et tu aboutis nécessairement à des conclusions dangereuses ; il n'y avait aucune nécessité pour toi d'intervenir dans ces vieilles affaires, et ni toi ni moi ne pouvons nous flatter de posséder assez d'expérience pour agir à l'insu de nos parents. »

« Le beau visage de Madeleine avait pris une expression mélancolique, et aussi un peu froide pour moi ; j'attachais tant d'importance à son estime, que je craignais de l'avoir ébranlée en marquant par mes paroles une prudence égoïste ; je voyais clairement sur les traits mobiles de mon amie que sa mélancolie était surtout causée par la déception que je lui occasionnais ; elle ressentait vivement les blessures de ce genre, et ne pouvait s'habituer à considérer avec indifférence, non pas seulement le mal, mais encore les calculs prudents et personnels. Je commençai donc à envisager sa décision sous un autre point de vue, et à me laisser gagner par sa généreuse imprudence, tant je craignais de déchoir dans son esprit.

« N'as-tu obtenu aucune explication de M^{me} Desroniers ?

— Pendant la dernière visite que je lui ai faite, je me suis trouvée seule avec elle pendant une heure environ, et je lui ai franchement demandé de me faire connaître le motif pour lequel elle m'avait engagée à ne point faire mention de son nom devant mon père.

— C'était, en effet, le meilleur parti à prendre.

— Oui, mais le résultat est médiocre. M^{me} Desroniers m'a répondu fort sérieusement qu'il y avait eu autrefois quelques discussions entre elle et mon père, et qu'elle ne se croyait pas le droit de m'instruire de ces détails à l'insu de M. de Lansac. Mais je ne me suis pas tenue pour battue, » ajouta Madeleine d'un air vaillant, « et j'ai parlé à M. Paul pendant qu'il me reconduisait ; je lui ai fait part de la préoccupation que me causaient les réticences mystérieuses de sa mère ; j'ai touché en passant la question de ces papiers qui seraient en la possession de M^{me} Desroniers..... Bref, j'ai

conquis un allié bien précieux, car il est installé au cœur de la place ennemie ; il la gouverne, il saura obtenir tous les éclaircissements que l'on me refuse, et il s'est engagé sur l'honneur à me les communiquer. Je dois faire une promenade dans la forêt très-prochainement, y rencontrer M. Paul Desroniers, et savoir par lui tout ce que sa mère s'obstine à me cacher.

— Hélas !..... encore des démarches à cacher !..... Que dirait-on, si l'on savait ?.....

— Quoi ?... » fit Madeleine en relevant fièrement la tête, tandis que ses beaux yeux noirs lançaient deux éclairs d'indignation..... « En vérité, Marthe, je ne te reconnais pas ; toujours des calculs personnels..... Sache-le bien, l'affection ne mérite pas son nom et usurpe ses privilèges dès qu'elle n'est point prête à tous les sacrifices, dès qu'elle n'est pas disposée, dans l'intérêt d'autrui, à assumer même des apparences désavantageuses, à braver quelques sots propos tenus par des commères méprisables.

— C'est qu'il ne m'est toujours pas démontré que tu agisses dans l'intérêt de ton père, et que je crains toujours davantage que tu ne nuises inutilement à toi-même.

— Soit, » fit Madeleine en se levant ; « je préférerai toujours le rôle de Don Quichotte celui de Sancho Pança, quoique celui-ci représente la raison.... Si j'avais besoin de toi, sais-tu bien que j'hésiterais à m'adresser à toi ?

— Oh ! Madeleine !

— Non ; pardonne-moi, j'ai été trop loin. Rassure-toi ; si j'ai besoin de ton aide, j'y recourrai, au risque de t'exposer à quelques sottes interprétations. »

« Ce fut ainsi que nous nous quittâmes ce jour-là, et, sans pouvoir analyser mes impressions, je constatai qu'elles étaient pénibles ; je redoutais instinctivement les mystères dans lesquels Madeleine s'était imprudemment engagée, et malgré moi je demeurai en proie à une vague inquiétude.

« M^{me} d'Aubenot ne faillit pas à la mission pour laquelle la nature l'avait si visiblement formée ; je sentais qu'elle m'épiait, et cette attention malveillante, toujours en éveil, toujours aux aguets, toujours prête à relever les faits les plus insignifiants, à les torturer jusqu'à ce qu'ils rendissent le sens hostile qu'on leur demandait, me tourmentait, quoique je n'eusse rien de personnel à cacher. Sans pouvoir donner aucune affirmation précise à l'appui de mes appréciations, je ne pouvais douter qu'elle n'essayât de jeter

quelques préventions contre moi dans l'esprit de mon fiancé ; la tendresse qu'il me témoignait était grave comme toujours, mais se nuancait, si je puis m'exprimer ainsi, d'une teinte sévère et pédagogique, tandis que sa confiance en M^{me} d'Aubenot croissait chaque jour, et devenait chaque jour plus difficile à ébranler. J'ai souvent réfléchi sur l'empire incontestable que les cœurs méchants, même quand ils sont unis à des esprits vulgaires et médiocres, savent exercer sur des intelligences et des caractères qui leur sont incontestablement supérieurs. L'expérience m'a expliqué tout ce qui me semblait jadis inexplicable : les méchants, ayant des intérêts à faire triompher, mettent en œuvre bien des ressorts inconnus ou dédaignés par les caractères loyaux ; tandis que ceux-ci se reposent sur la droiture de leurs intentions, les autres travaillent en appelant à leur aide la flatterie, qui est le plus puissant de leurs alliés ; quand on connaît leur œuvre, il n'est plus temps de la combattre, car le mal est fait. La flatterie et les insinuations calomnieuses, agissant dans un but commun, sont presque toujours assurées du succès, car il faut avoir à la fois un caractère dépourvu de vanité, un jugement ferme et droit pour résister à leur influence. Or, s'il est déjà rare de rencontrer ces qualités séparées, combien est-il plus rare encore de les trouver réunies ! En tout cas, elles n'étaient pas le partage de M. Édouard Villenot ; la suite de mon récit le prouve clairement.

« Mon père fut subitement forcé de faire à une ville voisine un voyage, et un séjour qui pouvait se prolonger pendant une semaine ; il fut convenu que, ne pouvant recevoir M. Villenot en l'absence de mon père, qui serait peut-être retenu par ses affaires au delà même du délai fixé dans ses prévisions, je verrais mon fiancé une ou deux fois pendant l'absence de mon père chez M^{me} d'Aubenot, et que son mari viendrait me chercher et me ramènerait au logis. Ce fut lui qui fit ces propositions, et nous les acceptâmes de part et d'autre.

« Deux jours après le départ de mon père j'allai voir Madeleine, ainsi que j'en avais reçu l'autorisation ; elle fit, en me voyant entrer, une exclamation joyeuse :

« Ce que c'est que l'intuition ! J'allais aller chez toi, ma chère Marthe, mon unique confidente.

— Confidente, » répondis-je en riant..... « Je n'aime pas beaucoup cette fonction ; heureusement qu'il s'agit seulement d'une sinécure.

— Pas tant que tu le crois, car j'ai quelque chose à te raconter. J'ai causé avec M. Paul ; il part prochainement ; il a reçu l'ordre de rejoindre son

régiment dans quelques jours.

— Tant mieux !..... » m'écriai-je involontairement

« Et pourquoi cela ? Que t'importe que M. Paul Desroniers soit ici au lieu d'être en Afrique ?

— Mon Dieu ! je ne sais comment t'expliquer cela..... Il m'est pénible de te savoir engagée en des négociations mystérieuses, ignorées de tes parents, et plus encore d'y voir figurer un jeune homme. »

« L'honnêteté a des témérités qui n'appartiennent qu'à elle ; et ma pauvre Madeleine, qui n'avait jamais eu la velléité d'une coquetterie, accueillit mon observation avec une surprise indignée.

« Je n'avais jamais, je l'avoue, » répondit-elle en pâlisant légèrement, « examiné la question à ce point de vue ; mais, passons. M. Paul Desroniers m'a confirmé l'exactitude des détails que tu tenais de ton père : M^{me} Desroniers est en effet une cousine au sixième ou au septième degré de mon père ; elle a rompu le mariage qui était convenu entre eux pour un motif assez singulier, et qui paraît peu vraisemblable, tout en étant parfaitement vrai : cette rupture a été causée par la divergence des opinions politiques des deux fiancés.

— Ce n'est pas possible ! Est-ce qu'une jeune fille peut avoir des opinions politiques ?

— C'est exact cependant ; M^{me} Desroniers a en sa possession des papiers qui, paraît-il, prouvaient cette divergence de vues, et malgré les instances de mon père, elle s'est obstinée à les garder, parce qu'ils représentaient à ses yeux la justification de la décision qu'elle avait prise en rompant avec mon père. Or, j'aurai ces papiers ! M. Paul est sûr de les obtenir de sa mère, et il me les remettra dans deux jours, la veille même de son départ. Tout cela est convenu ; j'ai même usé de toi sans te prévenir.

— De moi ! » dis-je avec une véritable terreur.

« Oui ; j'ai su le départ de M. Darmintraz, et ta solitude absolue pendant huit jours ; j'ai pensé à t'aller demander à dîner après-demain. A la nuit tombante, M. Paul se rendra à la petite porte de votre jardin, nous irons l'y retrouver, il me remettra ces papiers, je remercierai, nous lui souhaiterons un heureux voyage, et tout sera dit ! Tu n'auras plus d'inquiétudes sur mon compte ; mon père rentrera en possession de papiers qui importent, paraît-il, à sa tranquillité d'esprit.... Et je n'aurai pas agi tout à fait en extravagante, conviens-en.

— Je ne sais pas, » dis-je en hochant la tête, « j'aimerais mieux que mon père t'accompagnât à ma place.

— Puisqu'il est absent !

— Hé bien ! alors, je préférerais que M. Paul retardât sa restitution.

— Puisqu'il part !

— C'est vrai, » repris-je avec découragement, car je me voyais directement engagée cette fois dans les mystères que je blâmais, et mise en demeure, soit de commettre une imprudence, soit d'être mésestimée par l'amie qui m'aurait accusée d'égoïsme et de lâcheté.

« Il n'y a pas autre chose à faire que ce qui est convenu, crois-moi ; tout est combiné le plus heureusement du monde. »

« Je le crus, ou plutôt je m'efforçai de le croire ; pour m'encourager à accepter le rôle actif qui m'était assigné, je me répétais que la délivrance était proche, qu'après cet effort il n'y aurait plus rien à cacher, et j'accordai mon consentement aux décisions qui avaient été prises.

« Le lendemain, je passai la soirée chez M^{me} d'Aubenot. Toute sa personne resplendissait d'une satisfaction intime si opposée à son humeur habituelle, qu'il était impossible de ne point éprouver une surprise mêlée d'une sorte d'épouvante ; la joie des méchants est en effet une menace pour tous ceux qui les entourent, et je ne pouvais réprimer en moi les symptômes d'une crainte vague. Elle prodigua à M. Édouard Villenot les plus gracieux sourires et les attentions les plus flatteuses : elle montra dans tous les incidents de la soirée une égalité d'humeur si étrangère à ses habitudes, que son mari ne pouvait s'empêcher de l'étudier à la dérobée, comme on étudie un péril, pour s'y soustraire à temps ; il comprenait qu'il se passait quelque chose d'insolite dans ce cerveau qui était toujours occupé à supposer ou bien à préparer une méchanceté, et il se demandait avec anxiété où se trouvait la victime dont l'exécution excitait à l'avance cette joie de mauvais présage.

« M^{me} d'Aubenot avait pour principe de mépriser toutes les personnes auxquelles son mari accordait quelque sympathie, pour peu que ces personnes ne lui témoignassent pas, à elle particulièrement, infiniment plus de considération qu'elles n'en accordaient à son mari ; elle avait riposté par de lourds brocards aux récits que M. d'Aubenot avait faits de ses rencontres avec M. Paul Desroniers, et son mari, se tenant pour averti, n'avait plus parlé de ce grossier soldat, selon les termes qu'il convenait à M^{me} d'Aubenot d'employer en parlant de ce jeune homme. Comme elle avait

remarqué, avec la clairvoyance qui appartient à l'envie, que ce sujet de conversation m'était désagréable, elle s'appliquait à le ramener souvent ; ce jour-là, au lieu de parler avec mépris de cet homme des bois, ce fut presque avec aménité qu'elle demanda à son mari s'il avait vu récemment son compagnon de promenade.

« Nous nous rencontrons presque chaque jour, » répondit innocemment M. d'Aubenot ; « nous avons même fait une lecture ensemble.... Malheureusement il va partir. »

« M^{me} d'Aubenot et M. Villenot me regardaient en ce moment, et je ne pus m'empêcher de rougir.

« Oui, » continua M. d'Aubenot, « il va rejoindre son régiment. Il est vraiment fâcheux qu'un garçon qui aurait de si bonnes dispositions pour devenir un homme lettré, s'expose à se faire tuer par un Arabe sauvage et ignorant. Je lui avais donné un Montaigne, il m'a apporté aujourd'hui en échange un charmant bouquin qu'il m'a prié de garder en souvenir de lui... Où donc est-il ? »

« Cette question troubla visiblement M^{me} d'Aubenot, et son aigreur reparut un moment lorsqu'elle répondit à son mari :

« Vous savez bien, » lui dit-elle, « que je ne touche jamais à vos volumes poudreux et véreux qui, peu à peu, rempliront la maison.

— C'est vrai, c'est vrai, ma bonne amie, » répondit son mari avec empressement, afin de conjurer l'orage qui grondait dans le lointain ; « aussi n'est-ce pas à toi, mais bien à moi-même que j'adressais cette question. Où ai-je donc mis mon Pascal ? Ah ! le voilà ; il était sur cette étagère ; nous en avons lu quelques passages ensemble, et il y avait entre autres une page sur laquelle nous n'étions pas d'accord ; mon jeune ami y avait mis une marque en papier pour m'engager à relire ce passage..... C'est singulier, je ne retrouve plus ce papier..... Que peut-il être devenu ?

— Vous l'aurez perdu en route, » répondit M^{me} d'Aubenot en haussant les épaules. « N'allez-vous pas vous mettre à la recherche d'un papier insignifiant ?

— Oh ! non. Mais il me semble singulier qu'il se soit perdu, car je me souviens très-positivement d'avoir toujours tenu le volume par la tranche..... Enfin !..... c'est un petit malheur, qui ne vaut pas la peine d'arrêter notre attention. »

« La conversation changea de cours, et se poursuivit assez paisiblement. M. d'Aubenot me ramena à la maison.

« Le lendemain, j'attendais Madeleine ; j'espérais qu'elle viendrait de bonne heure, et la journée s'avancait sans qu'elle parût. Vers six heures du soir je fus assez inquiète pour projeter d'envoyer demander de ses nouvelles, lorsqu'on introduisit près de moi l'un des domestiques du château de Lansac, porteur d'une lettre : c'était Madeleine qui m'écrivait.

« Ma bien chère Marthe, » me disait-elle, « je suis retenue à la maison par un accident qui, dans les circonstances actuelles, prendrait pour moi les proportions d'une calamité, si tu ne venais à mon secours ; j'ai fait hier une promenade avec mon père, et, en sautant à bas de mon cheval, je me suis foulé le pied ; il n'y a rien de grave..... Mais, je ne puis aller chez toi !..... Tu sais que je devais absolument me trouver à la porte de ton jardin..... et cet empêchement me met au désespoir ; de grâce, ma bonne Marthe, consens à me suppléer en cette circonstance ! Trouve-toi à huit heures du soir à la porte de ton jardin : on nous y attendra ; montre ma lettre, explique que tu agis en vertu de mes pleins pouvoirs, fais-loi remettre les papiers que l'on m'apportera, et viens me voir dès demain matin, pour me rendre compte de ta mission, et me donner ces papiers. Réponds-moi un seul mot : Oui, si tu veux m'éviter la fièvre que j'aurai certainement cette nuit, dans le cas où tu serais trop prudente pour agir comme je te le demande. Mais non, je te connais ; tu ne voudras pas refuser de rendre ce service à ton amie MADELEINE. »

« Quand j'examine aujourd'hui, en vous les racontant, mes enfants, toutes les puériles raisons qui nous faisaient agir toutes deux, je me sens prise de pitié. La jeunesse a des instincts romanesques, et se crée volontiers des obligations qui sont, non-seulement en dehors du devoir simple et véritable, mais encore en contradiction avec ce devoir. Ainsi, j'aurais dû, dès l'origine de cette confidence, soumettre à la raison de mon père les démarches faites par Madeleine ; mais, de même qu'elle avait la persuasion d'agir généreusement en s'exposant à quelques mauvaises interprétations, j'étais convaincue que je manquerais à l'amitié en introduisant un tiers dans ce secret. Je me dis qu'il fallait venir en aide à mon amie, calmer ses inquiétudes, lui rendre le repos, nécessaire à sa guérison, et j'écrivis le consentement qu'elle me demandait. Nous supposions l'une et l'autre que ces papiers étaient relatifs à quelque affaire politique.... Et, si d'une part j'étais effrayée de me trouver engagée dans un mystère auquel mon père restait étranger, je ne répondrais pas, d'un autre côté, que mon amour-

propre fût tout à fait insensible à la gloriole de jouer un rôle dans une affaire importante. Je n'eus pas un seul moment l'idée fort simple de faire prier M. Desroniers père de recevoir les papiers que son fils devait apporter, et de les remettre à mon père dès qu'il serait de retour ; je me dis au contraire que M. Paul Desroniers agissait sans nul doute à l'insu de son père, et qu'il fallait absolument concentrer entre nous trois la connaissance de ce secret.

« La nuit était très-obscur ; je pris, dans la chambre de mon père, une lanterne sourde dont il se servait parfois pour faire une ronde dans le jardin ; je m'enveloppai d'un grand châle blanc, dont le choix prouvait mon inexpérience en fait d'aventures romanesques, et couverte de ce châle qui me faisait reconnaître à vingt pas de distance, armée de ma lanterne, je me rendis à la porte du jardin ; j'entendis bientôt quelques coups légers, j'ouvris.... M. Paul Desroniers était devant moi ; je le fis entrer pour m'acquitter de ma mission et lui apprendre l'accident arrivé à M^{lle} de Lansac, qu'il croyait trouver près de moi.

« Ce fut en nous promenant dans l'allée voisine de cette petite porte que je racontai à M. Desroniers la cause de l'absence de Madeleine ; il me dit alors « qu'il regrettait l'importance exagérée attribuée par mon amie à l'existence des papiers qu'il m'apportait ; ma mère, » ajouta-t-il, « les a en effet refusés à M. de Lansac lorsqu'il les lui demanda lors de leur rupture ; mais s'il eût renouvelé cette demande il les aurait depuis longtemps en sa possession.

— Savez-vous de quoi il s'agit dans ces papiers ?

— Oui, Mademoiselle, et aujourd'hui ils n'ont plus aucune importance. A l'époque où le mariage de ma mère avec M. de Lansac était décidé, elle avait des sentiments royalistes extrêmement exaltés ; M. de Lansac, qui s'ennuyait, qui voyait ses jeunes contemporains arriver rapidement à la gloire, figurer dans le cercle des invincibles qui entourait Napoléon, M. de Lansac, dis-je, avait adressé une pétition à l'Empereur pour obtenir un grade d'officier dans la garde ; ma mère, qui était sa cousine et sa fiancée, habitait alors le château de Lansac ; elle voulut un jour écrire quelques mots sur le bureau de son cousin, et en cherchant dans un tiroir une feuille de papier, elle y trouva un brouillon de pétition..... puis la pétition même, déjà signée, paraphée, écrite de la main de M. de Lansac, prête à être envoyée... Elle emporta ces papiers, rompit son mariage et quitta le château ; elle a voulu garder par devers elle cette pétition pour le cas où M. de Lansac, dépité, voudrait donner à cette rupture une explication qui ne serait pas tout

à fait exacte ; plus tard elle a épousé mon père, qui était gentilhomme, à ce qu'elle m'a dit, » ajouta le jeune officier en souriant, « et qui avait les mêmes sentiments qu'elle..... alors !..... car tout cela est bien loin de nous, et je comprends difficilement l'importance attribuée par ma mère au désir légitime, selon moi, qu'éprouvait M. de Lansac d'échapper à l'inaction. Vous le voyez, Mademoiselle, tout cela ne valait pas la peine d'inspirer tant d'appréhensions à M^{lle} de Lansac. Quoi qu'il en soit, j'ai obtenu ces papiers, et je vous les apporte ; car, après tout, le principal intéressé juge peut-être cette affaire à un autre point de vue que moi. J'ai ouï dire qu'il se faisait gloire d'avoir des principes inflexibles, et il lui semblerait peut-être déplaisant de déchoir de cette inflexibilité aux yeux de sa fille. Mon avis était donc de faire parvenir ces papiers sous enveloppe à M. de Lansac, et si j'avais rencontré M^{lle} Madeleine ce soir, je ne les lui aurais probablement pas remis ; mais puisque vous la remplacez, veuillez vous charger de ce petit paquet, et agir comme vous le trouverez bon. Je me suis volontiers mis à la disposition de M^{lle} de Lansac, qui est presque une parente de ma mère ; veuillez lui dire que je serai toujours heureux de lui être utile, si jamais je la revois, et lui transmettre tous mes vœux pour son bonheur. »

« Après quelques phrases de politesse je rouvris la porte du jardin, et M. Desroniers s'éloigna.

« Je remontai dans ma chambre, un peu humiliée de m'être laissé entraîner par l'imagination de Madeleine, et d'avoir pris, à son exemple, des moulins à vent pour une armée prête à combattre ; puis, récapitulant toutes les inquiétudes, toutes les craintes que j'avais subies depuis les imprudentes négociations entreprises par Madeleine, je me jurai..... mais trop tard, qu'on ne m'y prendrait plus.

« Il me semblait impossible de cacher à Madeleine les détails qui m'avaient été donnés par M. Paul Deroniers ; je me mis donc en route dès le lendemain pour lui communiquer toutes les circonstances de l'entrevue qui avait eu lieu la veille ; j'arrivais armée de ces papiers et d'une foule d'excellents arguments contre les inconvénients qui sont l'inévitable résultat des entreprises exécutées à l'insu de nos parents, lesquels représentent pour nous l'expérience qui nous fait défaut, et la raison qui n'a pas encore pu se fortifier et s'éclairer en nous. J'appuyais ces arguments principalement sur l'insignifiance des documents qui étaient restés entre les mains de M^{me} Desroniers ; mais, ainsi que son fils l'avait entrevu,

Madeleine n'envisageait pas cette affaire sous l'aspect que nous lui trouvions. Elle fut heureuse de n'avoir pas fait une découverte plus grave ; mais elle m'affirma qu'il était très-important pour son père de rentrer en possession de cet irrécusable témoignage d'une versatilité qu'il se reprochait sans nul doute ; il fut convenu entre elle et moi qu'elle ferait remettre l'enveloppe sur le bureau de son père, avec cette simple inscription : De la part de M^{me}Desroniers. Il ne saurait jamais par conséquent que ce petit péché politique était connu de sa fille.

« Après avoir causé gaiement avec Madeleine, je repris le chemin qui conduisait à la maison ; je revenais fort allégée par la certitude de n'avoir plus désormais rien à cacher à mon père et à mon fiancé ; je pensais avec plaisir à passer la soirée chez M. d'Aubenot, en compagnie d'Édouard, lorsque je me trouvai tout à coup en face de M. d'Aubenot lui-même.

« Malgré les contrariétés domestiques qui criblaient son existence de coups d'épingle acérés, et parfois venimeux, notre voisin conservait..... surtout quand il se trouvait hors du domicile conjugal, une intorérable bonne humeur, une gaieté de bon aloi et de bonne compagnie. Sa conscience ne lui adressait aucun reproche ; son âme ne contenait aucune acrimonie, et il supportait avec sérénité les épreuves dont sa femme se complaisait à l'abreuver. Ce jour-là il m'apparut « l'œil morne et la tête baissée »..... et je l'examinai avec surprise en m'arrêtant devant lui.

« Qu'avez-vous donc, Monsieur ? » dis-je en serrant la main qu'il me tendait silencieusement, » seriez-vous souffrant ?

— Non... c'est-à-dire, oui... Voilà ma femme, » ajouta-t-il précipitamment en tournant la tête en arrière d'un air craintif.

« M^{me} d'Aubenot, en effet, se montrait à quelques pas en arrière au tournant du sentier. Elle n'était pas légère, et marchait avec quelque difficulté, et dans les rares circonstances où les époux cheminaient ensemble, le mari marchait toujours un peu en avant, ayant à peu près l'allure d'un forçat traînant son boulet derrière lui. J'allai à la rencontre de M^{me} d'Aubenot pour la saluer, et lorsque je la rejoignis, elle me dit avec une expression de joie que je n'oublierai jamais : « Nous allions chez vous, Mademoiselle !

— Voilà une aimable pensée, » répondis-je ; « et j'espère que rien ne sera changé à ce projet. Je rentrais moi-même à la maison après avoir fait une visite dans le voisinage.

— Certainement, » dit M^{me} d'Aubenot avec empressement, « nous allons vous accompagner. »

« Elle paraissait éprouver une gaieté, une satisfaction fort opposées à ses dispositions habituelles, et qui ne me surprenaient pas moins que la mélancolie de son mari, rapprochée de la sérénité dont il faisait preuve en toute circonstance ; il y avait toujours incompatibilité d'humeur entre ces deux époux, et l'un d'entre eux ne pouvait se montrer satisfait sans que l'autre se montrât assombri. Sans me rendre un compte exact de mes impressions, je me sentis un peu inquiète de ce bouleversement de rôle, et nous marchâmes assez silencieusement.

Dès que M^{me} d'Aubenot fut assise au salon, dans ce salon où nous sommes réunis en ce moment, mais qui n'avait pas tout à fait la physionomie que nous venons de lui donner, elle entama le chapitre des petites médisances. M^{me} *** était bien imprudente, elle permettait à sa fille de sortir seule, et l'on blâmait ces habitudes, qui déplaisaient fort, notamment au fiancé de la jeune fille ; aussi le mariage n'était pas encore fait.... Et qui sait ?.... il ne se ferait peut-être pas..... Ce thème fut suivi d'une infinité de variations qui, je ne savais pourquoi, contenaient toujours quelque allusion indirecte aux mauvais propos que l'on tenait sur les jeunes filles imprudentes. Je ne parlais guère, M. d'Aubenot ne parlait pas du tout. Lorsqu'enfin cette visite, qui me semblait bien longue et bien désagréable, se termina par l'échange de nos salutations, je dis à M. d'Aubenot : « A ce soir.

— C'est vrai, » répondit-il, subitement arraché aux pensées qui l'absorbaient, « je dois venir vous chercher.

— Nous serons peut-être seuls ce soir, » répondit sa femme, « car M. Édouard Villenot est parti. »

« Il est désagréable de contribuer à augmenter la joie des méchants, mais je ne pus dominer la cruelle surprise qui s'empara de moi, et je m'écriai : « Parti ? Monsieur Édouard est parti ?

— Oui, » répondit M^{me} d'Aubenot avec une indifférence affectée ; « il est venu nous faire ses adieux ce matin ; il est parti pour l'Italie, en nous disant que son absence serait probablement assez longue. »

« Pendant que j'écoutais cette réponse, je sentis le besoin invincible de cacher à ces yeux qui se repaissaient de ma douloureuse surprise, la profondeur de la blessure que j'avais reçue, J'eus donc le courage de parler,

de dire « que sans doute M. Villenot avait écrit à mon père, » et de réitérer la promesse de passer la soirée chez nos voisins. »

« Dès que je fus seule, j'éprouvai cette morne stupeur qui nous saisit au moment où nous voyons crouler autour de nous les châteaux ou les chaumières que nous bâtissons en Espagne. Plaise à Dieu, mes enfants, qu'aucun de vous ne connaisse jamais la désolation qui s'empara de moi à ce moment-là ! Le soleil perdit subitement sa clarté et sa chaleur, les couleurs s'effacèrent, tout revêtit à mes yeux une teinte grise, uniforme, désolée, qui enveloppa toutes choses d'un suaire. Et j'étais seule pour souffrir, seule pour chercher à deviner le sens inexplicable de cette subite détermination de mon fiancé. Ce départ était une rupture, je n'en pouvais douter, mais où était la cause de ce procédé inqualifiable ? Où la trouver pour la combattre et la vaincre ? La vaincre ? Était-ce possible d'ailleurs ? Notre dignité pouvait-elle s'accommoder de cette poursuite ? Pouvions-nous condescendre à nous disculper, nous que l'on avait condamnés sans prendre la peine de nous entendre !

« Je crus un instant qu'il existait une coïncidence entre l'absence de mon père et le départ de M. Villenot. Qui sait ? les affaires qui avaient nécessité la présence de mon père étaient peut-être plus graves qu'il ne me l'avait laissé entendre ; sa fortune était peut-être compromise..... cet événement avait sans doute décidé l'éloignement de M. Villenot..... J'aurais voulu, à certains moments où l'orgueil parlait plus haut que le cœur, oui, j'aurais voulu trouver à la conduite de M. Villenot une explication qui le rabaissât à mes yeux. Mais bientôt surgissait un sentiment opposé qui m'apprenait que l'orgueil n'était pas seul blessé en moi, et que le cœur réclamait sa part de souffrances. J'avais d'autant mieux aimé mon fiancé, que je le respectais davantage, et son extrême rigorisme m'avait inspiré une déférence absolue ; son abandon, que je devais croire sérieusement motivé, m'abaissait donc à mes propres yeux, et je me trouvais ainsi frappée de toute part.

« Les hypothèses les plus contradictoires, les plus invraisemblables se pressaient dans mon cerveau, assez semblables à ces pauvres oiseaux récemment mis en cage, qui, dans leur anxiété, se heurtent douloureusement à tous les barreaux, et ne trouveraient peut-être pas même la porte de leur prison si elle était ouverte. Je ne trouvai pas en effet, de moi-même, la solution des doutes qui me tourmentaient ; mais je fus dispensée de tenir l'engagement que j'avais pris, car, vers le soir, je fus saisie d'une fièvre

violente. M^{me} d'Aubenot eut ainsi la joie d'apprendre que ses coups avaient été bien assénés.

« Mon père, mandé en toute hâte, revint près de moi, et s'occupa avant tout de me disputer à la maladie. Six semaines s'écoulèrent dans ces soins ; mais, quoique la convalescence fût à peu près assurée, on évita quelque temps encore de me parler des causes de ma maladie. M. d'Aubenot était venu régulièrement prendre de mes nouvelles ; sa femme n'avait pas reparu chez nous.

« Quand mon père me crut assez forte pour supporter une pénible conversation, il me dit « que ma maladie avait malheureusement retardé l'explication qu'il comptait demander à M. Villenot. « Je n'ai pu répondre, » ajouta-t-il, « à la lettre par laquelle ce Monsieur me notifiait son départ, causé, disait-il, par l'impossibilité de donner suite aux projets d'alliance formés entre nous, et depuis deux mois les tourments que tu m'as inspirés ont été assez grands pour me faire oublier cette offense ; aujourd'hui il est temps de s'en occuper. Raconte-moi tout ce que tu sais ; comment as-tu appris le départ de ce..... de cet individu ?

— Par M^{me} d'Aubenot.

— Bon ! Je parierais tout ce que je possède qu'elle est mêlée à tout cela ; ceci est un premier indice qui me conduira à découvrir toute la trame ; si elle a quelque infamie à se reprocher, elle le payera cher !

— Mon père !..... c'est une femme.....

— Eh ! que m'importe ? Il serait par trop commode, vraiment, sous prétexte que l'on est une femme, de jouir du bénéfice de l'impunité ; elle a un mari, d'ailleurs !

— Ce pauvre M. d'Aubenot ! Il est si bon !..... Puis, vous savez bien qu'il nous a toujours fait entendre que sa femme avait le cerveau un peu dérangé.

— Dans ce cas, » répliqua mon père qui était tout à fait exaspéré, « il devait la mettre à Charenton ; et si au contraire, au lieu d'être folle, elle est seulement malfaisante, ainsi que je le soutiens, il est responsable du mal qu'elle fait ; on est libre de vivre avec une bête fauve, mais dans l'intérêt de la société, on est tenu de la museler ou de l'attacher, et surtout on ne l'introduit nulle part ! »

« M. Édouard Villenot étant toujours absent, il était impossible de procéder à un interrogatoire direct ; mais il restait son père, et ce fut de ce côté qu'on résolut de porter ses efforts, seulement, plus nous poursuivions la clarté, plus elle semblait s'obstiner à nous échapper, car M. Villenot père

était parti pour Paris quand mon père se rendit chez lui. Il ne se découragea pas, et fit ses préparatifs pour le rejoindre : il partit, en me recommandant aux soins de Madeleine, qui avait agi en amie dévouée pendant toute la durée de ma maladie.

« Mon père me quitta le 25 juillet 1830..... C'est vous dire, mes enfants, qu'il trouva à Paris tout autre chose que les explications par lui poursuivies. M. Villenot, perdant la tête dans ce bouleversement, se hâta de quitter la France, probablement pour rejoindre son fils ; et mon père revint près de moi, forcé qu'il était d'ajourner les actes de justice rétributive dont il caressait la perspective.

Le contre-coup des grands événements qui s'étaient accomplis à Paris se fit vivement sentir autour de nous. J'eus la douleur de perdre Madeleine, car M. de Lansac quitta immédiatement la France avec sa famille, M. d'Aubenot fut tout d'abord destitué, puis, lorsque tout s'apaisa, il réussit à obtenir l'équivalent de la place qu'il avait perdue, mais il quitta noire pays.

« Ce fut deux ans plus tard seulement que nous eûmes l'explication de la douloureuse énigme qui, en dépit de tous les bouleversements advenus autour de nous, n'avait rien perdu pour nous de son pénible intérêt. Mon père n'avait pas oublié..... moi non plus..... Et enfin, un jour il réussit à joindre M. Villenot père, qui n'était plus rien maintenant, car sa fortune même, cette fortune dont il était si glorieux, se trouvait cruellement compromise, engagée qu'elle était dans des entreprises industrielles au moment où le bouleversement éclata. Sérieusement sommé par mon père de lui donner une explication circonstanciée des motifs qui avaient dicté un procédé injurieux, il raconta d'abord avec des réticences, puis enfin plus positivement, que son fils avait su, à n'en pouvoir douter, que j'avais une inclination pour un jeune homme ; que j'avais été assez imprudente pour lui écrire, que je l'avais même reçu en l'absence de mon père ; qu'en un mot, il devenait impossible à M. Villenot d'épouser une jeune fille engagée en des démarches aussi compromettantes ; que les lois de la délicatesse la plus élémentaire commandaient à son fils d'assumer sur lui toute la réprobation qui serait tombée sur moi ; et, qu'en un mot, il était parti pour éviter de s'expliquer, et par conséquent de m'accuser par devers mon père.

« Rien ne peut dépeindre la stupeur de mon père, selon qu'il me le raconta. Il essaya de maîtriser la colère qui l'agitait, et demanda d'une voix assez calme quel était ce jeune homme ? On l'ignorait..... Il n'habitait pas la contrée où nous vivions : c'était un militaire, qui n'avait plus reparu.

« Quand il eut réuni tous ces renseignements, mon père déclara que M. Villenot fils en avait menti ; que cette narration était calomnieuse d'un bout à l'autre, et qu'il saurait bien retrouver et punir celui qui avait osé composer cette odieuse histoire. M. Villenot, toujours maître de lui-même, toujours compassé, ajouta que son fils possédait un billet écrit par moi à ce jeune homme... et que d'ailleurs il m'avait Vue le recevoir ; il ajouta qu'il demanderait à son fils l'autorisation de communiquer cette preuve à son père.

« Doubter de moi semblait impossible à mon père ; il me croyait meilleure que je ne l'étais, et n'admit pas un seul moment que j'eusse pu avoir pour lui un secret, même insignifiant. Mais, cette preuve ? Mais cette affirmation si positive ? Avant de me porter peut-être inutilement un coup terrible, il résolut d'attendre la réponse d'Édouard Villenot, il me cacha l'entrevue qui venait d'avoir lieu, et attendit... oh ! bien impatientement !

« Enfin, on demanda un matin à mon père s'il voulait recevoir M. Villenot ; il accepta avec empressement, et alla s'enfermer dans son cabinet avec ce visiteur inattendu. Pour ne pas l'apercevoir, je m'étais retirée dans ma chambre, qui était contiguë à son cabinet ; j'entendis bientôt la voix de mon père qui s'élevait à un diapason indigné ; puis deux portes s'ouvrirent, puis je m'entendis appeler, et je me dirigeai machinalement vers la chambre où siégeaient les deux juges.

« Je vous l'avais bien dit ; » s'écriait mon père au moment où je le rejoignais, « ce billet n'est pas de l'écriture de ma fille ; il est aisé de vous en convaincre. »

« Il tenait une petite lettre à la main, et la plaça sous mes yeux ; quelques lignes seulement y, étaient tracées :

« Monsieur,

« Je vous attendrai à la porte du jardin, à huit heures, comme cela a été convenu ; continuez à me garder le secret devant tout le monde, je vous en prie ; vous savez combien cela est important pour moi !

M. »

« On a eu l'indignité d'affirmer que tu avais écrit cette lettre, » dit mon père, « et voilà sur quel frêle échafaudage on a édifié des suppositions calomnieuses.

— Mais le reste ?.... » dit M. Villenot tout bas.

« Le reste vaudra ceci, vous allez le reconnaître. Écoute-moi, Marthe ; va, je ne crains pas que tu faiblisses ! L'indignation te donnera des forces. Sache que l'on t'accuse d'avoir écrit à un jeune homme la lettre que tu viens de parcourir ; malheureusement pour les besoins de l'accusation cette lettre n'est pas de toi ; mais passons. On affirme en outre que tu as reçu ici, en mon absence, le jeune homme auquel cette lettre était adressée, M. Paul Desroniers, ajouta mon père en lisant l'adresse tracée sur le petit billet.

a Ceci, mon père, » dis-je subitement éclairée, ceci est vrai, à moitié du moins ; j'ai vu en effet à la porte du jardin M. Paul Desroniers, pour recevoir des papiers que je devais remettre à une amie. Je puis la nommer, car la lumière, loin de lui nuire, ne peut que servir à la disculper et à me justifier.

— Qu'est-ce que tout cet imbroglio ? » dit mon père avec emportement.

« Vous avez raison, » répondis-je avec tristesse, « c'est un puéril roman conçu par une tête enthousiaste, et qui m'y a associée, à mon éternel regret. »

« Je racontai alors à mon père tout ce que j'aurais dû lui dire plus tôt : la découverte de la famille Desroniers, l'effet produit sur l'imagination de Madeleine par les détails qui concernaientle passé de M^{me} Desroniers, détails donnés par mon père lui-même, et répétés par moi. Je dis comment elle avait conçu le dessein de reprendre ces papiers, auxquels elle se plaisait à attribuer une importance capitale ; comment ce dessein avait été poursuivi, comment, au dernier moment, elle avait dû avoir recours à moi, M. Paul Desroniers quittant subitement la France, tandis qu'elle se trouvait retenue chez elle par une foulure.

« Tu as assez souffert, » dit mon père avec abattement, « pour que je t'épargne tout reproche. Hélas ! les événements ont eu plus d'éloquence que je ne pourrais en déployer.... Tu sais maintenant à quels périls réels nous expose le plus insignifiant mystère fait à nos parents. »

« M. Villenot, visiblement convaincu de la sincérité de ma narration, avait une expression empressée que nous ne lui connaissions plus ; il prit la parole :

« Tout cela n'est pas irréparable, » dit-il doucement...

« Sans répondre à cette insinuation, je m'adressai à mon père :

« Un fait demeure cependant inexpliqué, » dis-je ; « comment cette lettre, écrite par Madeleine et adressée à M. Desroniers, se trouve-t-elle entre les mains de M. Villenot ?

— C'est juste, » reprit mon père ; « comment cela est-il arrivé ? »

« M. Villenot, fidèle sans doute à l'inspiration qui venait de l'illuminer, et pensant que tout n'était pas irréparable, se hâta de faire cause commune avec nous, en nous livrant le nom du principal moteur de toute cette affaire.

« Cela s'est fait le plus naturellement du monde, » dit-il ; « il paraît que ce M. Desroniers se promenait parfois en compagnie de M. d'Aubenot ; il a donné un jour à ce dernier un volume dans lequel cette lettre avait été étourdiment placée pour marquer une page. M^{me} d'Aubenot l'a vue, l'a lue.....

— S'en est emparée, » ajouta mon père.....

— Oui ; et, par amitié pour mon fils, a cru qu'il était urgent de le prévenir. Croyant qu'il s'agissait véritablement de M^{lle} Marthe, elle s'est trouvée avec mon fils à la porte de votre jardin, et là, ils ont vu tous deux M^{lle} Marthe recevoir M. Desroniers.

— Cela devait être, » répondit mon père avec effort ; « elle ne pouvait manquer de figurer dans un espionnage où l'honneur d'une famille quelconque se trouvait en jeu. Elle était à peu près certaine en effet de faire ses frais ; si elle n'avait pas trouvé là cette pauvre Marthe, elle pouvait espérer d'y rencontrer quelque autre femme.

— Oh ! je ne la défends pas ! » s'écria M. Villenot avec un empressement qui devenait toujours plus vif... « Seulement, si elle n'avait quitté ce pays pour toujours, je ne vous aurais pas livré son nom, parce qu'enfin.....

— Oui, oui, » dit mon père avec brusquerie, « je sais cela ; il est d'usage en effet de ménager avec un soin bien touchant ceux qui font le mal..... fût-ce aux dépens de ceux qui ont été leurs victimes.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends, » répondit M. Villenot ; « je pense qu'en toute circonstance il faut éviter, dans l'intérêt de tout le monde, les éclats, les explications qui peuvent s'envenimer.... Mais, voyons ; n'y a-t-il pas un moyen bien simple de remédier à cette déplorable erreur ? Convenons que nous avons tous fait un mauvais rêve, et reprenons des projets dont le retard, coïncidant avec les graves événements qui se produisaient à la même date, n'étonnera personne..... Je sais que mon fils a toujours déploré le parti qu'il a cru devoir prendre ; je sais qu'il serait bien

heureux de recevoir, en même temps que l'explication qui va lui être envoyée, l'autorisation de reparaître ici, et de vous dire à tous deux avec humilité : « Pardonnez-moi, j'ai péché ! »

« Un sourire d'une poignante ironie apparut sur les lèvres de mon père ; j'y lus clairement ce que je lisais, hélas !... dans la pensée de M. Villenot. Il n'eût pas été si empressé, il n'eut pas parlé avec tant de certitude du repentir de son fils, s'il n'avait été à moitié ruiné, tandis que notre fortune territoriale était restée intacte. Mon père se tourna vers moi, et me dit :

« Parle, réponds ; tu es libre.

— Si monsieur votre fils, » répondis-je à M. Villenot, « se présentait aujourd'hui pour la première fois, s'il m'inspirait les sentiments d'estime qui dictèrent une première fois mon consentement, j'accepterais sans nul doute la proposition que vous me faites. Mais il n'en est pas ainsi ; malheureusement pour moi, je ne puis commander au passé de disparaître de ma mémoire sans y laisser aucune trace. Aujourd'hui, Monsieur, je puis continuer à estimer la conduite de monsieur votre fils, qui est, je crois, demeurée honorable ; mais je n'estime plus son caractère.

— Mademoiselle !

— Non, Monsieur ; car je n'ai point d'estime pour les caractères faibles. Quelle sécurité m'offrirait, je vous le demande, cet appui chancelant, toujours prêt à me manquer, lorsqu'on viendrait lui suggérer quelques préventions ? De plus, la vanité se joint toujours à la faiblesse, car c'est la vanité qui met la faiblesse à la disposition du premier occupant ; c'est par leur vanité, c'est par la flatterie que l'on domine les caractères faibles, et je méprise la vanité. Vous alléguerez peut-être, Monsieur, qu'il me serait facile de dominer ce caractère tel qu'il m'apparaît à la suite des événements qui se sont accomplis, et que je pourrais le conduire à la satisfaction générale ? Je vous répondrai en ce cas que j'ai trop de dignité pour consentir à conduire mon mari, et que je veux au contraire être conduite par lui. D'ailleurs, cet empire ne serait pas aisé à conquérir, ni surtout à garder, car les caractères faibles se laissent volontiers guider par ceux qui valent moins qu'eux, et s'abaissent à flatter leurs infimes vanités..... Mais ils se méfient toujours de ceux qui valent mieux qu'eux et n'ont aucun motif pour surprendre leur bonne foi.

— Laissez-moi espérer, Mademoiselle, que vous êtes en ce moment sous l'empire d'un ressentiment légitime, je me hâte de le reconnaître, mais qui

pourra s'adoucir devant les témoignages de l'affection que mon fils ne cesse pas de vous conserver, j'en suis certain.

— Son affection !..... Non, Monsieur, elle n'existe pas, et n'a jamais existé. N'aurait-elle pas plaidé pour moi et détruit une à une les perfides insinuations qui ont été les étapes de la marche suivie par M^{me} d'Aubenot pour arriver à son but ? Au lieu de se cacher pour m'espionner en compagnie de cette femme, il serait venu à moi si l'affection que vous supposez avait existé, il m'aurait demandé sur-le-champ une explication que je l'aurais envoyé chercher près de M^{lle} de Lansac ; il n'aurait pas si facilement accepté les apparences qui me condamnaient, il ne se serait pas enfui lâchement, sans songer à la douleur que devait me causer une semblable rupture, accomplie en de pareilles circonstances. Marthe Darmintraz, telle que vous l'avez connue il y a deux ans, n'existe plus. Elle était confiante : aujourd'hui elle doute de tout ; elle croyait aux sentiments généreux, et votre fils lui a prouvé qu'ils sont trop souvent un masque ; aujourd'hui elle sait que l'apparence de la fermeté s'allie fort bien à la réalité de la faiblesse, que l'affection peut être reniée en quelques heures.... Qu'en un mot, il faut se garder de prêter à autrui toutes les qualités qu'on lui souhaite, parmi celles que l'on préfère. »

« Je n'avais jamais fait un si long discours, et je dois dire que je m'exaltai un peu en parlant, car si je disais vrai en ce qui concernait mes dispositions actuelles pour M. Villenot, je n'avais, je ne pouvais avoir, Dieu merci ! les sentiments de misanthropie que je croyais éprouver à ce moment-là. J'en ai rappelé depuis..... et la suite de mon histoire vous prouvera, mes enfants, qu'il ne faut jamais désespérer de son cœur, et que l'on y retrouve toujours, en dépit des plus douloureuses déceptions, la bienfaisante faculté d'aimer et de croire.

« M. Villenot, après avoir renouvelé quelques tentatives assez maladroites, nous quitta enfin, convaincu qu'il perdait ses efforts ; mon père m'approuva hautement, et nous n'entendîmes plus parler du père ni du fils.

— Celui-ci, » interrompit Edmond, « était véritablement un manant.

— C'était un homme léger, faible et vaniteux, » reprit la tante Marthe, « et je remerciai sincèrement Dieu de l'épreuve qu'il m'avait envoyée pour rompre ce projet d'alliance ; par légèreté, il ne calculait pas la portée de ses actes ; par faiblesse, il se laissait conduire à prendre des mesures violentes, et, par vanité, il craignait toujours d'être dupé ; voilà tout. Ce n'était pas un mauvais homme, car il a rendu sa femme heureuse ; ce n'était pas même un

homme dépourvu de probité ; car, quoiqu'il soit devenu pauvre, on n'a jamais eu à lui reprocher une action condamnable. Mais il ne se douta jamais, je crois, qu'il existe plusieurs variétés de probité, et que l'on peut faire beaucoup de mal, tout en s'abstenant soigneusement de faire tort d'un centime à son prochain.

— Et il s'est marié, » demanda Cécile, « longtemps après cette rupture ?

— Il était en Allemagne, dans une maison de banque, lorsque nous eûmes cette explication avec son père, et serait accouru fort heureux, je n'en doute pas, de reprendre nos projets de mariage, si j'avais pu oublier ce qui s'était passé, car leur fortune était bien compromise. Ce motif n'eût pas été, bien entendu, positivement énoncé dans la conscience de M. Édouard Villenot, car on a toujours une sorte de respect de soi-même qui porte à laisser dans l'ombre les motifs peu honorables présidant aux décisions que l'on prend, tandis qu'on place sur le premier plan ses prétextes avouables. Il se serait dit sans doute à lui-même qu'il voulait réparer une injustice.... Mais je ne voulais pas de cette réparation, et d'ailleurs j'avais dit la vérité à son père : je n'éprouvais plus que du mépris pour ce caractère qui s'était laissé dominer par une méchante femme ; encore, si elle eût eu pour elle le prestige de l'intelligence ! j'aurais plus aisément compris et excusé l'empire qu'elle avait exercé sur une aussi grave décision ; mais sa vulgarité même, son ignorance, aggravaient à mes yeux les torts de M. Villenot : Dis-moi qui tu es, je te dirai qui tu es.

« M. Villenot père, qui ne pouvait se résoudre à accepter la diminution de sa fortune, représentant à ses yeux la diminution de son importance, voulut trop vite réparer les brèches qui s'y étaient produites ; il s'engagea avec témérité dans quelques entreprises qui tournèrent fort mal. Bref, son fils n'eut rien de mieux à faire que de rester où il se trouvait, et d'accepter comme définitif le poste provisoire, qu'il occupait. Il épousa en Allemagne une jeune fille qui n'avait aucune fortune, et quelques années plus tard revint en France avec sa famille, pour essayer de sauver les débris de la fortune paternelle. Son père était mort, et il ne lui survécut pas longtemps.

« Sa veuve est restée ici, élevant son fils unique avec les modiques ressources dont elle pouvait disposer. Grâce à une médiocrité voisine de la pauvreté ; ce fils possède des qualités précieuses ;

— Comment, ma tante, » dit Edmond avec quelque vivacité, « on n'a de valeur personnelle qu'autant que l'on n'a pas de fortune ?

— Tu travéstis une remarque, souvent justifiée par l'observation, je l'avoue, en une opinion trop absolue ; j'ai voulu dire qu'en général les pères qui ont fait eux-mêmes leur fortune, valent mieux que leurs enfants trouvant cette fortune toute faite.

— Pourquoi cela ? » demanda Louise devenue pensive.

« Parce qu'il nous faut toujours une barrière pour nous protéger contre nos mauvais instincts, qui sont toujours en opposition avec nos devoirs, et par conséquent avec notre véritable bonheur, que nous confondons trop souvent avec la satisfaction de ces instincts. Le travail nous enlève à nous-mêmes, nous façonne à sa loi, qui peut d'abord nous sembler dure, mais qui, bientôt, nous apparaît telle qu'elle est, bienfaisante entre toutes ; il nous impose la régularité dans l'emploi de nos heures, et nous sauve ainsi de l'ennui : il nous retient loin des divertissements, qui dégénèrent toujours en lassitude, et nous garde ainsi en réserve la faculté de jouir des distractions que leur rareté seule nous présente comme enviables ; enfin, en nous mettant à même de nous suffire à nous-mêmes, en tout ou en partie, il nous communique le sentiment de la véritable dignité, constamment confondue par les oisifs avec les exigences de leur vanité. Le travail nous dit à toute heure : Sois honorable ; — l'oisiveté nous répète sans cesse : Sois bien vêtu, bien logé, attire l'attention, excite l'envie..... n'importe à quel prix !..... Et sur la route dans laquelle on s'engage à la suite des plaisirs, les étapes sont marquées par l'inutilité, le ridicule, la dépense, la ruine.... qui conduit directement aux compromis que l'on fait avec sa conscience, c'est-à-dire aux actions blâmables d'abord, et bientôt honteuses.

— Vous croyez donc, » dit Edmond qui avait baissé la tête devant cette profession de foi, « vous croyez que l'on ne peut se préserver de ces périls par cela seul qu'on est riche ?

— A Dieu ne plaise ! » s'écria la tante Marthe avec vivacité. « On y échappe, à coup sûr, et cela se voit chaque jour, pourvu que l'on échappe à l'oisiveté, quoique l'on soit riche ; mais l'effort est difficile, car il semble bien doux et bien facile de se laisser entraîner sur la pente du luxe et des plaisirs. On doit d'autant plus honorer ceux qui pensent que leur dette ne saurait être acquittée ici-bas par cela seul qu'ils dépensent leurs revenus... ou leur capital. Le travail est rarement volontaire ; qu'en dis-tu, Edmond ?

— C'est vrai, ma tante ; mais pourtant que peut-on faire quand on est riche, et que l'on n'a pas besoin de travailler pour s'enrichir ?

— La richesse n'est pas le but unique du travail, et l'on abaisserait celui-ci en lui supposant ce seul mobile ; on peut, on doit s'instruire, mon neveu, d'abord pour éviter de devenir un être ridicule autant qu'inutile ; ensuite pour enlever une partie de son existence aux plaisirs énervants ou abrutissants. Quand on n'a pas la force de réagir contre les influences de la richesse, on est perdu... à moins qu'il ne survienne quelque bienfaisant orage qui bouleverse les conditions de l'existence, et oblige à chercher l'abri du travail. »

Un mot avait principalement frappé Edmond dans cette apostrophe, et il indiqua cette impression en répétant ce mot :

« Ridicule..... ridicule..... Étais-je ridicule, ma tante ?

— Oh ! oui !..... » répondit la tante Marthe en remuant la tête avec une énergique conviction. « Pauvre enfant ! Je te vois encore, faisant de précoces tentatives de dandysme, ignorant, inutile, t'exerçant à traiter ta mère comme un camarade avec lequel on ne se gêne pas ; pâle copie des plus sots originaux ! et prenant autant de peine pour t'amoindrir, pour étouffer tes bons instincts qu'on en pourrait, qu'on en devrait prendre pour s'améliorer.

— Il fallait bien faire comme les autres, » répondit Edmond en soupirant.

« Oui ; et tes sœurs pensaient et agissaient comme toi, fermement persuadées par l'exemple de leur entourage, que leur unique mission ici-bas consistait à se parer et à se montrer. Mais, Dieu merci !.... la ruine est venue, et avec la ruine, l'amélioration des sentiments et la justesse du jugement. Dis, Edmond, ne trouves-tu aucun plaisir dans ton existence actuelle ?

— Mon Dieu ! ma tante, je ne sais trop comment expliquer ce qui s'est passé en moi. Le fait est que j'ai cru tout d'abord ne jamais pouvoir m'accoutumer à vivre dans une seule chambre, à travailler chaque jour dans un vilain bureau, à m'habiller enfin avec des habits qui me semblaient très-mal faits. Puis, peu à peu je me suis habitué à tout cela, et j'ai trouvé même à mon travail, qui me semblait si insipide, mille petits intérêts que je ne soupçonnais pas. J'avais un désir très-vif d'améliorer mon sort.... et surtout, surtout..... ne vous fâchez pas, ma tante..... de retrouver autour de moi un peu du confortable élégant auquel il avait fallu renoncer si subitement. Le premier argent que j'ai touché..... mes appointements, en un mot, dont le chiffre m'indignait et m'attristait d'abord, m'a paru avoir une valeur bien supérieure à celle de toutes les pièces d'or que j'avais eues autrefois en ma possession. Le jour où j'ai pu acheter et poser moi-même à ma fenêtre les grands rideaux en damas de laine que j'avais gagnés par un supplément de travail, ce jour-là..... oh ! j'ai eu plus de plaisir certainement que je n'en éprouvais à contempler la somptuosité de mon joli appartement parisien. Maintenant je retrouve, sur une plus vaste proportion, les sentiments que je vous confesse ; ce ne sont plus des rideaux seulement, un meuble commode que je veux gagner ; je veux que mes appointements soient augmentés, et je me suis mis à travailler pour mon compte, afin de réparer un peu le temps perdu, et d'apprendre beaucoup de choses, qui m'ont été enseignées sans doute..... mais que je n'ai pas retenues, ne les ayant pas écoutées. Les journées, et même les soirées s'écoulaient vite, très-vite, et je n'ai pas même le temps de penser au passé et de regretter nos malheurs, car chaque jour, chaque heure amène son contingent de travail. Je me couche assez tôt, je me lève de grand matin, et je n'ai jamais ici, comme à Paris, la tête lourde et ces migraines qui me faisaient tant souffrir.

— Tout cela est logique, » répondit la tante Marthe, « et tu viens d'énumérer en quelques mots tous les avantages que la ruine de ton père devait entraîner pour toi. La Providence a agi envers toi comme Mentor

jetant Télémaque à la mer pour le sauver. Comme il est certain que la richesse ne te reviendra pas aussi subitement qu'elle t'a quitté, j'espère que tu continueras à travailler..... et par conséquent à te bien porter.

— Papa aussi est en meilleure santé maintenant, » dit Louise, qui avait toujours un penchant secret pour la thèse soutenue par sa tante ; « maman elle-même dort mieux et a bien meilleur appétit.

— Sans doute ; ton père a échappé aux inquiétudes continuelles que lui causait la nécessité de subvenir aux énormes dépenses de sa maison, et ta mère s'est accoutumée à demander quelques distractions au travail, qui est généreux, car il prodigue tout ce qu'on sollicite de lui : aux uns le bien-être, aux autres la distraction, à ceux-ci l'oubli de leurs maux.

— Vous n'avez pas fini votre histoire, ma tante, » reprit Cécile.

« Il ne me reste plus grand'chose à vous raconter, mes enfants.

— Mais enfin, pourquoi ne vous êtes-vous pas mariée, comme nous nous le demandions avant que vous eussiez commencé votre récit ?

— Cela est un peu difficile à expliquer ; car enfin j'avais dit la vérité à M. Villenot ; je n'aurais jamais consenti à épouser son fils..... et cependant je refusai obstinément toutes les autres propositions qui me furent adressées. Je suppose, » ajouta la tante Marthe avec simplicité, « qu'il ne dépend pas toujours de nous de chasser de notre cœur même ceux que nous jugeons indignes d'y figurer. Je m'étais accoutumée à ce projet d'alliance, j'avais probablement une inclination pour celui-là même que ma raison jugeait sévèrement, et je ne pus, de quelques années, me décider à envisager une autre perspective. Pendant ce temps-là, active comme je l'étais, et désireuse d'échapper à mes tristes souvenirs, je m'habituai peu à peu à aider mon père dans l'administration de ses biens ; je lui devins indispensable ; il vieillissait... Pouvais-je songer à le quitter, quand d'ailleurs je n'avais que de l'éloignement pour les prétendants qui se présentèrent ? On ne tient jamais compte de l'influence que l'habitude exerce sur les plus graves décisions de la vie ; cette influence est énorme ; elle paralyse nos aspirations, elle nous retient par mille liens invisibles, mais tout-puissants, et s'oppose à tous les changements qui pourraient la contrarier. J'avais toujours pensé que ma véritable destinée ici-bas était de me dévouer à une famille, d'aimer, d'honorer mon mari, de soigner et d'élever mes enfants de mon mieux..... Eh bien ! rien de tout cela ne m'a été accordé ; ma jeunesse s'est passée à soigner mon père, ma vieillesse à m'occuper de vous..... Et, tout bien examiné, n'ayant pas été inutile, je ne regrette rien.

— Et M^{lle} de Lansac, » demanda Edmond, « qu'est-elle devenue ?

— Ma pauvre Madeleine est morte jeune, emportée par une maladie de poitrine, sans avoir revu la France ; elle n'a jamais connu, heureusement !..... les conséquences de son imprudence, et a toujours cru, ainsi que mes lettres le lui affirmaient, que mon mariage avait été rompu à la suite des grands événements de 1830. Son père, toujours mécontent, toujours exigeant et hautain, s'est laissé entraîner par sa femme vers la patrie de M^{me} de Lansac ; il s'est fixé en Russie, après avoir vendu toutes ses propriétés. M. Paul Desroniers, l'innocente cause de tous mes chagrins, a, depuis longtemps, perdu son père et sa mère ; j'ignore ce qu'il est devenu. Il en est de même de ce pauvre M. d'Aubenot, qui sans doute n'est plus de ce monde. Quant à sa femme, je suis bien sûre qu'elle vit encore quelque part, toujours malfaisante et maldisante ; car la méchanceté est, je crois, un brevet de longue vie.

« Et maintenant, mes enfants, que j'ai terminé mon histoire, en faisant passer devant vous, même les personnages épisodiques qui y ont figuré, il est temps de songer à souper.

Le curé avait pris l'habitude de venir dîner avec la famille Darmintraz tous les dimanches ; grâce à sa présence, on avait pu organiser un whist pour lequel M^{me} Darmintraz, entre autres, avait pris un goût très-vif. Il apportait les nouvelles de la localité, et pendant que les parents s'installaient autour de la table de jeu, les enfants..... qui maintenant sont des jeunes filles, causaient avec leur frère et le jeune médecin, M. Édouard Villenot, toujours assidu dans ces petites réunions.

« Il y a du nouveau, » dit le curé dès qu'il fut assis près de M^{me} Darmintraz ; « le château de Lansac vient d'être vendu par son propriétaire, qui l'avait acheté à M. de Lansac, il y a trente ans environ.

— Qui donc l'a acheté ? » demanda M. Darmintraz.

« Un Parisien, un banquier, je crois..... Peut-être est-il l'un de vos anciens amis : il s'appelle Develloy. »

Ce nom rappelait à la famille Darmintraz d'anciens égaux, d'anciens rivaux de luxe, et Marthe fut désagréablement surprise en apprenant qu'ils allaient se rapprocher de ses nièces et de son neveu.

« Est-ce pour l'habiter qu'ils ont acquis le château ? » demanda M^{me} Darmintraz.

« Certainement ; on y a envoyé une armée d'ouvriers, une énorme quantité de meubles ; on dit que dans six semaines tout sera prêt, et que les nouveaux propriétaires s'y installeront. Vous les connaissez ?

— Beaucoup ; » répondit M. Darmintraz avec une nuance de contrariété.

« Eh bien ! cela va vous faire un voisinage agréable.

— Je n'y tiens pas du tout, » dit M. Darmintraz, « et j'espère bien qu'ils nous laisseront dans notre obscurité ; nous ne devons pas frayer avec les millionnaires, si nous voulons continuer à nous trouver contents de notre position actuelle.

— Nous ne tenons pas du tout non plus à revoir Mathilde, » s'écria Louise.....

« Non, certes, » dit Cécile en appuyant sa sœur ; « nos destinées sont si différentes que nous ne nous entendrions sur aucun point. Elle estime la richesse par-dessus tout..... et j'ai appris à m'en passer. »

M. Villenot récompensa cette profession de foi par une chaleureuse approbation, et il fut décidé, séance tenante, à la vive satisfaction de la tante Marthe, que l'on ne renouerait pas connaissance avec la famille Develloy.

Edmond n'avait pas encore oublié les incidents de la réception qui leur avait été faite au déjeuner donné par M^{lle} Mathilde, et il les raconta à son ami Villenot avec l'accent d'un vif ressentiment, qui fit sourire le jeune médecin.

« Ils savaient que nous étions ruinés, » ajouta Edmond avec indignation, « et c'est pour cette raison qu'ils nous recevaient si froidement !

— Pourquoi vous en étonner ? » répondit Édouard ; « ne m'avez-vous pas dit qu'ils n'estimaient que la richesse ?

— Sans doute ; mais un changement si soudain !

— Il n'a rien que de logique. Votre ruine constituait à leurs yeux une infériorité incontestable. Dans certains cercles parisiens on a pour amis..... je me trompe, je veux dire pour compagnons, non les individus, mais leurs revenus ; ceux-ci viennent-ils à disparaître ou même à diminuer, on rejette bien loin de soi les compagnons de plaisir qui ne pourraient plus suivre le même courant. Ces procédés vous semblent accuser une pitoyable vanité ; je ne saurais partager votre avis, car ils dénotent au contraire l'humilité la plus naïve ; ceux qui s'en rendent coupables avouent ainsi implicitement qu'ils ne sont rien par eux-mêmes, et qu'ils n'ont d'autre importance que celle de l'argent qu'un hasard leur a donné hier et peut leur reprendre demain. Si en outre de leur fortune ils avaient l'intelligence cultivée, le

cœur bien doué, ils choisiraient leurs amis parmi leurs égaux selon le cœur et l'intelligence, non parmi leurs égaux en écus..... Et la mauvaise fortune, au lieu de briser ces liens, les fortifierait et les rendrait plus précieux que jamais. C'est leur propre condamnation que prononcent ceux qui, ainsi que vous venez de me le raconter, s'éloignent de leurs amis parce que la fortune les a délaissés. Allons, Edmond, vous attachez encore trop d'importance aux souvenirs de votre vie parisienne ; quand on n'a pas mérité quelques-uns de ces lâches abandons, que nous sommes tous exposés à subir, quand on a toujours été un ami pour ceux qui s'intitulent nos amis, si l'un d'entre eux vient à s'éloigner de nous, savez-vous ce qu'il faut faire ? Il faut dire, avec un grand poète du pays de ma mère, avec Schiller : Je n'ai rien perdu, puisque je l'ai perdu ! Non, en effet, on ne perd rien quand on perd seulement les tièdes, les faibles, ceux que le succès attire invinciblement ; on ne perd rien tant qu'on n'est pas privé des amis véritables..... Et comment perdrait-on ceux-ci tant que l'on reste digne d'eux ?

C'était par ce mélange de foi ardente au bien, d'enthousiasme dû, non comme cela arrive trop souvent, seulement à la jeunesse, mais puisant son origine dans un courage et une honnêteté qui en garantissaient la durée, qu'Édouard Villenot acquérait dans la famille Darmintraz une sympathie toujours croissante ; son langage, ses croyances généreuses, le ferme appui qu'il prêtait toujours à tous ceux qui lui semblaient opprimés, son équité rigoureuse en ce qui le concernait, mais tempérée par l'indulgence en ce qui concernait les autres, l'ensemble de son caractère, en un mot, contrastait d'une façon absolue avec les souvenirs parisiens de ceux qui étaient devenus ses amis. Quand ceux-ci évoquaient le passé, ils y retrouvaient d'autres sentiments et d'autres doctrines ; le succès glorifié en toute circonstance, quelle que fût son origine, la faiblesse toujours condamnée, toujours méprisée, quel que fût son droit, l'indifférence protégeant le mal et insultant le bien : telles étaient, esquissées en quelques traits, les habitudes de la généralité du monde parisien, que chaque membre de la famille Darmintraz retrouvait dans sa mémoire. Il est probable cependant que quelque ressentiment personnel venait s'ajouter à l'influence exercée par le caractère de leur jeune ami ; si la famille Darmintraz n'avait été directement atteinte et blessée par l'égoïsme des personnes qui composaient ses relations, aurait-elle si complètement compris la bassesse de cet égoïsme ? Cela n'est pas tout à fait certain, et, en constatant la réforme morale

accomplie par l'infortune dans ces divers caractères, on comprend combien la tante Marthe avait raison de s'écrier : « Bénie soit la ruine ! »

En effet, le malheur, cet hôte toujours accueilli avec épouvante, quoiqu'il soit l'envoyé de Dieu, nous frappe toujours pour nous améliorer ; ce qu'il détruit devait nous nuire tôt ou tard ; ce qu'il nous enlève nous enseigne la pratique des plus désirables vertus, et les privations qu'il nous impose sont toujours bien inférieures aux dons qu'il nous fait. En vivant dans l'intimité de son nouvel ami, Edmond apprenait à connaître tout ce qu'il avait naguère dédaigné, et commençait à rougir devant l'examen de sa vie parisienne, si pitoyablement inutile, si ridicule par son inutilité même ; il sentait grandir en lui l'ambition de se relever à ses propres yeux, celle de conquérir dans la société , par ses propres efforts, une place, même humble, mais qui serait toujours honorable, puisqu'il la devrait à son mérite personnel. La tante Marthe, qui avait bien jugé le fils de son fiancé , favorisait avec habileté l'intimité des deux jeunes gens ; seulement, en attirant Edouard près de son neveu, elle le rapprochait de ses nièces..... Mais je ne jurerais pas que cette conséquence forcée de son plan de régénération eût échappé complètement à sa clairvoyance, ni qu'elle prit sa prudence en défaut ; si la compagnie d'Édouard améliorait le sens moral d'Edmond, sa présence, on ne pouvait s'empêcher de le reconnaître, exerçait une influence très-puissante et très-heureuse sur le caractère de Cécile. La jeune fille eut bientôt pour but principal de ses efforts le désir d'obtenir l'estime du jeune médecin ; elle ne pouvait y parvenir qu'en se perfectionnant, en substituant le travail à l'oisiveté, la charité à l'indifférence, la piété véritable à la dévotion mondaine.

Quant à M^{me} Darmintraz, dont nous n'avons guère parlé depuis quelque temps, il faut, pour demeurer véridique, avouer que le principal instrument de réforme avait été, en ce qui la concernait, la marche du temps. Le temps, en effet, emportait dans son mouvement infatigable les derniers jours de jeunesse, et diminuait par conséquent ses regrets de ne pouvoir plus revêtir d'élégantes toilettes. De plus, elle s'était laissée prendre à la douceur des habitudes paisibles se répétant régulièrement. Tant que l'on reste dans le courant mondain, on dispute la place que l'on possède, on la garde, surtout pour ne pas la laisser prendre par un autre, pour n'être pas relégué à l'écart, pour s'épargner enfin la cruelle vision des successeurs. On la garde donc..... mais au prix de combien d'efforts ! Quelle fatigue incessante pour rester sur la brèche, pour inventer et porter des toilettes qui attirent l'attention, pour se

montrer dans toutes les réunions, pour figurer dans tous les lieux, dans toutes les circonstances qui rassemblent la fashion ! Ces efforts fiévreux, ces fatigues qui redoublent d'intensité vers le déclin de la jeunesse, précisément à l'époque où l'on ne peut plus, hélas !... attirer l'admiration, forment un joug si pénible, qu'on ne peut se décider à le reprendre, pour peu qu'on l'ait quitté de gré ou de force.

M^{me} Darmintraz avait fait ces réflexions, et quelques autres encore, à part elle ; il en était résulté une notable amélioration dans son humeur et, chose extraordinaire, dans sa santé : les migraines, les maux de nerfs avaient presque totalement disparu ; on en faisait honneur à l'air bienfaisant de la campagne ; mais il eût été plus équitable de reconnaître que l'on eût pu obtenir les mêmes résultats, même en continuant à habiter Paris, pour peu que l'on eût pu se décider à y observer le régime bienfaisant du travail.

Car M^{me} Darmintraz travaillait..... Mon Dieu, oui ! Que vouliez-vous qu'elle fit dans cette campagne reculée ? Il fallait avant tout échapper à un ennui dévorant, et l'on ne pouvait, comme à Paris, essayer de le fuir, en demandant chaque jour des distractions au monde. Elle avait d'abord eu recours aux travaux d'agrément ; mais peu à peu elle s'était laissée convertir à l'utilité ; on ne la lui avait pas prêchée..... mais les actes sont plus puissants que les paroles pour opérer des conversions. En voyant ses filles et sa belle-sœur, surchargées de besogne, travailler non-seulement pour la famille, mais encore pour quelques familles pauvres, M^{me} Darmintraz s'était reproché de demeurer inutile dans ce tournoi d'activité. Maintenant l'habitude était prise..... et les journées s'écoulaient comme par enchantement. L'esprit humain est heureusement élastique ; il est admirablement organisé pour se plier à toutes les situations, pour accepter l'extension, ou le rétrécissement, ou même le changement total de son horizon ; il conserve de plus, en toute circonstance, l'intensité d'appréciation que lui confère sa nature particulière, et pour lui la jouissance réside, non en des causes déterminées, mais bien en lui-même. C'est grâce à cette organisation que le malheur n'est jamais aussi complet qu'on pourrait le craindre ; on s'accommode peu à peu de sa situation, quelle qu'elle soit, et l'on y trouve des compensations imprévues qui auraient été dédaignées si on les avait signalées intempestivement, mais qui n'en sont pas moins réelles et considérées comme bienvenues quand elles se révèlent une à une en naissant de la force même des choses.

Ainsi, M^{me} Darmintraz, qui autrefois considérait d'un œil devenu indifférent le luxe qui l'entourait et lui était devenu familier, appréciait infiniment l'excellent fauteuil dont elle avait la jouissance exclusive ; on le plaçait toujours dans l'embrasure d'une fenêtre du salon, proche voisine de la cheminée, la table à ouvrage était à sa portée, et tout l'atelier, composé de quatre personnes, causait avec cet entrain qui est le partage et la récompense du travail fait en commun. Tout en s'occupant, M^{me} Darmintraz donnait une douce pensée à une friandise préparée pour le dîner..... et envisageait avec une intime satisfaction la perspective des soirées qui étaient en partie consacrées au whist, devenu son passe-temps favori. Ce ne sont pas là, je le confesse, des pensées très-élevées, ni des sentiments absolument dépourvus de tout égoïsme ; mais Dieu est plus indulgent que les hommes ; pour les ramener au bien il sait faire usage même de leurs défauts, car les fonctions qu'il assigne à ces défauts les amoindrissent, et, le temps aidant, peuvent même les faire disparaître. En définitive, M^{me} Darmintraz était devenue, sinon la femme forte de l'Ecriture, tout au moins une épouse et une mère moins frivole ; elle ne donnait plus à son mari et à ses enfants le spectacle et l'exemple funeste de l'oisiveté..... et, tout en constatant ce que son malheur lui avait fait gagner, elle cherchait inutilement aujourd'hui ce qu'il lui avait fait perdre ; ses jouissances mêmes, si restreint que fût leur domaine, ou peut-être justement parce qu'il était restreint, lui semblaient pour le moins aussi vives qu'autrefois. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'avait jamais accueilli l'annonce de la fête la plus brillante avec la vive satisfaction que lui faisait éprouver l'arrivée de M. le curé..... quatrième au whist de famille.

Sous l'administration de M. Darmintraz, actuellement en état de se passer des conseils qu'il avait sagement recueillis lors de ses débuts dans la carrière d'agriculteur, le domaine de la famille prospérait, et chacun contribuait à cette prospérité dans la mesure de ses forces.

Telle était en résumé la situation de la famille Darmintraz le jour où le curé annonça le changement de propriétaire du vieux château de Lansac. Le voisinage de la famille Develloy, restée riche et rappelant tous les souvenirs parisiens que la tante Marthe s'efforçait de déraciner, lui parut un événement assez grave ; la régénération était sans doute en bonne voie, mais pouvait aussi être compromise, ou du moins retardée par ce rapprochement ; mais Marthe Darmintraz possédait une énergie qui ne se laissait jamais décourager par les obstacles. Ce soir-là, quand chacun fut

rentré dans sa chambre, elle resta plus longtemps que de coutume assise devant sa fenêtre ; elle mesurait par la pensée la route déjà parcourue, les résultats acquis par son ingénieuse persévérance, et se promit de combattre vaillamment ; elle comptait non pas seulement sur ses forces, ce qui eût été téméraire, mais surtout sur les alliés qu'elle avait su introduire dans les cœurs qu'elle avait entrepris de régénérer, c'est-à-dire sur l'habitude d'une vie utile..... sur les sentiments d'amitié qui unissaient Edmond au jeune médecin, et aussi sur d'autres sentiments d'une autre nature, mais plus vifs encore, qu'elle voyait naître à la fois chez Cécile et chez Édouard. Quant à Louise, elle n'éprouvait aucune crainte ; elle était presque une enfant lorsque la ruine avait frappé sa famille ; elle ne conservait plus qu'un vague souvenir, et pas le moindre regret de son existence antérieure.

« Si tout cela arrive selon que je l'espère, » dit la tante Marthe en jetant sur l'avenir un regard qui, par un brusque détour, se reporta aussi sur le passé, « il aura été écrit quelque part qu'une Darmintraz devait épouser un Villenot. » Et elle ferma sa fenêtre, non Sans avoir contemplé un moment la longue allée qui traversait le jardin pour aboutir à cette petite porte où elle avait attendu Paul Desroniers, au grand dommage de son repos.

Quelques semaines s'écoulèrent dans les paisibles occupations qui étaient devenues habituelles à la famille Darmintraz. Il est difficile, quand les sujets de conversation ne sont pas très-nombreux, d'écarter complètement ceux qui s'alimentent des faits et gestes du prochain. Le mal n'est pas d'en parler.... mais d'en mal parler, et l'on s'efforçait de préserver les enfants de cette habitude qui vicie le cœur, en rétrécissant l'intelligence. Le pays tout entier s'occupait des réparations entreprises au château de Lansac..... et l'on faisait un peu comme le pays ; on se racontait que tous les ouvriers disponibles avaient été engagés pour ces travaux ; on parlait de l'architecte parisien chargé de diriger les embellissements, et l'on ajoutait que les nouveaux propriétaires étaient très-impatients d'opérer leur installation. De proche en proche les faits s'étaient un peu dénaturés, comme cela arrive toujours : on était arrivé à indiquer un nombre incalculable de caisses renfermant des meubles plus beaux que ceux destinés aux plus beaux palais..... Bref, les nouveaux propriétaires du château de Lansac servaient à défrayer toutes les conversations à plusieurs lieues à la ronde.

Edmond n'était pas le moins avide de détails, quoiqu'il se montrât particulièrement contrarié de ce voisinage, et il ne fallait pas moins que

l'intervention d'Édouard pour le ramener à une appréciation plus sage..... plus indifférente par conséquent, de cet événement.

« Vont-ils prendre des airs majestueux, » disait-il un soir, sans pouvoir cacher son dépit, « quand ils seront installés dans leur château ! Je pense qu'ils ne tarderont pas à se croire issus des anciens sires de Lansac, et qu'ils vont se mettre en instance pour porter leur nom et leurs armoiries !

— Que t'importe tout cela ? » dit Cécile, « et pourquoi t'appliques-tu à supposer d'avance des faits qui ne se produiront peut-être pas. Sais-tu qu'en agissant ainsi, tu manques à la charité ? »

Un affectueux regard d'Édouard récompensa ce bon mouvement de Cécile.

« D'ailleurs, » dit le jeune médecin, « le ridicule n'a jamais nui à personne..... si ce n'est à ceux qui s'en affublent ; il faut réserver le blâme et l'indignation pour les actions qui sont réellement et sérieusement nuisibles. »

Louise, qui avait toujours un arriéré de taquineries à faire expier à son frère, n'eut garde de perdre une si belle occasion, et intervint à son tour dans la conversation.

« S'il leur prend fantaisie de s'anoblir de leur propre chef, » dit-elle, « ils ne seront ni les premiers ni les derniers à agir de cette façon.

— De pareils exemples n'excusent jamais ceux qui les suivent, » repartit vertement Edmond.

— Tu crois ?

— Cela est certain ; on n'est pas autorisé à devenir absurde par cela seul que d'autres l'ont été, ou le sont autour de nous.

— Dis-moi donc alors pourquoi on a distribué autrefois à Paris des cartes de visite sur lesquelles notre nom était défiguré, écrit avec une orthographe empruntée à la noblesse ? » Et Louise, prenant dans sa corbeille à ouvrage une carte de visite, jaunie par le temps, épela avec affectation : a Edmond d..... apostrophe..... A majuscule ! »

Edmond, ainsi pris au dépourvu, n'eut d'autre ressource que celle qui est le refuge des mauvaises causes : il se fâcha ; il rappela à son tour quelques-unes des preuves de vanité données par ses sœurs ; et de personnalités en personnalités, la discussion se serait envenimée, n'eût été l'intervention de Cécile et celle d'Édouard ; tandis que la sœur aînée usait de son autorité pour se faire livrer la malencontreuse carte de visite, et la déchirer en

parcelles imperceptibles, Édouard reprochait doucement à Louise, comme à Edmond, les récriminations qu'ils se renvoyaient mutuellement.

« Edmond, » ajouta-t-il, « aurait dû se borner à répondre qu'il avait dix-sept ans à peine quand il s'est laissé entraîner à commettre cette petite falsification.....

— Et toi, » ajouta Cécile en s'adressant à sa sœur « tu n'aurais jamais dû lui rappeler cette faiblesse, ni surtout lui en parler devant nous tous. »

Louise, qui regrettait déjà la peine infligée à son frère, lui tendit la main en balbutiant quelques excuses :

« J'ai trouvé cette carte, » ajouta-t-elle, « en feuilletant un livre, et je ne comptais pas du tout en parler..... Mais quand j'ai entendu Edmond blâmer des gens à propos d'une action qu'ils ne feront peut-être pas, en oubliant que lui l'avait faite, la tentation de le contrarier est devenue trop forte..... j'y ai cédé..... Je m'en repens ; je t'assure, Edmond, que je m'en repens. »

L'incident n'eut pas d'autres suites ; mais Edmond manifestait toujours la même contrariété lorsqu'on mentionnait devant lui quelque détail relatif à l'installation de la famille Develloy.

« Mais, enfin, que t'importe ce voisinage ? » dit un jour Louise en poussant son frère dans ses derniers retranchements.

« Crois-tu donc qu'il sera agréable de rencontrer partout leurs brillants équipages ? Ils vont être toujours sur la route qui conduit d'ici à la ville, et chaque fois que je viendrai vous voir je me croiserai, moi piéton poudreux, avec eux..... Je suis sûr qu'ils me toiseront dédaigneusement du haut de leur calèche !

— S'ils ont du cœur, ou seulement du bon sens, » dit Édouard, « ils sauront vous estimer pour votre courage, votre existence laborieuse et régulière ; s'ils n'ont ni cœur ni bon sens, que vous importe leur estime ?

— Sans doute, » répondit Edmond, un peu confus d'avoir dévoilé les plaies non encore cicatrisées de la vanité ; « sans doute, vous avez raison ; mais songez que ce sont d'anciennes connaissances..... Et cette Mathilde Develloy était si impertinente !

— Raison de plus pour supporter très-philosophiquement ses dédains ; l'impertinence, quand elle frappe sur l'indifférence, retourne à son point de départ ; elle amoindrit celui qui la commet, non celui à qui elle s'adresse. »

Les parents, installés autour de la table de jeu, demeuraient ordinairement étrangers à ces conversations ; le nom prononcé par Edmond frappa pourtant le curé, qui se retourna pour faire la question suivante :

« Mathilde Develloy, n'est-ce pas la fille du nouveau propriétaire ?

— Oui, sans doute ; au surplus elle est sans doute mariée maintenant, » ajouta Edmond, « et nous n'aurons pas le déplaisir de la rencontrer.

— Non, elle n'est pas mariée, » reprit le curé, « et, si ce que l'on dit est vrai, elle ne se mariera probablement pas.

— Pourquoi ?

— Que dit-on ? »

Ces deux interrogations furent adressées à la fois par Edmond et Louise au curé. Cécile ne disait rien, car elle devenait chaque jour plus indifférente aux souvenirs de la vie parisienne.

« Je ne sais si c'est vrai, » répondit le curé, « car cela me semble bien extraordinaire. Vous qui avez habité Paris, vous pourrez mieux que moi apprécier la vraisemblance de l'origine que l'on attribue à un cruel accident. Il paraît qu'il y a à Paris des jeunes filles qui sont..... comment appelle-t-on cela ?..... c'est un nom d'animal..... Ah ! oui..... des lionnes ; oui, c'est bien le mot dont on s'est servi ; il paraît..... mais je vais vous sembler bien absurde, que ces demoiselles vont à la chasse, qu'elles conduisent des voitures comme des cochers..... Enfin, qu'elles font une foule de choses tout aussi inconcevables, et très-opposées, à la modestie qui convient aux jeunes filles chrétiennes. Quoi qu'il en soit, on dit que M^{lle} Mathilde Develloy s'était mise à tirer le pistolet ; on dit qu'un jour, une arme qu'elle croyait déchargée, et qu'elle examinait de fort près, est partie entre ses mains ; on affirme qu'elle a eu un œil crevé à la suite de ce malheureux accident, et tout un côté du visage affreusement labouré. Depuis ce moment, depuis qu'elle est défigurée, elle ne veut plus se montrer ; elle a éprouvé un désespoir qui a failli la tuer, parce qu'elle ne cherchait pas la consolation près de celui qui seul nous la tient toujours en réserve pour l'heure où nous la lui demandons sincèrement et humblement. On ajoute que c'est principalement pour s'éloigner du monde que cette jeune fille a décidé ses parents à acquérir le château de Lansac, où elle désire habiter pendant la plus grande partie de L'année.

— Est-ce bien possible ! » dit Louise avec stupeur.

« Elle doit être en effet bien désespérée ! » s'écria Edmond.

« Pauvre Mathilde ! » dit à son tour Cécile avec un ton de profonde commisération, « je la plains, sincèrement.

— Heureux ceux qui pleurent ! » dit la tante Marthe ; « chaque jour je reconnais davantage la haute vérité de cette parole ; le malheur transformera

cette jeune fille, selon toute probabilité, et si elle est défigurée pour les indifférents elle s'embellira pour ceux qui l'aiment.

— Pauvre mère ! pauvre mère ! » s'écria M^{me} Darmintraz, qui, par saisissement, avait laissé tomber toutes ses cartes pendant la narration du curé... Et l'égoïsme humain, reprenant quelques-uns de ses droits, elle ne put s'interdire de regarder avec complaisance ses deux filles, florissantes de santé et de beauté.

Les réparations du château de Lansac durèrent plus longtemps qu'on ne l'avait supposé ; mais enfin, tout fut terminé, et l'on se répéta de tous côtés une nouvelle impatiemment attendue : les nouveaux propriétaires étaient arrivés. La curiosité qu'ils excitaient fut bien imparfaitement satisfaite, car les jours, et même les semaines, s'écoulèrent sans que la famille Develloy fît aucune visite de voisinage. On parla beaucoup de cet isolement obstiné et dédaigneux ; on s'en plaignit, on le blâma, puis tous les propos s'arrêtèrent faute d'aliments. La tante Marthe se félicita de l'indifférence qui avait excité l'animosité du village et de la petite ville voisine, et y vit un motif de sécurité pour l'œuvre qu'elle avait entreprise. Nul souvenir parisien ne serait rappelé à sa famille..... nul regret ne viendrait détourner son neveu et ses nièces de la nouvelle voie que la nécessité avait ouverte devant eux.

La propriété que M. Darmintraz faisait valoir avait pour principale source de revenus des prairies, qui, cette année-là, avaient fourni une remarquable quantité de foin. On les avait coupés, et toute la famille était venue admirer les meules imposantes qui s'alignaient en rangées régulières ; on en calculait le produit, et l'on revenait gaiement, lorsqu'on rencontra une calèche basse, conduite par M. Develloy ; deux dames occupaient le siège principal ; l'une était soigneusement voilée, et les jeunes filles reconnurent bien vite leur ancienne compagne de plaisirs, Mathilde Develloy. Son père n'accorda qu'une attention fort distraite aux personnes qui se trouvaient sur le passage de la voiture qu'il conduisait, et le léger équipage disparut immédiatement dans un tourbillon de poussière.

On était au samedi soir ; Edmond, selon l'invariable habitude qui avait été prise, se trouvait avec sa famille ; ce fut lui qui entama assez aigrement le chapitre des récriminations.

« J'en étais bien sûr ! » s'écria-t-il sur un ton de triomphe amer... « Ils n'ont pas daigné nous reconnaître !... » Et il jeta un coup d'œil de dépit sur son accoutrement, qui n'avait, il faut en convenir, aucune analogie avec les

vêtements si délicieusement coupés par Renard... Sa chaussure se composait de gros souliers poudreux..... Son père portait une vareuse en orléans gris, fort maltraitée par les travaux de la campagne.... Sa mère, sa tante, ses sœurs, étaient vêtues de robes d'indienne dont leurs femmes de chambre parisiennes n'auraient certainement pas consenti à s'affubler..... En un mot, toute la famille était, selon l'appréciation d'Edmond, fort mal équipée, et, pour ce motif, avait, sans nul doute, mérité le dédain du riche banquier.

« Il serait plus vraisemblable, » dit Cécile,
« de supposer qu'ils ne nous ont pas reconnus ; il y a déjà longtemps qu'ils ne nous ont vus..... Nous avons tous grandi.

— Allons donc ! notre père n'a pas grandi, je suppose...

— Son grand chapeau de paille cache tout à fait sa figure, » alléguait Louise.

« Surtout, ce chapeau est vieux, très-bosselé..... et par conséquent on ne se soucie pas de reconnaître la figure qu'il protège.

— Prends garde, Edmond, » dit la tante Marthe en passant son bras sous celui de son neveu ; « prends garde ! Les jugements que nous portons légèrement sur les autres mettent en lumière, non pas leur caractère, mais le nôtre ; ils nous servent de miroir, et l'image que nous y voyons est la nôtre, non la leur. On peut affirmer, sans crainte d'être trop sévère, que le mal gratuitement supposé, que les mauvais sentiments facilement attribués, ont leur source en nous-mêmes ; en nous hâtant de les admettre sans preuve suffisante, nous donnons à penser que, le cas échéant, nous agirions dans le sens que nous blâmons.

— Je ne jurerais pas en effet, » dit Louise, trop fidèle à ses habitudes taquines, « que la situation étant renversée, le sieur Edmond Darmintraz consentît à reconnaître des amis... mal mis.

— Fi ! fi ! » répondit vivement le jeune homme, toujours honteux après coup du réveil de ses anciennes erreurs ; « ne parle pas ainsi..... C'est vrai, j'ai peut-être été un peu prompt ; il est possible que nous n'ayons pas été aperçus..... Mais enfin, on aurait pu venir nous voir ; on sait que nous habitons ici, tout près du château de Lansac.

— Serais-tu bien empressé de renouer connaissance ? » demanda Cécile.

« Moi !..... non certes ! au contraire, je n'ai pas la moindre envie de m'exposer à exciter leur pitié.

— Ils pensent probablement comme toi sur ce point ; eux aussi ont éprouvé un grand malheur, et veulent éviter d'inspirer la pitié : ils se trompent comme toi, ou plutôt la vanité dénature à leurs yeux le véritable sens du mot pitié. Pour la vanité, en effet, la pitié est synonyme de mépris..... Mais pour ceux qui ont un bon cœur, combien est différente la signification de ce mot ! Il exprime la sympathie, l'intérêt, la solidarité de tous les hommes en face du malheur, et le désir de diminuer le poids du fardeau en en prenant sa part. Pauvre Mathilde ! je voudrais la revoir.

— Va, cours, précipite-toi dans ses bras.. tu seras bien reçue, » reprit Edmond.

« J'attendrai que les circonstances nous rapprochent d'elle, » répondit paisiblement Cécile, « et lorsqu'elle sera bien certaine que ce n'est pas le désir de me réjouir de son malheur qui m'invite à la revoir, je crois qu'en effet je serai bien reçue. »

La famille Darmintraz se promenait ce soir-là à travers la campagne, et l'on décida, d'un commun accord, que l'on visiterait au retour les belles meules de foin qui étaient alignées dans l'une des principales prairies. M. Darmintraz évaluait avec complaisance le chiffre probable auquel s'élèverait la vente des foins. On avait là sous les yeux, sous la main, une somme relativement considérable, qui représentait le bien-être pendant toute l'année, et qui devait permettre en outre de faire quelques améliorations aux terres que l'on cultivait. Le soleil se couchait majestueusement dans un ciel paisible ; on voyait flotter au loin ces légères vapeurs bleuâtres qui estompent l'horizon à la campagne, et servent de transition entre le ciel et la terre. L'influence exercée par ce beau jour, par la senteur des foins récemment coupés, par le gracieux tableau de la prairie au bas de laquelle un gros ruisseau promenait capricieusement ses contours, cette influence était si puissante, qu'Edmond lui-même sentait pénétrer en lui un calme bienfaisant. On ouvrit un panier, on en tira quelques provisions, et l'on s'établit à l'ombre de quelques grands arbres pour faire un goûter très-simple, mais qui parut excellent. En ce moment nul ne songeait à regretter le luxe que l'on avait perdu.

On revint lentement en causant des projets qui reposaient sur le produit de la vente des foins. La tante Marthe était un peu silencieuse, et semblait examiner l'horizon avec quelque appréhension ; mais elle avait pour principe d'épargner à autrui les inquiétudes que la prévoyance ne pouvait dissiper, et elle se borna à rappeler aux jeunes gens que la modération était

pour l'esprit une habitude salubre à prendre, car on évitait, grâce à cette disposition, les mécomptes et les déceptions.

Dès que l'on fut rentré à la maison, Marthe se hâta d'interroger le baromètre ; l'aiguille oscilla brusquement, et, se séparant des indications consolantes, alla se poser sur le mot Pluie. Cette menace était sérieuse, car on allait s'occuper de charrier les foin ; mais l'espérance est tenace dans les jeunes cœurs, et l'on ne renonça pas aux rêves que l'on édifiait sur la récolte.

Quand on se leva le lendemain, le soleil était radieux ; mais dans le lointain on apercevait quelques nuages qui s'amoncelaient vers les montagnes ; bientôt on entendit quelques sourds roulements de tonnerre qui se répétaient en se rapprochant. On employa tous les moyens de transport dont on pouvait disposer pour charrier les foin, et chacun travailla avec courage pour parer à l'insuffisance des charrettes. Le vent ployait les arbres qui dressaient leurs branches éplorées dans les directions les plus opposées ; quelques gouttes de pluie commencèrent à tomber, mais l'orage sembla bientôt se concentrer dans les montagnes.

La famille se réunit pour déjeuner, mais l'anxiété avait remplacé la confiance exubérante manifestée la veille ; tout le monde avait travaillé, sans en excepter Ambrosine, qui avait voulu se rendre sur le lieu du péril. Cependant, comme l'ouragan s'apaisait, comme les nuages d'aspect sinistre s'écartaient pour s'assembler au loin, on commençait à espérer qu'on en serait quitte pour l'inquiétude. Quelques rayons de soleil parurent et contribuèrent à rasséréner les cœurs.

Tout à coup on entendit quelques voix dans la cour, et les garçons de la ferme entrèrent tumultueusement dans la salle à manger où se trouvait réunie la famille Darmintraz. Les nouvelles qu'ils apportaient étaient désastreuses ; l'orage avait été si épouvantable dans les montagnes, que les ruisseaux s'étaient transformés en torrents qui inondaient les prairies en emportant les foin ; il n'y avait pas un moment à perdre si l'on voulait essayer de disputer au fléau quelques débris de la récolte.

Ce ruisseau, dont l'aspect était si doux et si charmant, qui promenait la veille encore avec tant de grâce ses eaux argentées à travers les prairies, s'était métamorphosé en un torrent furieux qui entraînait tout sur son passage, croissant toujours en largeur et exagérant sans cesse sa vélocité.

Toute la famille se hâta de se rendre sur le lieu du sinistre. M^{me} Darmintraz se lamentait, et, s'adressant à sa belle-sœur avec l'injustice qui

est l'ordinaire apanage de la faiblesse, laquelle cherche instinctivement l'appui de la force, tout en mettant son efficacité en doute, s'écriait douloureusement :

« Ah ! Marthe ! direz-vous encore qu'à quelque chose malheur est bon ? »

— Oui, ma sœur, » répondit M^{lle} Darmintraz, conservant un calme énergique au milieu de la famille désolée ; « oui, je le dirai, je le croirai toujours..... Le malheur est salubre, lors même qu'il sert seulement à nous enseigner le courage, la patience, toutes les qualités qui servent à assurer le triomphe dans toutes les luttes. »

On avait couru plutôt que marché, on avait vu de loin que le dommage n'était pas encore considérable, et M. Darmintraz répartit aussitôt les forces dont il pouvait disposer, pour arracher sa récolte à son dangereux voisinage.

« Il nous faudrait encore cinq ou six travailleurs de bonne volonté, » dit le vieux fermier..... « Avec ce renfort, je m'engagerais à sauver tout ce qui reste..... Mais, quoi ! chacun est occupé pour son propre compte, nous n'en viendrons jamais à bout. »

En effet, le ruisseau allait toujours s'élargissant ; il se rapprochait de minute en minute des pauvres meules, naguère si admirées.

« Ah ! » s'écria M. Darmintraz, enfin découragé, « nos efforts sont insuffisants ; nous allons être envahis ! »

Au moment où il prononçait ce cri de détresse, on vit accourir sept ou huit personnes qui en devançaient quelques autres. En tête de cette petite troupe marchait M. Develloy. On n'eut pas beaucoup de temps à donner aux compliments, car le nouveau-venu, s'approchant de M. Darmintraz en lui serrant la main, se borna à lui dire :

« Je viens d'apprendre que votre récolte est en péril, et je vous amène tous les bras dont j'ai pu disposer, à commencer par les miens. »

Et tout le monde se mit à l'ouvrage avec une ardeur décuplée par l'espoir du succès ; peu après on vit apparaître trois grandes charrettes, dont la première était conduite par M. Villenot : c'était lui qui, tout en se hâtant d'aller au secours de ses amis, avait dit à M. Develloy le désastre contre lequel ses voisins luttèrent. Le nouveau propriétaire du château de Lansac avait fait mander le jeune médecin pour lui confier la clientèle de sa maison, et la conversation avait été abrégée par la hâte que manifestait Édouard Villenot, désireux de payer de sa personne. M. Develloy l'avait chargé de presser l'attelage des chariots, et s'était rendu lui-même, avec ses gens, près de la famille Darmintraz.

Toutes ces explications brèves, diffuses, à grand'peine demandées, données, entendues, s'échangeaient pendant le travail général. En voyant M. Develloy se mettre bravement à l'œuvre, saisir une fourche et travailler, sinon aussi bien, du moins avec autant d'entrain qu'un simple ouvrier, Edmond, qui passait chez ses parents le congé qui lui avait été accordé, sentit disparaître le sentiment de honte vaniteuse dont il avait été d'abord assailli en reconnaissant le riche banquier parisien. Hélas !... les costumes portés par toutes les personnes composant la famille Darmintraz étaient si singuliers quand on les jugeait au point de vue des traditions parisiennes ! Les dames étaient vêtues de peignoirs en toile de Vichy ; M. Darmintraz avait ôté son habit pour travailler plus commodément, et lui-même, Edmond, cet élégant, jadis remarqué par la recherche de sa toilette, portait une vieille jaquette en orléans.

Mais on n'avait vraiment pas le temps de s'arrêter à l'examen de ces détails malencontreux ; tout le monde travaillait ; l'aide donnée et reçue semblait avoir soudainement écarté de tous les cœurs la morgue hautaine et le ressentiment qui en est la conséquence. On causait, on riait même, et M. Develloy, complimenté sur la vigueur qu'il déployait, répondait que cet exercice lui rappelait les premières années de son enfance, écoulées chez son père, qui était un simple cultivateur. Il n'aurait probablement pas fait cet aveu dans ses riches appartements parisiens ; mais ici, en pleine campagne, stimulé par le plaisir de rendre un service, la franchise déliait sa langue, la vanité s'affaiblissait dans son âme, et il devenait meilleur, par cela même qu'il avait été mis à même de donner une preuve de bonté ; car il en est de la bonté comme de toutes nos autres facultés, qui se développent par l'exercice, ou s'étiolent dans l'inactivité ; nul n'est absolument méchant ; ce n'est pas seulement la perversité qui nous porte à envisager avec indifférence les peines d'autrui ; nous sommes bien souvent arrêtés par l'inhabileté, par la paresse, par mille autres causes tout aussi frivoles ; mais vienne un danger pressant, une circonstance exigeant le concours de plusieurs personnes de bonne volonté, vienne le moment où l'on voit la possibilité d'unir ses efforts à ceux d'autrui pour le profit de ses semblables, il n'est point d'être, si égoïste ou si pervers qu'il soit, réussissant à se soustraire à cette force inconnue qui jaillit du cœur, qui se propage par l'exemple, qui décuple les facultés et les applique au service du prochain.

Bientôt on put juger des résultats qui récompensent les hommes de bonne volonté. Tandis qu'une partie des travailleurs transportaient en toute hâte les

meules les plus exposées parle voisinage du torrent, d'autres hommes avaient creusé une tranchée qui ouvrait aux eaux une direction nouvelle ; le danger fut ainsi conjuré, et chacun put se féliciter du succès auquel tous avaient concouru. On put se séparer enfin, et M. Develloy félicita son ancien collègue du courage qui lui avait inspiré la détermination de quitter Paris pour venir s'installer dans la maison paternelle. Tous les domestiques avaient été envoyés à la ferme pour y prendre une collation, et la famille Darmintraz revenait à son domicile avec les deux hôtes qui avaient accepté le goûter qu'on leur offrait.

« Oui, reprenait M. Develloy, « vous avez pris le seul parti qui était sage, le seul qui put sauvegarder à la fois le bien qui vous restait et votre dignité. Vous auriez pu sans doute essayer de continuer les affaires en obtenant de retarder quelques paiements, en exposant ce qui vous restait de votre fortune et ce qui appartenait à autrui..... Mais, à quel prix !..... Combien de blessures votre dignité eût reçu dans cette lutte, dans ces tentations !..... Il ne vous restait pas même l'abri dans lequel toute votre famille vit aujourd'hui paisible, active, ayant en partage le premier de tous les biens..... c'est-à-dire la santé. »

Edmond écoutait cette conversation avec avidité ; jusqu'ici il n'avait prêté qu'une attention distraite aux discours de la tante Marthe, qui offraient cependant de nombreux points d'analogie avec l'appréciation du banquier parisien. Mais celui-ci applaudissait à la sagesse d'une résolution que l'on avait subie avec douleur, il vantait les avantages de cette retraite que l'on avait considérée comme un dur exil, et il semblait à Edmond que ses yeux étaient subitement dessillés ; il ne rougissait plus de se montrer dépouillé de tout luxe devant l'un des représentants du luxe qui avait été pendant tant d'années le partage de la famille.

« Tous vos confrères, » poursuivait M. Develloy, « ont rendu hautement justice à la rare délicatesse avec laquelle les affaires de votre liquidation ont été conduites ; il n'est pas de nom plus honoré que le vôtre, et en le mettant à l'abri des hasards que vous auriez pu courir en continuant les affaires, vous avez certainement conservé à vos enfants la plus belle part de leur héritage. »

Edmond se redressait, et ne pensait plus du tout à la vieille vareuse en orléans qui composait son costume de travail.

Son père souriait doucement, et répondit à M. Develloy « qu'il ne pouvait accepter des éloges immérités.....

— Comment, immérités !..... Mais je vous affirme qu'il n'y a qu'une voix sur votre compte ; on n'eût jamais soupçonné tant de force d'âme chez des enfants habitués à toutes les recherches du luxe parisien. Voyez votre fils ! Il a accepté courageusement le travail en place de l'oisiveté, les privations succédant aux plaisirs..... Il devient un homme, enfin, et sera honoré par tous.....

— Je veux dire seulement, » reprit M. Darminlraz en jetant un coup d'œil sur sa sœur, « que nous avons eu un bon ange dans notre famille ; il a su vouloir pour nous, et nous a obligés à adopter la seule voie qui pouvait nous sauver ; si nous avions été abandonnés à nous-mêmes, nous n'aurions peut-être pas consenti aux retranchements que vous louez, et la vérité m'oblige à reporter votre approbation à qui de droit.

— Je sais, je sais, » répondit M. Develloy ; « depuis que je suis devenu votre voisin, j'ai pu connaître par la voix générale toute la valeur morale et intellectuelle qui distingue M^{lle} Marthe Darmintraz ; mais vous ne pouvez décliner tout au moins le mérite d'avoir compris la sagesse de ses conseils.

— Le mérite était probablement forcé..... Mais, enfin, soit ! J'accepte avec reconnaissance tout au moins la bienveillance qui dicte vos jugements ; et puisque nous nous sommes rapprochés aujourd'hui, grâce au service capital que vous venez de me rendre, dites-moi, mon cher voisin, pourquoi vous avez tant tardé à nous voir, tout en nous conservant votre estime ? »

Le visage de M. Develloy s'assombrit un peu.

« Vous savez sans doute, » répondit-il en soupirant, « que nous aussi nous avons éprouvé un malheur ?

— On nous a dit en effet qu'un accident.....

— Mathilde ne pouvait surmonter le désespoir d'être défigurée ; quand j'emploie cette expression, j'exagère un peu, car, Dieu merci !..... le mal n'est pas aussi grand que nous l'avons redouté ; si elle ne voit plus de l'œil atteint, il n'est pas perdu du moins, et la cicatrice est moins profonde maintenant qu'aux premiers jours de notre arrivée à Lansac. Ma pauvre fille, envisageant toujours son malheur au point de vue mondain, avait résolu de se séquestrer absolument ; elle ne voulait pas se montrer, surtout aux personnes qui l'avaient connue autrefois, et nous a empêchés, ma femme et moi, d'aller renouer connaissance avec votre famille. Depuis quelques semaines il se produit en elle un changement heureux ; on lui a tant parlé de mademoiselle votre sœur, du bien qu'elle avait fait autour d'elle, de son existence active, de la paix dont elle jouit à juste titre, que

Mathilde semble avoir recouvré un peu de courage ; elle entrevoit un but à sa vie, elle veut mériter un jour la considération qui est attachée au nom de M^{lle} Marthe Darmintraz, et manifeste souvent le désir de la connaître et de se rapprocher de vos filles, Voilà, mon cher voisin, ma confession faite ; j'espère que vous absoudrez un pauvre père qui, n'ayant pas en lui-même la force nécessaire pour consoler son enfant, a dû, d'abord, se borner à lui épargner toute contrariété. Si vous nous accueillez, j'espère beaucoup de la compagnie de M^{lles} Darmintraz, de leur tante ; Mathilde apprendra sans nul doute, près de vous, qu'on peut être plus heureux en renonçant aux vanités de ce monde, qu'en donnant pour principal, pour unique intérêt à la vie, ces plaisirs factices qui nous échappent brusquement parfois. »

Tout en causant avec franchise et abandon, on avait atteint l'habitation de la famille Darmintraz ; Marthe et ses nièces avaient pris les devants pour présider aux apprêts d'une petite collation. Avant qu'on l'eût servie, on vit apparaître deux dames qui arrivaient, non dans le brillant équipage dont Edmond s'était montré naguère si offusqué, mais à pied et sans prétention aucune : c'étaient M^{me} Develloy et sa fille. En entrant dans le salon où toute la compagnie se trouvait réunie, Mathilde leva courageusement son voile pour aller embrasser ses anciennes compagnes. Il n'était plus question aujourd'hui des vanités qui présidaient autrefois à leurs rapports, et les envenimaient presque toujours ; le malheur avait dissipé toutes les prétentions mesquines, et l'accident qui venait d'être conjuré, grâce à l'intervention de M. Develloy, avait disposé tous les cœurs à la bienveillance. On oublia d'un commun accord les derniers rapports que l'on avait eus à Paris lors de la ruine de M. Darmintraz, et l'on se trouva tout naturellement placé de part et d'autre sur un terrain nouveau.

Quoi qu'en eût dit son père, Mathilde était défigurée ; elle le savait bien, et s'était depuis quelque temps avisée que, son visage étant irrémédiablement enlaidi, il fallait, pour rétablir l'équilibre, essayer d'embellir son âme et son intelligence. On peut juger si cette intention, une fois discernée, fut encouragée par Marthe et par toute sa famille, complètement convertie à ses doctrines depuis que les représentants du monde parisien leur rendaient un éclatant témoignage de respect ; il n'y avait plus en effet, de la part de ceux qui étaient restés riches, la moindre nuance de supériorité, ni la plus légère intention de morgue hautaine vis-à-vis des égaux devenus pauvres. Le malheur avait promené son niveau sur toutes ces têtes, et les avait égalisées en les courbant.

Depuis ce jour, qui avait accompli la réconciliation, les deux familles se visitèrent fréquemment ; les personnes qui étaient restées secrètement les plus sensibles aux échecs subis par leur vanité, c'est-à-dire M^{me} Darmintraz et son fils, reconnurent bientôt qu'il est bien plus doux d'être estimé que d'être envié. On appréciait en Edmond toutes les qualités qu'il avait été forcé d'acquérir, c'est-à-dire l'ordre, l'habitude du travail, une économie rigide, et il trouvait quelque douceur à posséder ce genre de supériorité, si involontaire qu'il eût été pour lui.

M^{me} Darmintraz soupira un peu en retrouvant, après plusieurs années d'abstention, le luxe dont resplendissait le château de Lansac ; mais elle s'y vit accueillie avec tant d'empressement, mais les possesseurs de cette magnifique demeure semblaient attendre des résultats si salutaires et si considérables de leur intimité avec la famille ruinée, que peu à peu son amour-propre se trouva plus à l'aise et ne redouta plus aucun froissement.

Quant à Mathilde, le temps n'avait encore accompli qu'une première transformation ; son chagrin avait perdu le caractère farouche des premiers jours, mais elle était loin encore d'adhérer à la consolante maxime de la tante Marthe ; elle envisageait trop constamment ce que son malheur lui avait fait perdre pour apercevoir à quoi il pourrait lui être bon. Cependant, quelques éclairs se produisaient dans ces ténèbres ; elle entrevoyait parfois une mission autre que celle de s'habiller pour essayer de se faire remarquer, et se rapprochait volontiers de ses anciennes compagnes, et de Marthe, qui, elle le comprenait instinctivement, pouvaient l'aider à discerner sa voie nouvelle et à l'adopter avec courage.

S'il est malheureusement des caractères trop semblables à celui de M^{me} d'Aubenot, qui joua un si funeste rôle dans l'existence de Marthe Darmintraz ; s'il est des personnes qui semblent avoir pour mission spéciale de fomenter la discorde, de semer le mal, d'envenimer tous les rapports et d'irriter tous les esprits, il existe aussi des êtres qui sont le correctif et comme le contre-poison des précédents ; il y a des âmes bienveillantes, des esprits conciliants qui vivent dans une atmosphère paisible dont les bienfaits s'étendent à tous ceux qui les entourent ; infatigables messagers de paix, ils oublient tout ce qui peut désunir, pour mettre en lumière seulement ce qui tend à établir une bienveillance générale. Édouard Villenot faisait partie de ces êtres privilégiés ; son esprit pouvait s'élever à toutes les hauteurs, mais son cœur ne s'appauvrisait pas, comme cela arrive trop souvent, de tout ce que son intelligence pouvait acquérir ; celle-ci s'était

étendue sans que celui-là se fût rétréci, car sa supériorité provenait, non de la lucidité avec laquelle il discernait le mal, mais de sa foi, invariablement conservée au bien. Il marchait paisible au milieu de toutes les défaillances, sans être ébranlé par les exemples qui se trouvaient en désaccord avec ses croyances, parce qu'il possédait la faculté précieuse de considérer le mal comme un accident, comme une infirmité, se manifestant par accès que l'on pourrait diminuer ou guérir.

Il formait entre les deux familles voisines un intermédiaire également aimé, recherché, et chaque jour apprécié plus haut. L'intimité qui s'établit entre toutes ces personnes ne fut pas sans nuage pourtant. Si satisfait que l'on parût être sur ce petit coin de terre, on n'y avait pas abdiqué toute passion humaine, pour se livrer uniquement aux sentiments généreux et désintéressés ; une sorte de rivalité ne tarda pas à s'établir entre l'opulent château et la modeste ferme : ce fut Édouard Villenot qui en fut le sujet.

M. Develloy et sa femme avaient envisagé avec douleur la résolution prise par Mathilde de renoncer au mariage ; ils reconnaissaient la nécessité de se montrer moins difficiles dans le choix d'un gendre ; mais ils n'admettaient pas que, pour être moins jolie, leur fille, qui devait être fort riche, manquât de prétendants.

En la voyant chaque jour plus confiante avec Édouard Villenot, en constatant l'heureuse influence que la présence du jeune médecin paraissait exercer sur l'humeur de Mathilde, ils en conclurent aisément à la possibilité d'une préférence qui leur eût semblée autrefois inadmissible, absurde et révoltante ; un homme qui ne possédait rien ! Mais les choses avaient changé d'aspect, et, sans s'arrêter à cette pauvreté qui leur eût naguère masqué toutes les qualités du jeune médecin, les parents de Mathilde s'arrêtèrent avec complaisance sur la supériorité intellectuelle et morale, sur l'honorabilité de la famille à laquelle appartenait leur futur gendre, car ils le considéraient déjà comme tel. Si Mathilde en effet consentait à cette alliance, pouvait-on supposer que ce jeune homme refusât la fortune inespérée qui s'offrirait à lui ?

On peut garder un secret vis-à-vis des personnes que l'on visite fréquemment ; mais il est impossible de leur cacher que l'on cache un secret ; les préoccupations nouvelles, les projets récemment conçus se trahissent par mille symptômes imperceptibles pour ceux chez lesquels ils se produisent, mais évidents pour leur entourage familial. Les sentiments, si impalpables qu'ils puissent être, se manifestent tout au moins par une

certaine logique qui leur est propre. On peut, en un mot, voiler le but vers lequel on se dirige, mais non dérober la route que l'on suit pour arriver.

Mille indices vinrent jeter l'alarme dans la famille Darmintraz. Chacun des habitants de la ferme s'était accoutumé, — à des titres divers, — à considérer Édouard Villenot comme lui appartenant dans le présent et dans l'avenir ; il était pour Edmond un compagnon indispensable ; pour M. Darmintraz et pour sa femme un ami charmant ; pour leur fille ainée enfin, plus que tout cela ; elle entrevoyait confusément un sort qui lui paraissait digne d'envie : être la compagne, l'aide d'un homme honoré à juste titre, et trouver en lui l'appui, le guide infailible qui devait l'aider à atteindre le perfectionnement moral auquel elle aspirait désormais ; avec lui les privations, les fatigues, le travail incessant, la médiocrité, tout lui paraissait non-seulement facile, mais désirable ; sans lui, elle n'entrevoyait plus que des ténèbres désolées, le travail sans attrait et sans but.

Les nouveaux desseins formés par M. Develloy vinrent jeter quelques perturbations dans les relations qui étaient devenues si régulières et si douces. On attira le jeune médecin au château de Lansac, et l'on mit tout en œuvre pour l'y retenir : il aimait les livres, une bibliothèque considérable fut mise à sa disposition. Mathilde, qui avait toujours professé une profonde antipathie pour la musique allemande, se souvint un jour que la mère d'Édouard était la compatriote de Beethoven et de Mozart ; elle se hâta de demander à Paris toutes les sonates et symphonies naguère méprisées, et s'appliqua à les étudier assidûment ; quant aux agréments d'un ordre inférieur mais par cela même plus sujets à être généralement appréciés, on pense bien qu'ils ne faisaient pas défaut chez M. Develloy ; sa cave et son cuisinier auraient mérité les suffrages de Brillat-Savarin en personne.

Il importait à l'avenir du jeune médecin, au bien-être de sa mère, de ne point négliger la riche clientèle qu'il pouvait se créer. Édouard accepta donc les prévenances de M. Develloy, et y répondit de son mieux ; il partagea le temps dont il pouvait disposer en dehors de ses travaux entre le château et la maison Darmintraz..... Mais ce partagé ne satisfaisait aucune des deux familles voisines ; les anciens amis se considéraient comme lésés, les nouveaux constataient avec dépit ce qu'il leur convenait d'appeler la tiédeur d'Édouard ; ils voulaient, non pas seulement sa compagnie, mais son assiduité, et ne comprenaient pas du tout que l'on pût préférer à leur splendide intérieur, aux dîners exquis, servis avec une élégance irréprochable, la modeste maison et les rustiques repas de leurs voisins.

Ces projets opposés, ces ressentiments mutuels, cette rivalité, en un mot, se produisit insensiblement, et sans qu'aucun symptôme extérieur en révélât trop évidemment l'existence. Le principal personnage de ce petit drame intime était préservé, par sa modestie même, de toute clairvoyance malicieuse ou vaniteuse ; il essayait, avec une parfaite simplicité de cœur, de tenir la balance égale entre les amis anciens et les clients nouveaux, et avait entrepris, sans s'en douter, l'œuvre la plus ardue entre toutes : celle de ménager toutes les vanités, de satisfaire toutes les exigences, de concilier des prétentions opposées.

La tante Marthe assistait avec une impassibilité, purement apparente du reste, à ce tournoi engagé entre la richesse et la simple vie de famille ; elle s'était donné la mission d'apaiser les ressentiments, d'adoucir les aigres propos que l'on échangeait parfois, de s'opposer en toute circonstance aux exigences qui auraient pu être maladroites ; elle prétendait qu'il fallait respecter l'indépendance de tout le monde, sans même excepter celle des amis ; elle affirmait qu'il fallait bien se garder d'imposer l'assiduité, sous peine de la rendre impossible, et que l'habileté consistait à attirer, à retenir ses amis par l'affection qu'on leur porte, non par les obligations parfois tyranniques que l'on veut leur imposer. Elle n'imitait pas sa belle-sœur, qui manifestait trop visiblement la contrariété que lui causait un refus d'Édouard Villenot. Lorsque le jeune médecin, pressé de rester, alléguait une invitation de M. Develloy, M^{me} Darmintraz avait la maladresse de lui adresser quelques mots à double entente sur le plaisir que l'on éprouve à fréquenter les maisons opulentes. Édouard se défendait avec droiture et simplicité, et demeurait d'autant plus calme qu'il était plus loin de mériter ces accusations. Quant à la tante Marthe, elle lui témoignait une cordialité qui ne se démentait jamais, et s'attachait à émousser tous les traits qu'on lui décochait.

Vis-à-vis d'elle-même Marthe Darmintraz n'était pas tout à fait aussi rassurée qu'elle s'appliquait à le paraître. « Cette épreuve sera décisive, » se disait-elle ; « mais comment en sortira-t-il ? Sera-t-il aussi faible que son père ? Aura-t-il, lui aussi, ces lâches complaisances pour la fortune, qui l'ont décidé à revenir, quand il n'était plus riche, près de moi qu'il avait si facilement et si cruellement outragée ? S'il en est ainsi, il n'y aura rien à regretter..... Rien, hélas ! si ce n'est un beau rêve !..... Et l'on n'en a pas quand on veut ; cette pauvre Cécile en serait longtemps et peut-être toujours

inconsolable. Mais s'il résiste à cette facile fortune, s'il lui préfère un cœur devenu bon pour lui et par lui..... Oh ! alors, je ne regretterai plus rien ! »

Il est difficile de déterminer la dose d'alliage qui se mêle presque toujours aux meilleurs sentiments et aux plus louables actions. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un peu d'égoïsme se trouve presque inévitablement associé à nos plus généreuses impulsions ; s'il est des êtres absolument étrangers au calcul, qui se rendent utiles et sont serviables, abstraction faite des éloges et de la renommée bienfaisante qui s'attachera à leur nom, on trouve, en les analysant avec soin, qu'ils sont généreux parce que la peine d'autrui leur semble insupportable à envisager ; en venant en aide à leur prochain dans la mesure de leurs forces, ils travaillent surtout à écarter des visions qui leur sont pénibles..... Et ce sont encore ceux-là qui valent le mieux ! Mais, il est aussi des individus qui, dans un service offert ou rendu, cherchent, en même temps que le profit d'autrui, un avantage personnel ; seulement, celui-là masque celui-ci à leurs propres yeux, et les absout complètement, selon eux, de toute accusation d'égoïsme.

M. Develloy, sans avoir aucune donnée précise sur les desseins particuliers de chacun des personnages de ce récit, comprenait instinctivement que la présence et le voisinage de la famille Darmintraz faisaient obstacle au projet qu'il avait formé, et dans lequel il s'obstinait chaque jour davantage. A force d'y songer, il crut avoir trouvé le moyen d'agir vis-à-vis de ses voisins avec une générosité qui lui mériterait leur reconnaissance, et qui offrirait en plus l'avantage d'écarter de la voie des obstacles devenus gênants. Mais pour demeurer équitable, il faut éviter de charger les traits : tout en pensant beaucoup à lui-même, M. Develloy était très-heureux de rendre un service signalé à son ancien confrère, et de le relever de sa chute.

Il dirigea donc un matin sa promenade vers les prairies de son voisin, le rencontra, ainsi qu'il y avait compté , et engagea immédiatement l'entretien :

« Mon cher voisin, » dit le riche banquier, « mon courrier d'hier au soir m'a apporté de Paris des nouvelles très-graves pour moi, et je viens vous faire une proposition qui, je l'espère, ne sera pas repoussée ; il y va de votre avenir..... de celui de vos enfants.

— Mon avenir.... » répéta M. Darmintrazen jetant autour de lui un regard calme et satisfait..... « Mais il est tout tracé, comme le sillon de mes

charrues ; je suis revenu à la terre natale, et je compte y vieillir tranquillement.

— Je comprends que cet asile vous ait été précieux ; mais, convenez-en,... votre position actuelle n'est qu'un expédient ; il est impossible que vous borniez votre ambition à cultiver ces champs.....

— Il en est ainsi pourtant.

— Et vos enfants ? comment les établirez-vous ? Quelle dot pouvez-vous donner à vos filles ? Le pauvre Edmond a bien changé, à son avantage, j'en conviens, et vous en félicitez sincèrement..... Mais, avouez qu'il est triste, à son âge, d'avoir une perspective si bornée ; le maximum de ses espérances est d'atteindre un jour, quand il sera déjà vieux, des émoluments qui monteront à quatre ou cinq mille francs.... La belle affaire !

— Ce serait fort joli, car il vivrait à l'aise.

— Vous ne parlez pas sérieusement. Écoutez ma proposition, et vous changerez de langage : J'ai laissé à Paris un remplaçant sur lequel je pouvais compter comme sur moi-même ; mon vieux Duclozel, que vous avez connu, je crois.

— Certainement ; aussi probe qu'habile.

— C'est lui qui dirige ma maison de banque ; et son activité, sa capacité, me permettent de faire à Paris seulement de courtes apparitions ; vous savez que nous sommes à peu près fixés ici, puisque Mathilde veut vivre dans une solitude presque complète.

— Eh bien ?

— Eh bien ! Duclozel veut se retirer ; il est, dit-il, trop âgé et trop fatigué pour garder cette direction, et me donne trois mois pour le remplacer. D'ici là, il faut donc que j'aie trouvé l'équivalent des précieuses qualités dont il m'offrait la réunion, ou que je me décide à abandonner totalement les affaires. Or cette décision me paraît pénible ; il m'est difficile, je l'avoue, de me désintéresser complètement de la vie active que j'ai menée, et de lui substituer tout à coup l'existence d'un propriétaire campagnard, uniquement occupé de ses foins et de ses blés. De plus, j'ai entrevu la possibilité de vous aider à reconstituer votre fortune, et voici la proposition que je viens vous faire : Vous remplacerez Duclozel ; ses appointements sont de quinze mille francs par an ; mais vous auriez sur certaines transactions des intérêts qui vous permettraient de doubler cette somme ; vous prendriez Edmond avec vous, vous le dresseriez aux affaires, et vous assureriez ainsi l'avenir et l'établissement de tous vos enfants ! Qu'en dites-vous ?

— Tout d'abord que je vous remercie sincèrement, » répondit M. Darmintraz, dont le visage s'était un peu rembruni ; « l'offre est magnifique, j'en conviens, elle prouve l'intérêt que vous nous portez..... Mais j'aurais préféré que vous ne me l'eussiez pas faite.....

— Comment ?

— Hélas ! oui..... car je regretterai peut-être de l'avoir refusée, et je me repentirais probablement de l'avoir acceptée.

— Expliquez-vous, car je ne comprends pas du tout votre hésitation.

— Oh ! vous allez me comprendre. Reconduire ma famille à Paris, c'est la replacer à la source de tentations plus périlleuses pour nous que pour toute autre famille : il sera bien difficile de ne pas renouer d'anciennes relations, de résister aux exemples, au courant qui nous a déjà entraînés. Le présent serait beau, d'ailleurs, si beau, qu'il nous ferait perdre l'avenir de vue. Grâce aux avantages que vous voulez bien m'offrir, une quasi-opulence pourrait se reconstituer autour de nous. Or nous autres hommes qui avons pour mission de gagner de l'argent, beaucoup d'argent, nous n'avons pas le temps, ou les aptitudes nécessaires pour veiller sur l'emploi que fait notre famille des loisirs que nous lui créons. Pour constituer des dots à peine sortables à mes filles, il faudrait vivre à Paris avec une économie rigoureuse, et la maintenir pendant plusieurs années. Quand j'aurais amassé quarante mille francs pour chacun de mes enfants, croyez-vous que cet avoir pût leur procurer les établissements auxquels ils aspireraient dès qu'ils se verraient réinstallés sur cette scène où ils ont brillé ?.... Et combien d'années, combien d'économies ne faudrait-il pas accumuler pour arriver à ce résultat ? Nous n'y arriverions pas, d'ailleurs..... Je ne me sens pas la force de résister aux désirs, aux prières de ma famille, et nous dépenserions tout ce que je gagnerais.

— En vérité, vous me surprenez étrangement ! Mais, vous vivez ici avec une économie, une simplicité que j'admire, quand je la rapproche, dans mes souvenirs, du luxe de votre existence passée.

— Oui, ici ! Mais à Paris ! cela ne serait pas aussi aisé, je vous l'affirme ; la véritable force consiste, on l'a dit depuis longtemps, non pas à résister aux tentations, mais à les fuir.

— Ainsi, vous me refusez ? » reprit M. Develloy avec stupeur.

« Je n'aurais pas toujours été aussi raisonnable ; si votre proposition s'était produite au moment où nous avons dû nous décider à quitter Paris je n'aurais pas eu le courage dont je fais preuve en ce moment ; mais le

malheur a, entre autres avantages, celui de nous enseigner à juger sainement les choses.

— Vous refusez des offres qui, rapprochées de votre situation actuelle, représentent une fortune ?

— Pour apprécier exactement les chiffres, mon cher voisin, » répondit M. Darmintraz en souriant, « il faut tenir compte des latitudes. Trente ou quarante mille francs par an seraient en effet l'opulence ici..... mais à Paris, nous dépenserions cette somme, et nous ne tarderions même pas à la trouver insuffisante, eu égard à notre ancien état de maison. La situation que vous me proposez servirait donc uniquement à réveiller chez mes enfants les goûts de luxe auxquels ils ont du forcément renoncer, et loin d'aider à leur avenir, le rendrait plus difficile et plus périlleux, parce qu'il serait nécessairement inférieur au présent, tel que le reconstituerait l'argent que je gagnerais.

— Vous ne consulterez pas même votre famille ?

— Je crois que le devoir me commande de leur exposer votre proposition, en même temps que les raisons toutes-puissantes qui m'engagent à la refuser. Cette offre serait superbe, s'il s'agissait pour nous de commencer la vie, au lieu de la recommencer ; si ma femme, mes enfants avaient l'heureuse habitude d'une économie bien entendue, qui seule peut fonder et conserver le bien-être et la sécurité ; mais il n'en est malheureusement pas ainsi ; nés riches, ou du moins accoutumés à vivre au milieu des jouissances matérielles et vaniteuses que donne l'argent, mes enfants ne seraient peut-être pas assez forts pour résister aux souvenirs de notre passé... Et je ne veux pas que les mêmes causes amènent fatalement les mêmes résultats, c'est-à-dire qu'une dépense effrénée, toute relation gardée, les conduise une seconde fois à la pénible résolution que nous avons dû prendre, que nous n'aurions peut-être pas eu le courage d'adopter sans le secours moral, sans l'appui énergique qu'il nous a été donné de trouver en ma sœur. Vous savez bien ce que je veux dire ? » ajouta M. Darmintraz en s'animant et saisissant le bras de son confrère..... Je ne suis pas le seul que vous ayez vu sombrer sur l'océan parisien ; j'ai eu des devanciers et des successeurs..... Que sont devenus leurs enfants ?.... Dans quels abîmes ne les avons-nous pas vus disparaître ! Ici, des jeunes gens forcés de travailler après avoir vécu dans une honteuse oisiveté, et ne pouvant se plier à cette loi nouvelle ; on les voit alors tomber bien bas..... si bas, qu'il n'est plus guère permis d'espérer leur réhabilitation ; là, des femmes inconsolables

d'avoir perdu leurs diamants et leurs cachemires, et qui, après avoir été la plus puissante cause de la ruine de leur famille, ne savent pas même supporter avec courage et dignité la pauvreté qui est leur œuvre !..... Oh ! non ! Je ne veux pas que mes enfants soient exposés à de semblables périls ; je préfère pour eux une perpétuelle médiocrité au luxe de quelques années, ayant pour corollaire une pauvreté contre laquelle ils ne sauraient plus lutter. C'est ma faute, hélas ! je le reconnais amèrement. Si j'avais enlevé à l'occupation incessante de gagner de l'argent quelques heures chaque jour pour les consacrer à m'occuper de ma famille ; si j'avais veillé à ce que mes enfants apprissent qu'il est d'autres devoirs, d'autres plaisirs, d'autres bonheurs ici-bas que la satisfaction d'étaler un luxe imbécile, je ne me verrais pas obligé aujourd'hui de les maintenir loin de la scène qui leur offrirait des tentations ; je pourrais leur dire : « Venez ! je suis encore assez robuste pour remplir mon rôle de père de famille, pour gagner une modeste fortune à chacun d'entre vous. Toi, mon fils, tu apprendras à travailler près de moi ; vous, mes filles, vous vous exercerez à la mission qui vous attend ; vous saurez présider à l'équitable emploi des sommes que je gagnerai par mon labeur ; vous apprendrez à rester également éloignées de la parcimonie et de la prodigalité , à donner le bien-être au présent, tout en sauvegardant l'aisance et la dignité de l'avenir. » Mais, non ! mes filles, mon fils, ont été des jeunes gens à la mode..... Ils ne tarderaient pas à revenir à leurs errements passés, à dépenser imprudemment toutes mes ressources, et mon travail servirait uniquement à solder des notes de couturières, de modistes, de bijou tiers. Vous voyez bien que leur avenir, au nom duquel vous m'adjurez, serait plus compromis que servi par la détermination que vous voudriez me voir prendre. »

M. Develloy s'apercevait que toute tentative destinée à ébranler cette résolution serait inutile ; mais ses divers intérêts se seraient si bien accommodés du consentement de M. Darmintraz, qu'il voulut encore espérer le succès par l'intermédiaire de la famille. Il quitta M. Darmintraz, après l'avoir engagé à réfléchir pendant vingt-quatre heures, et les deux voisins regagnèrent assez songeurs leurs domiciles respectifs.

Dès qu'il fut de retour chez lui, l'ex-banquier s'enferma avec sa sœur ; il lui confia la conversation qui avait eu lieu, et ne lui cacha ni ses répugnances, ni leurs motifs. Marthe apprit avec joie le refus de son frère, et l'encouragea à persister dans sa détermination, tout en pensant comme lui

qu'il était indispensable de rendre compte à la famille tout entière et de la proposition et des raisons qui en motivaient le refus.

Le soir même, et en présence d'Édouard Villenot, M. Darmintraz prit gravement la parole ; il raconta l'entrevue qu'il avait eue avec son voisin, et tout en se réservant la décision suprême, permit à chacun des assistants d'émettre son avis.

Tout d'abord M^{me} Darmintraz tressaillit.... Retourner à Paris, retrouver en partie le luxe qu'elle avait tant aimé ; revoir les brillantes réunions dont elle avait fait partie.... Mais, ce ne fut qu'un éclair, une vision bien vite effacée, d'abord par un coup d'œil jeté sur la glace, qui lui reflétait un visage flétri, puis par la nécessité nettement démontrée par son mari de se soumettre à une économie rigoureuse si l'on voulait retirer quelque fruit de cette détermination ; elle se fit expliquer quelques chiffres, et s'écria :

« Mais il faudrait s'imposer des privations que nous ne connaissons pas ici ! Il faudrait s'astreindre à vivre loin de tous ceux que nous avons connus, à se refuser tout plaisir. Qu'y gagnerions-nous ? une dot pour nos enfants. La dot arriverait quand nos filles seraient vieilles.

— Ainsi, ma chère sœur, » dit Marthe radieuse, « vous concluez....

— Au refus.

— Et vous, mes filles ? » reprit M. Darmintraz.

« Je m'estimerai malheureuse de quitter cette maison, » répondit Cécile en rougissant ; « je crois que je puis devenir meilleure en restant ici, et je trouve que mon père et ma mère prennent une décision conforme à nos véritables intérêts s'ils persistent à refuser cette offre.

— Bravo ! » s'écria Marthe. « Et toi, Louissette ?

— Oh ! ma tante, je serais désespérée de renoncer à notre grand jardin, à mes poules, à ma laiterie !

— Je crois que nous sommes en possession de la majorité ; Edmond seul ne s'est pas encore prononcé....

— Eh bien ! ma tante, je vous dirai franchement que vous n'auriez probablement pas été contente de moi, si l'on m'avait engagé à émettre mon avis, il y a de cela seulement quelques mois. Aujourd'hui, c'est bien différent. D'abord, il me serait bien pénible de vivre loin de mon ami Édouard.... Vous ne savez pas tout ce qu'il a fait pour moi.... Il m'a enseigné, simplement par son exemple, une foule de belles et bonnes choses que je ne pourrais plus me résoudre à méconnaître, et, enfin, il va vous faire part d'une importante affaire, organisée par l'un de ses amis, et dans

laquelle j'aurai, grâce à lui, et si vous y consentez, une place qui pourra m'aider à préparer mon avenir plus sûrement encore que je ne pourrais y arriver dans les bureaux de M. Develloy.

— De quoi s'agit-il ? » demanda M. Darmintraz avec empressement.

« D'un projet qui sera dès ce soir une réalité, » répondit Édouard, « si vous autorisez Edmond à accepter les offres qu'on lui fait. Un ami de mon père, puissamment riche, veut exploiter de grandes forêts qui lui appartiennent ; il installe prochainement une scierie mécanique à laquelle il veut adjoindre une usine pour fabriquer des parquets d'après un nouveau système pour lequel il a pris un brevet. Edmond, d'après mon conseil, et pour ne pas vous causer une déception, a gardé le secret sur la perspective plus large qui s'ouvrait devant lui. Depuis plusieurs mois déjà il travaille avec une louable application à se familiariser avec les détails qui concernent la profession qui deviendra la sienne. On lui offre 3,000 francs par an pour commencer une inspection en sous-ordre..... Mais ce chiffre s'élèvera rapidement par son travail même, puisqu'il sera intéressé dans l'entreprise en raison de son activité et de son intelligence..... Enfin, au lieu de l'éloigner de vous, cette nouvelle situation le rapprocherait davantage, car il habiterait sur le lieu même de l'exploitation, c'est-à-dire à un quart d'heure de distance de votre maison. »

M. Darmintraz s'était levé pour se rapprocher d'Édouard... Il écoutait avec joie, avec reconnaissance..... Enfin, saisissant la main du jeune médecin, il s'écria avec effusion :

« Laissez-moi vous remercier, laissez-moi vous bénir, mon jeune ami ! Vous m'avez délivré d'une sorte de remords..... Oui, je me demandais si j'avais bien le droit de borner l'avenir de mon fils au subalterne emploi qu'il remplit maintenant..... Oh ! oui, j'accepte, en vous remerciant du fond du cœur. Grâce à vous, tous les nuages sont donc écartés, et je puis envisager la tranquillité pour ma vieillesse, sans en être réduit à me demander souvent si mon choix a été aujourd'hui tout à fait exempt d'égoïsme !

— Il ne vous dit pas, » reprit Edmond avec émotion, « que depuis quatre mois il s'est fait mon initiateur sur des matières qui m'étaient inconnues ; c'est lui qui a trouvé un homme excellent, qui fera partie de notre personnel » (et Edmond prononça ces deux mots avec enthousiasme), « et qui a bien voulu me livrer quelques-uns des secrets du métier ; je puis, sous sa surveillance, entreprendre la tâche qu'on me confie, toujours sous la

caution de mon cher Édouard ; et..... soyez tous tranquilles, je tiendrai l'engagement que Villenot a pris en mon nom ! »

On fut bien heureux ce jour-là dans la maison Darmintraz, et nul des assistants n'eut un seul regret pour la perspective évoquée par M. Develloy ; mais, celui-ci n'était pas encore quitte de ses inquiétudes et de ses tribulations.

Dès le lendemain le châtelain de Lansac vint trouver son voisin, en espérant que la nuit avait porté conseil, et que sa famille était intervenue pour changer ses premières déterminations. Il fut reçu avec empressement, avec gratitude ; mais M. Darmintraz lui annonça que sa famille tout entière avait jugé comme lui la proposition qui lui avait été faite ; tous s'unissaient pour remercier celui qui avait eu la généreuse pensée de leur rendre service, et pour préférer leur position actuelle à celle qu'ils pourraient prendre à Paris.

M. Develloy demanda alors à avoir un moment d'entretien avec M^{lle} Marthe..... Son frère répondit en souriant. « qu'il allait la prévenir, mais que s'il s'agissait de la convertir à la vie parisienne, l'effort était bien inutile. »

Mais il ne s'agissait plus de ce projet ; séance tenante M. Develloy en avait ébauché un autre..... Il s'était dit qu'il fallait voir clair dans les desseins de la famille Darmintraz, et frapper un coup décisif, pour poser nettement les situations.

Il fut bientôt rejoint au salon par Marthe Darmintraz, qui le remercia des bonnes intentions témoignées à son frère.

« J'aurais été trop heureux de rendre un service à votre famille, Mademoiselle..... Mais, j'ai échoué devant une opposition trop puissante ; chacun est juge en sa propre cause, et je ne dois pas me permettre de soutenir que les véritables intérêts de vos parents eussent été mieux servis par une acceptation que par un refus, puisque vous avez tous émis un avis contraire.

— Quoi qu'il en soit, Monsieur, nous vous conservons une vive gratitude, et si jamais vous aviez besoin de l'un de nous.....

— Vraiment ! » dit M. Develloy en jetant un coup d'œil à M^{lle} Darmintraz..... « Je pourrais à mon tour vous demander un petit service ?

— N'en doutez pas, Monsieur, » répondit alors Marthe avec gravité.....

« Eh bien ! je vais peut-être user, séance tenante, de cette assurance cordiale.

— Vous le pouvez, je vous l'affirme.

— C'est qu'il s'agit d'une affaire délicate, et j'hésite, je l'avoue, à aborder ce sujet ; mais il le faut ! Une femme seule peut se charger de remplir une mission de cette nature, et M^{me} Develloy doit s'en abstenir..... Enfin, voici ce dont il s'agit ; Notre pauvre Mathilde a été, comme vous le savez, défigurée par un affreux malheur.....

— Vous avez tout lieu de vous en consoler, car elle a sainement compris, que pour remplacer une beauté éphémère, il fallait conquérir des avantages plus solides..... Elle s'améliore, elle s'instruit.....

— Oui ; mais elle affirme qu'elle ne se mariera jamais, parce qu'on l'épouserait uniquement pour sa richesse.

— Elle n'eût pas été bien certaine d'éviter ce malheur, même si elle avait été préservée de l'accident qui l'a décidée à quitter Paris.

— Peut-être..... Mais, quelle différence ! Elle aurait pu se faire des illusions qu'elle repousse aujourd'hui. Cette détermination nous désespère, sa mère et moi ; j'ai travaillé pour gagner beaucoup d'argent, afin d'enrichir non-seulement ma fille, mais encore mes petits-enfants..... Parlez-moi sincèrement, Mademoiselle, pensez-vous que réellement Mathilde ne pourrait inspirer une affection sérieuse ?

— Si elle était restée telle qu'elle était jadis, Monsieur, je vous répondrais franchement, et..... négativement ; mais, elle a fait des réflexions, elle a compris que la richesse ne conférait pas seulement des droits, mais qu'elle imposait des devoirs ; elle commence à les remplir, elle regagne, du côté de la bonté, ce qu'elle peut avoir perdu du côté de la beauté ; son esprit s'éclaire, ainsi que le faisait remarquer récemment M. Villenot ; elle s'intéresse aujourd'hui à des questions d'art qu'elle méprisait naguère.

— M. Villenot a donc bonne opinion de Mathilde ? » dit M. Develloy avec empressement, et sans prêter aucune attention aux derniers mots prononcés par Marthe..... « Eh bien ! ma chère, demoiselle, c'est justement de lui que je venais vous parler. Mathilde a, comme toutes les personnes qui connaissent ce jeune homme, une confiance parfaite en sa loyauté ; elle ne soupçonnera jamais en lui un calcul purement égoïste, et je suis persuadé..... ou plutôt je crois, que si ce jeune homme s'attachait à elle pour les bonnes qualités qu'elle possède..... Eh bien ! je crois qu'elle consentirait à l'épouser. Il aurait ainsi un avenir superbe, inespéré..... Songez que Mathilde est notre unique héritière !

— Je le sais, Monsieur. Quel serait, dans ce projet, le rôle que vous désirez me voir remplir ?

— Seulement de faire comprendre délicatement, à demi-mots, comme les femmes s’y entendent si bien, d’indiquer à ce jeune homme sans trop nous engager et sans nous compromettre aucunement, qu’il pourrait devenir mon gendre s’il plaisait à Mathilde, et qu’en un mot, sa pauvreté ne serait pas une cause de refus. »

Le banquier examinait attentivement Marthe en lui donnant cette mission ; il comptait découvrir en elle quelques symptômes qui auraient indiqué des projets en opposition avec le dessein qu’il avait formé..... Il croyait au moins surprendre une légère contrariété..... Mais, point ; Marthe conserva sa placidité habituelle, s’engagea à saisir la première occasion favorable pour faire la communication que l’on attendait d’elle. C’est que M. Develloy, trop habitué aux ruses que l’on croit indispensables dans le maniement des affaires, ignorait la force que communique l’habitude de suivre la ligne droite ; il ne savait pas que, grâce à cette habitude, on évite à la fois les illusions et les déceptions, que l’on attend les événements, que l’on s’en accommode, sans prétendre les diriger, et que, n’ayant rien à cacher, on évite d’être surpris, comme aussi d’user ses forces dans des luttes inutiles.

Il quitta M^{lle} Darmintraz sans avoir atteint l’un des buts qu’il se proposait ; il espérait s’assurer de la rivalité qu’il soupçonnait entre la ferme et le château ; il croyait qu’une objection quelconque, qu’une intonation plus brève ou plus sèche lui indiquerait probablement que ses projets faisaient obstacle à d’autres projets identiques ; qu’il y avait chez ses voisins l’espoir d’un mariage entre Cécile et le jeune médecin..... Mais il était déçu dans ce plan, et se voyait forcé de se retirer sans avoir obtenu la lumière qu’il poursuivait.

Marthe, demeurée seule, réfléchit pendant quelques instants sur la mission qui lui était confiée.

« Allons, » se dit-elle, cela vaut mieux ainsi ; s’il sort de cette épreuve sans avoir faibli, c’est qu’il est bien fortement trempé. Quel est le jeune homme pauvre qui refuserait des millions même présentés par une jeune fille qui est un peu défigurée ? Son père n’aurait assurément pas été capable d’un semblable désintéressement. »

Cette dernière réflexion était un léger tribut payé à un ressentiment féminin, que les années avaient affaibli sans doute, mais sans réussir à

l'éteindre complètement. Marthe ne tarda pas à s'en repentir, et s'efforça de déposer toute partialité pour juger sainement la situation ; beaucoup de justice et un peu de bonté la ramenèrent à l'indulgence.

« Après tout, » reprit-elle en continuant son monologue silencieux, « il a été pour nous tous un excellent ami, mais il ne nous a jamais laissé entrevoir qu'il eût aucun projet d'alliance avec notre famille ; Mathilde a véritablement beaucoup changé à son avantage ; son insipide babil d'autrefois, qui portait seulement sur ses toilettes présentes et futures, sur la fortune de ses rivales, sur les plaisirs qu'elle se proposait, a fait place à une conversation sensée ; elle sait s'intéresser aujourd'hui aux objets qui élèvent le cœur en éclairant l'esprit, elle sait admirer... elle apprend à plaindre... Oui, elle est bien changée ! Et pourquoi ce jeune homme ne s'en apercevrait-il pas comme moi ! Pourquoi les efforts faits par cette jeune fille en vue de s'améliorer ne lui seraient-ils pas comptés, par cela seul que son père est riche ? Cela serait injuste, car elle a d'autant plus de mérite d'avoir découvert par elle-même que la richesse ne pouvait tenir lieu de tout, et que, pour la rendre respectable, il faut absolument lui adjoindre une valeur personnelle. Et cependant je ne puis fermer les yeux à l'évidence : si M. Villenot cède à cette brillante tentation, il est certain que notre pauvre Cécile ressentira une blessure cruelle... Les années pourront la cicatriser, mais non l'effacer, car il est des ruines qui ne se relèvent pas, des souvenirs que l'oubli ne touche pas, de subites déceptions qui désintéressent à jamais de la vie. Il faut apporter la lumière dans cette obscurité ; toute temporisation serait non-seulement inutile, mais funeste. »

Au milieu de la satisfaction qu'éprouvait toute sa famille, Marthe seule ressentait une secrète inquiétude qui lui voilait la sécurité et les espérances présentes ; mais elle avait pris depuis longtemps l'habitude de se réserver le plus lourd fardeau, et nul ne soupçonna ses préoccupations. Edmond était plein de joie et de courage ; Cécile se montrait visiblement heureuse, non-seulement de l'avenir qui s'ouvrait devant son frère, mais aussi du rôle important rempli par son ami dans cette circonstance capitale ; son visage rayonnait quand Édouard Villenot venait passer quelques heures dans le vieux salon de la ferme ; elle écoutait religieusement chacune de ses paroles, et, sans jamais le regarder, elle aurait pu noter chacun de ses mouvements, chacun des incidents insignifiants qui s'étaient produits dans le cours de la soirée. Marthe étudiait sa nièce... et s'affermissait dans la

résolution prise, et qui consistait à s'acquitter le plus tôt possible de la communication qu'elle était chargée de faire à son jeune ami.

Enfin l'occasion cherchée se présenta tout naturellement. Marthe, dans l'une de ses courses matinales, rencontra Édouard Villenot, qui lui offrit le bras pour l'accompagner jusqu'à sa maison.

« On est bien heureux chez nous, grâce à vous, mon cher Monsieur, » dit M^{lle} Darmintraz en abordant résolument la question, « chacun s'intéresse désormais au présent puisqu'il sert à préparer l'avenir ; je ne vous cacherais pas que notre principal souci était justement l'obligation de borner l'ambition d'Edmond à la médiocrité qui semblait devoir être son lot ; il n'en est plus ainsi ; désormais, son activité trouvera un but rémunérateur... Et vous, Monsieur, qui savez si bien préparer l'avenir d'autrui, ne songez-vous pas un peu à vous-même ?

— A moi, » répondit Edmond en rougissant un peu... « Eh ! mon avenir ne doit-il pas être seulement la continuation du présent ? Je suis un médecin de campagne et n'ai d'autre ambition que celle de suffire, par mon travail, à assurer l'existence de ma mère.

— Vous pourriez avoir, pourtant, quelques vues plus personnelles qui ne seraient pas en désaccord avec les devoirs auxquels vous avez fait une si large place dans votre existence. Vous pourriez vous marier...

— Ah, Mademoiselle ! comment oser offrir à une femme de partager notre humble existence ? Comment lui proposer une vie composée de privations, confinée dans un bourg obscur, précaire en somme, car si je venais à disparaître, ma famille se trouverait privée de son unique appui... Le chétif avoir que nous avons sauvé assure seulement le pain de ma mère en cas de malheur. Je n'aurais donc rien à léguer à ma femme, à nos enfants, si Dieu nous en envoyait.

— Vous pourriez épouser une femme qui vous apporterait de la fortune.

— Moi, pauvre ! jamais ; si, en admettant une hypothèse invraisemblable, une femme riche m'acceptait, cela ne suffirait pas, car je ne pourrais me résoudre à lui devoir ma fortune.

— Voilà, permettez-moi de vous le dire, bien des exagérations juvéniles ; je les comprends, elles me plaisent, mais je les désapprouve. Eh quoi ! vous refuseriez une femme qui serait douée de belles et bonnes qualités si elle y joignait une honnête aisance, ou même une grande fortune ? Que vous ne l'épousiez pas uniquement parce qu'elle serait riche, je l'admets ; mais que

vous la refusiez malgré son bon esprit et son bon cœur, seulement parce qu'elle serait riche, cela serait injuste et déraisonnable à la fois.

— On est si généralement disposé à transiger quand des intérêts de cette nature sont en jeu, » répondit Édouard en souriant, « qu'il faut bien nous permettre de faire usage de susceptibilités, même exagérées, du moment où il s'agit de défendre des sentiments qui sont, je le crois, honorables en eux-mêmes.

— Je crois qu'il faut se défendre de tout fanatisme, pour ou contre l'argent. Voyez notre voisine Mathilde Develloy ; n'est-il pas certain que cette jeune fille a fait des efforts louables pour échapper aux préoccupations égoïstes qui furent autrefois son unique règle de conduite. N'est-il pas équitable de lui en tenir compte ? et un honnête homme devrait-il lui refuser son appui par cela seul qu'il serait pauvre et qu'elle serait riche ?

— Oh ! nous pouvons sans péril prononcer son nom dans cette argumentation, » répondit gaiement Édouard ; « il est certain que je n'aurai pas à me défendre d'une aussi riche alliance ; eh bien ! Mademoiselle, je vous jure qu'eussé-je toutes les chances possibles d'épouser cette héritière, je me déroberais avec empressement à cette brillante perspective...

— Mathilde n'est pas tellement défigurée...

— Je vous en conjure, ne me croyez pas si frivole ; M^{lle} Develloy peut, si elle veut, si elle persévère dans la voie qu'elle s'est tracée, devenir une compagne précieuse pour le mari qu'elle choisira, et lui faire oublier le petit malheur auquel elle a attaché une si grande importance. Je ne vous cacherai même pas que j'ai quelquefois entrevu, dans un avenir un peu éloigné, une alliance entre Edmond et M^{lle} Develloy, l'ajournant dans ma pensée à un perfectionnement plus complet pour l'un et pour l'autre ; j'espère que chaque jour apportera un progrès nouveau pour leur jugement ; quand l'un aura compris les avantages du travail, quand l'autre se sera convaincue que la fortune ne peut tenir lieu de toutes les grâces, de toutes les vertus, de toutes les supériorités intellectuelles, ils pourront s'apprécier, s'estimer, se marier...

— Mais vous accumulez bien des contradictions dans vos discours ; eh quoi ! vous approuveriez chez Edmond ce que vous blâmeriez en vous ? Voyons, parlez plus nettement : si vous étiez assuré dès maintenant d'être agréé par les parents de Mathilde, si d'une autre part vous étiez certain d'exercer sur son cœur une influence qui la conduirait rapidement au

perfectionnement, trouveriez-vous encore que votre conscience vous interdit cette alliance ?

— Hélas ! Mademoiselle, je crois que, même dans cette hypothèse, je persisterais à repousser la fortune qui viendrait me trouver si inopinément, tant je craindrais de me tromper sur mes véritables mobiles, et d'être exposé à voiler mes intérêts à mes propres yeux sous une apparence de générosité ; puis je suis un rêveur... à moitié Allemand par ma mère... Je voudrais aimer ma femme et l'avoir aimée tout naturellement, sans songer à concilier d'autres intérêts avec ce sentiment...

— Eh bien ?

— Je ne pourrais aimer M^{lle} Develloy, » ajouta Édouard avec une grande simplicité, « puisque j'aime depuis longtemps déjà M^{lle} Cécile... vous le savez, n'est-il pas vrai ?

— Je le souhaitais de tout mon cœur, » répondit M^{lle} Darmintraz avec effusion, « je le croyais quelquefois, mais je n'osais l'espérer tout à fait.

— L'espérer ! » répéta Édouard.

— Hé oui ! Ai-je donc besoin de vous dire qu'il n'est point d'alliance qui nous semblerait préférable, fussions-nous aussi riches que nous l'étions autrefois ! Nous sommes ruinés, Dieu merci !... car sans ce malheur vous nous dédaigneriez, » ajouta-t-elle en riant...

— Ne vous moquez pas de moi, je vous en conjure, dans un semblable moment... Mais, hélas ! comment faire ? Je ne possède rien, si ce n'est le peu que me rapporte l'exercice de ma profession... Je n'aurais donc pas osé vous parler de tout cela si vous ne m'aviez pressé de questions... De plus ma mère m'avait toujours répété que toute alliance entre ma famille et la vôtre était impossible...

— Pourquoi donc ? » demanda Marthe avec quelque brusquerie.

— On m'a vaguement raconté que mon père avait eu envers vous des torts involontaires, peut-être expiés, du reste, par la sincérité de son repentir, et je craignais...

— Vous vous trompiez, » reprit Marthe ; « j'ai pardonné depuis longtemps ces torts, — involontaires, comme vous le dites, — et je vous affirme qu'eussent-ils été plus graves, vous les auriez largement rachetés à mes yeux. J'irai voir votre mère, » dit Marthe après un court silence, « et nous causerons ensemble de la question de ménage. Mais je ne veux pas vous retenir plus longtemps ; on vous attend sans doute quelque part... A bientôt.

— A ce soir, » répondit Édouard devenu radieux.

« Quel dommage ! » se dit Marthe en le suivant des yeux avec tendresse, « il aurait pu être mon fils !... Bah ! Le passé est à peu près réparé, puisqu'il va devenir mon neveu. »

Edmond avait quitté l'emploi qu'il remplissait naguère et passait quelques jours à la ferme en attendant le moment où il devait s'installer dans l'habitation qui lui avait été préparée sur le lieu d'exploitation ; il ne tarissait pas sur l'agrément et les avantages de sa nouvelle résidence, sur la belle perspective qui s'ouvrait devant lui. Marthe avait fait, de son côté, à M. et M^{me} Darmintraz une communication qui comblait évidemment leurs vœux... Enfin Cécile, qui ne savait rien, ne pouvait empêcher son cœur de s'épanouir dans cette atmosphère de satisfaction générale... Quant à Louise, il ne lui en fallait pas tant pour être contente de sa situation.

La vie comporte une série de crises alternativement malheureuses et heureuses ; durant les premières, ainsi que M. Darmintraz en avait fait la cruelle expérience, lorsqu'il avait été forcé de quitter Paris, les obstacles surgissent de toutes parts, se multiplient les uns par les autres et forment un réseau inextricable qu'il faut pouvoir rompre si l'on veut éviter d'en être accablé ; ceux qui reculent devant une résolution énergique, ceux qui ne veulent pas faire courageusement le sacrifice de leurs vanités et de leurs goûts, aggravent leur situation et souvent la compromettent pour toujours. Marthe Darmintraz, aidée par son bon sens, avait sainement jugé la situation de la famille et l'avait sauvée en l'obligeant à des sacrifices que l'abandon de sa fortune personnelle aurait peut-être retardés, mais non complètement écartés.

Quand nous avons mérité, au contraire, par notre courage, notre travail, notre prudence, d'atteindre une phase heureuse, tous les événements semblent conspirer pour nous récompenser. Les difficultés s'aplanissent d'elles-mêmes, les impossibilités sont vaincues par une succession d'incidents heureux et imprévus ; il semble que l'on n'ait plus qu'à se laisser emporter par un courant complaisant, chargé de nous conduire à une rive propice. Mais la prudence nous enseigne à veiller sur nous, surtout dans ces circonstances exceptionnellement favorables ; l'expérience nous rappelle que, pour être durable, la prospérité veut être supportée modestement ; le malheur passé, enfin, nous fait souvenir qu'il faut se remettre entre les mains de Dieu et accepter avec une égale soumission les biens et les maux qu'il lui plaît de nous envoyer.

Ce jour-là devait être marqué par plus d'un incident ; Édouard Villenot arriva plus tôt que de coutume ; lui aussi était transfiguré par la joie.

—Félicitez-moi, » dit-il en serrant la main que lui tendait M. Darmintraz, « car j'ai été bien heureux aujourd'hui... D'abord, j'ai rencontré ce matin M^{lle} Marthe, puis, en la quittant, je me suis rendu chez le chef de l'usine dans laquelle Edmond est employé ; j'avais été prié de me rendre près de lui, sans connaître les motifs de cette invitation. J'ai reçu des propositions superbes, et je me suis hâté de les accepter séance tenante ; jugez-en plutôt ! Je suis désigné pour être le médecin de la petite colonie d'employés et d'ouvriers qui s'installent autour de l'usine ; on me donne la jouissance d'une jolie maison nouvellement bâtie, qui a pour jardin la forêt toute entière... dans laquelle on me permet, cependant, de tracer un enclos ; on m'offre des appointements inespérés, tout en m'autorisant à conserver ma clientèle actuelle... Dites, n'est-ce pas bien heureux ?

— Quoi qu'il vous arrive en fait de bonheur, vous n'aurez jamais tout celui que vous méritez, » répondit M^{me} Darmintraz avec attendrissement.

— Mais si vous saviez, Madame, en quelles circonstances cette proposition inespérée s'est produite ! Elle lève tous les obstacles que ma raison opposait à mes vœux, elle aplanit toutes les difficultés qui s'élevaient entre moi et mes plus chers désirs...

— Chut ! » dit tout bas la tante Marthe ; « nous causerons de tout cela d'abord entre parents... Les enfants seront mis dans la confidence lorsque tout sera réglé. »

Dès le lendemain M^{lle} Marthe Darmintraz se mit en route pour faire deux visites : elle se rendait d'abord chez M^{me} Villenot, puis au château de Lansac pour instruire M. Develloy des obstacles auxquels les projets qu'il lui avait confiés s'étaient heurtés. Elle fit à pied le trajet qui la séparait du bourg où s'était joué le drame de sa jeunesse ; la forêt dans laquelle s'élevait l'usine nouvelle était celle-là même où l'avait conduite sa promenade avec Madeleine ; c'était là que les deux jeunes filles s'étaient égarées ; là qu'elles avaient découvert la petite habitation de ce Paul Desroniers, qui avait été un si funeste épisode dans son existence... et la personne qu'elle allait visiter était la femme, la veuve de celui qui, par faiblesse, vanité et légèreté, avait consenti à servir les mauvaises passions d'une femme que l'envie avait pervertie ; et cependant ces souvenirs si amers n'étaient pas dénués de douceur ; le temps avait accompli son œuvre

en atténuant la violence des ressentiments, en mélangeant le mépris le plus légitime d'un peu de pitié. Marthe n'avait oublié aucun des incidents qui avaient marqué cette époque lointaine de traits ineffaçables, mais elle éprouvait que les seuls souvenirs importants et toujours douloureux sont ceux qui nous retracent, non pas le mal que l'on nous a fait, mais bien le mal que nous avons fait ; il est impossible en effet d'écarter, même des caractères perfectionnés par la douleur, une légère dose d'amour-propre qui comporte la secrète satisfaction d'une supériorité morale sur ceux qui se sont abaissés en se rendant nuisibles.

En examinant le passé, Marthe pouvait se dire avec vérité qu'elle avait fait plus de bien qu'on ne lui avait fait de mal ; son existence n'avait pas été inutile et égoïste ; elle ne s'était pas renfermée dans son chagrin, elle n'y avait pas puisé des excuses pour l'indifférence ou l'animosité, elle avait donné à tous ceux qui l'entouraient des preuves de sollicitude et de générosité... Dès lors, le pardon lui était devenu facile, et elle pouvait se livrer tout entière à la satisfaction que lui causait la situation présente de sa famille, due à son activité, à son énergie, au sens droit et net avec lequel elle avait envisagé les événements et leurs conséquences probables.

Ce fut dans cette bonne disposition d'esprit qu'elle atteignit la porte de la maisonnette habitée par M^{me} Villenot ; une petite servante l'introduisit dans un salon fort modeste, mais embelli par le luxe qui appartient même à la pauvreté : les fleurs et la propreté ; la mère d'Édouard l'y attendait avec une émotion justifiée par le passé et le présent à la fois. Mais ces deux femmes, qui n'avaient échangé que de rares visites de cérémonie, se devinèrent aux premières paroles affectueuses ; elles s'apprécièrent mutuellement, et le passé disparut en ne léguant au présent que des éléments de confiance et d'affection.

« Vous connaissez, Madame, les motifs qui m'amènent près de vous, dit Marthe ; nous aimons depuis longtemps votre fils, et il nous a causé tout récemment une grande joie en nous exprimant le désir de faire partie de notre famille ; en venant vous trouver j'agis en sens inverse des règles de l'étiquette, qui nous commandaient d'attendre votre visite et votre demande ; mais j'ai pensé que vous excuseriez cette dérogation aux convenances en faveur du désir que j'éprouvais de vous voir le plus tôt possible ; nous vivons en dehors du monde, et il doit être permis à des campagnards tels que nous de substituer une démarche toute affectueuse aux lois méfiantes de l'étiquette mondaine.

— Je vous remercie, Mademoiselle, » répondit M^{me} Villenot avec émotion, « d'avoir si bien jugé et si bien compris mon cœur ; votre visite augmente encore la reconnaissance que je dois à vous et à votre famille pour la bonté avec laquelle vous avez accueilli mon fils, malgré..... malgré le nom qu'il portait.

— Vous avez peut-être raison, » reprit Marthe en se décidant tout à coup à aborder un terrain qu'elle avait évité jusque-là ; « mieux vaut écarter tout de suite cette épine que de la garder lâchement, pour éviter d'y toucher. Vous connaissez, je le crois, les projets qui ont été formés, puis rompus il y a bien longtemps ; vous pensez que je n'ai pas oublié..... Vous ne vous trompez pas ; ces souvenirs n'ont pas même vacillé devant ma mémoire ; mais je ne conserve aucune animosité, et vous pourrez parler, même devant moi, de celui qui fut le compagnon de votre existence ; il s'est laissé tromper..... Je ne saurais éprouver maintenant aucun ressentiment contre lui, car son abandon n'a pas condamné mon existence à l'inutilité ; j'ai pu lutter, j'ai pu employer mon activité ; je ne connais pas l'isolement et ses douleurs ; j'ai reporté mes affections et mon intérêt sur la famille qui m'entoure Vous le voyez, je n'ai aucun mérite à vous affirmer que le passé ne m'a légué aucun ressentiment.

— Laissez-moi seulement vous dire que cette force même qui vous a mise en possession du calme est le privilège d'un bien petit nombre de caractères, et qu'en vous grandissant à mes yeux, elle aurait pour résultat d'amoindrir celui dont je porte le nom, si je ne l'avais vu repentant, si je ne savais par quel concours de circonstances, de manèges habiles, de ruses abominables, on l'avait conduit à une rupture si cruelle.

— Je connais ces détails, je les apprécie avec impartialité ; permettez-moi seulement de détourner mes pensées du passé pour les reporter sur le présent, qui est ma récompense. Édouard veut se marier.....

— Je sais combien son choix est heureux ; mademoiselle Cécile ressemble, dit-on, à sa tante.....

— Cécile est devenue une femme de mérite, » dit Marthe en interrompant le compliment qui lui était adressé ; « mais il ne faut pas diminuer sa valeur en m'attribuant une influence principale dans sa seconde éducation ; elle a eu un maître plus habile que moi, un maître qui rend la lumière aux aveugles, qui étouffe la vanité, qui réveille la considération, qui nous oblige à nous perfectionner pour nous faire aimer, le malheur, en un mot..... cet hôte toujours accueilli avec effroi, et dont nous méconnaissions toujours

l'influence bienfaisante ; j'espère qu'aujourd'hui Cécile, qui a su agir sur elle-même de façon à redresser son jugement, à améliorer son cœur, sera pour votre fils la compagne que vous lui souhaitez... Mais avant d'aller plus loin, je dois vous instruire d'un incident qu'Édouard vous a peut-être laissé ignorer ; il aurait pu épouser une jeune fille riche..... fort riche.....

— Mon fils m'a dit tout cela.....

— Et pas plus que lui, » reprit Marthe, « vous n'avez regretté cette brillante perspective ?

— Non, certes. La fortune lui aurait apporté l'oisiveté, qui est le pire obstacle au bonheur que l'on peut espérer ici-bas. Non, Mademoiselle, je n'ai pas regretté une alliance qui l'aurait rendu riche tout d'un coup. Je sais bien que l'on cite, au nombre des avantages que comporte la richesse, la possibilité de faire beaucoup de bien..... Malheureusement cet avantage est condamné à rester une pure théorie ; on s'habitue bien vite à attribuer à son bien-être personnel, à ses passions, toutes les ressources dont on peut disposer, et l'on ne fait pas plus de bien.... on en fait moins peut-être que lorsqu' on demeure par sa propre situation plus rapproché des privations, sinon de la misère. Édouard a bien choisi ; il est jeune, il travaillera, sa femme l'aidera ; c'est dans ces conditions que l'on trouve la plus grande somme de bonheur ; une femme obligée d'employer son activité, les ressources de son imagination et les longues heures dont la journée se compose à augmenter le bien-être nécessaire à sa famille, échappe au plus dangereux de tous les conseillers, à l'ennui, qui l'invite à quitter sa maison pour se mettre à la poursuite des distractions et des plaisirs,

— Vous parlez bien, » répondit Marthe en souriant affectueusement..... « Mais, ce qui est beaucoup plus rare, vous mettez vos actions d'accord avec vos paroles ; beaucoup de mères, à votre place, auraient éternellement regretté la fortune que votre fils repousse.

— Sans songer que la richesse est périlleuse à supporter ? Oui, en effet, beaucoup de mères envisageraient seulement les jouissances que la fortune peut donner, et ne tiendraient pas compte des devoirs qu'elle comporte, et qui, presque toujours méconnus, sont remplacés dans l'existence par un vide qui ne peut être comblé..... Mais quand on a été, comme vous et moi, visité par le malheur, on apprécie mieux les véritables avantages, ceux qui sont représentés par la raison, la sagesse, la modération des désirs. Votre nièce les possède..... Qu'elle soit la bienvenue dans la maison de mon fils !

— Ils vivront dans la médiocrité, » dit Marthe en serrant la main que lui tendait M^{me} Villenot ; mais j'assurerai tout au moins leur vieillesse, en intervenant au contrat de mariage.

— Ce que vous ferez sera bien fait ; laissons, je vous prie, ces questions.....

— A bientôt, n'est-ce pas ?... » dit Marthe en se levant... « Édouard dîne avec nous ; consentez à l'accompagner ; d'ici-là nous aurons instruit Cécile de la proposition qui vous a été faite, et vous lui demanderez vous-même son consentement.

— J'accepte de tout cœur, » répondit M^{me} Villenot en reconduisant M^{lle} Darmintraz. Sur le seuil de la porte, au moment où elles allaient se quitter, les deux femmes se regardèrent pendant quelques secondes..... puis s'embrassèrent avec effusion.

Marthe se dirigeait vers le château de Lansac, lorsqu'elle rencontra M. Develloy, qui conduisait lui-même deux petits chevaux attelés à une calèche basse. Il s'arrêta aussitôt, sollicita la permission de reconduire M^{lle} Darmintraz, et celle-ci, en acceptant cette offre, apprit au banquier qu'elle se rendait chez lui, afin de l'instruire du résultat de la mission qu'il lui avait confiée.

— Eh bien ?..... » dit M. Develloy avec empressement.

« Cette négociation a produit un effet inattendu ; en faisant entrevoir à M. Villenot la possibilité d'un mariage inespéré pour lui, je l'ai décidé à m'avouer qu'il avait des espérances bien plus modestes : qu'en un mot, il aimait ma nièce Cécile, et il a fait aussitôt sa demande.

— M. Darmintraz a accordé son consentement ?

— Tout de suite, et avec joie.

— Mais ces futurs époux ne possèdent rien ni l'un ni l'autre ?.....

— Presque rien, en effet..... Mais ils travailleront. Ils s'aiment ; ils sont assez riches. Votre légitime amour-propre a été soigneusement ménagé, Monsieur, je n'ai pas besoin de vous l'affirmer ; Édouard Villenot ne soupçonne pas même la mission que vous m'aviez donnée, et serait d'ailleurs incapable de se prévaloir de votre généreuse proposition.

— Je vous crois, Mademoiselle, » dit M. Develloy avec un peu de dépit et de regret ; « quand on est capable de repousser une semblable perspective, il est certain qu'on n'éprouvera pas la tentation vaniteuse de faire valoir son désintéressement.

— Il aimait Cécile depuis longtemps, » reprit doucement M^{lle} Darmintraz.....

« Oui..... oui, je comprends..... Quel dommage ! Mathilde l'estimait tant ! Elle avait tant de sympathie pour son caractère !

— Mathilde est bien jeune ; laissez-la réfléchir, s'instruire, s'améliorer..... Vous trouverez alors un gendre digne d'elle.

— Dieu vous entende ! » répondit le banquier en quittant Marthe devant la porte de sa demeure..... « L'habileté ne réussit pas toujours, » se dit M. Develloy en administrant à son attelage un coup de fouet qui n'était pas suffisamment mérité..... « J'avais bien besoin d'employer cette vieille fille ; si elle n'avait pas entamé ce sujet avec ce rêveur, il n'aurait peut-être jamais osé faire sa demande. Enfin !..... Il est vraiment inimaginable que la richesse soit impuissante en certaines circonstances. »

M^{me} Villenot et son fils s'assirent le jour même à la table qui réunissait la famille Darmintraz. Cécile n'avait pas fait attendre son consentement, et l'on décida, séance tenante, que le mariage aurait lieu dans trois mois ; ce temps devait être employé à préparer le mobilier, le trousseau, à disposer la jolie maison qui était attribuée au médecin de l'usine. Les trois mois s'écoulèrent vite et délicieusement pour toutes les personnes qui composaient les deux familles. M. et M^{me} Darmintraz établissaient leur fille aînée tout près d'eux ; ils lui donnaient un guide tendre et éclairé, auquel ils reconnaissaient devoir en grande partie l'amélioration de leurs enfants..... En récapitulant ces avantages, le jour même où le mariage de Cécile avait eu lieu, ses parents, reconnaissant enfin la justesse de la doctrine professée par Marthe, se rangèrent à son avis ; ils l'embrassèrent avec attendrissement, avec reconnaissance, et lui dirent tout bas le proverbe quelle leur avait répété si souvent : A quelque chose malheur est bon.

L'avenir, qui est devenu le présent, a confirmé les modestes espérances des divers personnages de ce récit. La ferme des Darmintraz prospère ; Edmond est en situation de gagner par lui-même une fortune, sinon colossale, du moins très-suffisante ; l'un de ses camarades se montre fort assidu près de Louise ; Mathilde Develloy n'est pas encore mariée ; mais elle est devenue si bonne, que l'on oublie totalement l'accident qui a eu un résultat si heureux. Elle aurait trouvé de nombreux prétendants..... Mais il lui déplairait que l'on tînt plus compte de sa dot que de ses bonnes qualités, parce qu'elle, est décidée à apprécier par-dessus tous les autres avantages la fermeté du caractère et l'élévation du cœur de celui qu'elle acceptera pour

mari. La race des hommes désintéressés n'est pas tellement disparue que l'on doive désespérer de voir réaliser le rêve de Mathilde. On dit qu'Edmond Darmintraz, la rencontrant presque chaque jour chez ses sœurs, estime beaucoup le caractère et l'esprit de celle qui fut l'une des plus élégantes jeunes filles du monde parisien, et qui est de venue maintenant une aimable et spirituelle personne ; comme il est lui-même dans une situation qui doit le conduire à la fortune, Mathilde ne redoutera peut-être pas de sa part les calculs trop peu déguisés qui lui ont fait refuser jusqu'ici tous les prétendants attirés par sa dot.

Les deux familles Darmintraz et Villenot sont inséparables ; Cécile a une petite fille ; d'un commun accord les deux grand'mères ont abdiqué leurs droits, et ont exigé que l'enfant fût présentée au baptême par sa grand'tante Marthe Darmintraz, dont elle porte le nom. Tous ces caractères, purifiés par le malheur, régénérés par le travail, vivent en paix avec les autres comme avec eux-mêmes. Il n'est point d'opulence qui puisse donner un résultat plus désirable, et ceux qui l'ont obtenu sont dignes de le conserver, parce qu'ils savent l'apprécier.

FIN.

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C^{IE}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

À PARIS, RUE JACOB, 56

**CHEFS-D'OEUVRE
DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE**

FORMAT IN-18 ANGLAIS, LA PLUPART AVEC PORTRAITS

Prix de chaque volume : 3 fr.

Les volumes d'un prix différent sont indiqués.

PREMIÈRE SÉRIE

Malherbe. Œuvres; J.-B. Rousseau, Lebrun. 1 vol.	Le Sage. Gil Blas. 1 vol.
Pascal. Provinciales. 1 vol.	Montesquieu. Grandeur des Romains, Lettres persanes. 1 vol.
— Pensées de Pascal; Pensées de Nicole. 1 vol.	— Esprit des lois. 1 vol.
Racine. Théâtre complet. 1 vol.	Voltaire. La Henriade. 1 vol.
La Fontaine. Fables, épitres, etc. 1 vol.	— Théâtre. 1 vol.
Corneille. Théâtre, et Œuvres choisies de Thomas Corneille. 2 vol.	— Siècle de Louis XIV. 1 vol.
Molière. Théâtre complet. 2 vol.	— Siècle de Louis XV. 1 vol.
Boileau. 1 vol.	— Charles XII, Histoire de Russie sous Pierre le Grand. 1 vol.
Bossuet. Sermons. 1 vol.	— Contes. 1 vol.
— Discours sur l'histoire universelle. 1 vol.	— Romans. 1 vol.
— Oraisons funèbres. 1 vol.	— Commentaires sur Corneille. 1 vol.
Fléchier. Mascarón. 1 vol.	Hamilton. Mémoires de Grammont. 1 vol.
Fénelon. Télémaque. 1 vol.	Marmontel. Éléments de littérature. 3 vol.
— De l'Éducation des filles. 1 vol.	Buffon. 2 vol.
— De l'Existence de Dieu. 1 vol.	Rousseau. Nouvelle Héloïse. 1 vol.
Sévigné. Choix de lettres. 1 vol.	— Émile. 1 vol.
La Bruyère. Caractères. 1 vol.	— Confessions. 1 vol.
Massillon. Petit Carême. 1 vol.	— Petits chefs-d'œuvre. 1 vol.
La Rochefoucauld. Montesquieu, Vauvenargues. 1 vol.	Diderot. T. I. Romans et contes. — T. II. Le Neveu de Rameau; Salons; Correspondance. 2 vol.
D'Aguessseau (Le chancelier). 1 vol.	Bernardin de Saint-Pierre. Paul et Virginie. 1 vol.
Regnard. Théâtre. 1 vol.	— Études de la nature. 1 vol.
Sarrazin, de Retz et Bessé. 1 vol.	Chateaubriand. Atala. 1 vol.
Saint-Réal, Rulhière, Florian, Vertot. 1 vol.	— Génie du christianisme. 2 vol.
	— Martyrs. 1 vol.
	— Natchez. 1 vol.

— Itinéraire de Jérusalem.	2 vol.	Cuvier. Révolutions du globe.	1 vol.
— Mélanges politiques et littéraires.	1 vol.	Ernouf. Études sur la Révolution.	2 vol.
— Études historiques.	1 vol.	Maury. Éloquence de la chaire.	1 vol.
— Analyse de l'histoire de France.	1 vol.	Silvio Pellico. Mes Prisons.	1 vol.
Beaumarchais.	1 vol.	Dureau de la Malle. L'Algérie.	1 vol.
Florian. Fables et Don Quichotte.	2 vol.	Baudouin. Anecdotes historiques du temps de la Restauration. 2 fr.	1 vol.
Louis Racine. Poème de la Religion.	1 vol.	Chefs - d'œuvre tragiques.	2 vol.
De Foë. Robinson Crusoé.	1 vol.	Chefs-d'œuvre comiques.	8 vol.
Delille.	1 vol.	Scribe. Théâtre choisi.	5 vol.
Madame de Staël. Corinne ou l'Italie.	1 vol.	Genoude. Vie de Jésus-Christ.	1 vol.
— De l'Allemagne.	1 vol.	Vie des Saints.	2 vol.
— Delphine.	1 vol.	Desjardins. Vie de Jeanne d'Arc. Nouvelle édition.	1 vol.
Courier (Paul-Louis).	1 vol.		

SECONDE SÉRIE

Joinville. Vie de saint Louis. — Vie de Joinville, par M. Ambr. Didot. Six gravures sur acier. Prix : 5 fr. (2 ^e édition.)	1 vol.	L. Lezard. Résumés philosophiques.	1 vol.
Éginhard. Vie de Charlemagne. 4 fr.	1 vol.	Valckenaër. Géographie des Gaules. 8 fr.	2 vol.
Grégoire de Tours. Trad. par H. Bordier. 8 fr.	2 vol.	— Contes des Fées. 4 fr.	1 vol.
Froissart. Chroniques. 4 fr.	1 vol.	— Mémoires touchant la vie et les écrits de madame de Sévigné. 24 fr.	6 vol.
Rabelais. Œuvres complètes. 4 fr. le vol.	2 vol.	— Caractères de Théophraste.	2 vol.
Ronsard. Choix de poésies. 8 fr.	2 vol.	— Vie d'Horace, nouvelle édition. 8 fr.	2 vol.
Sévigné. Lettres complètes.	6 vol.	— Vie de la Fontaine. 8 fr.	2 vol.
Saint-Évremond. 4 fr.	1 vol.	Viennet. Mélanges de poésies.	1 vol.
Rollin. Traité des études.	3 vol.	— Promenade au cimetière du Père La Chaise.	1 vol.
— Histoire ancienne.	10 vol.	De Souza. Lettres portugaises.	1 vol.
— Histoire romaine.	10 vol.	Étienne Pasquier. Recherches sur la France. 8 fr.	2 vol.
Mignet. Histoire de la Révolution française. 7 fr.	2 vol.	Classiques de la table, par Brillat-Savarin, Grimod de la Reynière, etc., 8 fr.	2 vol.
Rulhière. Révolutions de Pologne.	3 vol.	André Lemoyne. Les Roses d'Antan.	1 vol.
Ferrand. Démembrements de la Pologne.	3 vol.		
Napoléon. Recueil de ses lettres, proclamations, bulletins, etc.	4 vol.		

LITTÉRATURE ANCIENNE (TRADUCTION FRANÇAISE).

Homère. Iliade, traduct. par Dugas-Montbel. 1 vol.	Aristophane. Trad. par le même. 7 fr. 2 vol.
— Odyssée, traduct. par Dugas-Montbel. 1 vol.	Hérodote. Traduction nouv. par M. Miot. 2 vol.
Euripide. Trad. par M. Artaud. 7 fr. 2 vol.	Cicéron. Morale et Politique, par M. P. L. Lezaud. 3 ^e édition. 1 vol.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Gulistan. Poésies persanes, trad. par Defremery. 4 fr. 1 vol.	Tasse. La Gerusalemme liberata. 1 vol.
Pétrarque. Le Rime. 3 fr. 1 vol.	— Trad. française. 1 vol.
Adam Mickiewicz. Poésies complètes. 7 fr. 2 vol.	Arioste. L'Orlando furioso. 2 vol.
Dante. La Divina Commedia. 1 vol.	Boccace. Il Decamerone. 2 vol.
— Traduct. par M. le chevalier Artaud. 1 vol.	Goldoni. Commedie scelte. 1 vol.
	Camoëns. Os Lusíadas. 1 vol.

NISARD (D.). — HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, par M. D. NISARD, de l'Académie française. 3^e édition. 4 vol. in-18. 16 fr.

BIBLIOTHÈQUE DES MÉMOIRES

RELATIFS

A L'HISTOIRE DE FRANCE

AVEC DES AVANT-PROPOS ET DES NOTICES

PAR F. BARRIÈRE

Prix de chaque volume : 3 fr.

Mémoires de madame de Staal-Delaunay, du marquis d'Argenson, de Madame, mère du Régent, de Saint-Simon. 1 vol.	Mémoires du baron de Besenval. — Mémoires de Collé. 1 vol.
Mémoires de Duclos sur le règne de Louis XIV, la Régence, etc. 1 vol.	Mémoires de Marmon- tel. 1 vol.
Mémoires de madame du Hausset. — Bachaumont, etc. 1 vol.	Mémoires de mademoi- selle Clairon, de Lekain, de P.-L. Dubus-Préville, etc. 1 vol.
	Mémoires de Weber. 1 vol.
	Mémoires de madame Roland. 1 vol.

Mémoires de Cléry sur la captivité de Louis XVI. 1 vol.	Mémoires du duc de Richelieu. 2 vol.
Mémoires sur la vie de Marie-Antoinette , par madame Campan. 1 vol.	Mémoires de M. le comte de Ségur et du prince de Ligne. 2 vol.
Mémoires du général Dumouriez. 1 vol.	Mémoires du marquis de Bouillé. 1 vol.
Suite des Mémoires de Dumouriez. — Mémoires de Louvet. — De Daunou. 1 vol.	Mémoires sur la cour de Russie. 1 vol.
Mémoires du comte de Vaublanc. 1 vol.	Souvenirs de Berlin. 2 vol.
Souvenirs de Félicie , par madame de Genlis. 1 vol.	Mémoires de Lauzun et du comte de Tilly. 1 vol.
Mémoires de madame de Genlis. 1 vol.	Mémoires d'Alfieri. 1 vol.
Journées de Septembre. 1 vol.	Souvenirs de lord Holland. Journal de mistress Elliott. 1 vol.

BIBLIOTHÈQUE DES MÈRES DE FAMILLE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE M^{me} EMMELINE RAYMOND

RÉDACTRICE DE LA MODE ILLUSTRÉE

LETTRES D'UNE MARRAINE A SA FILLEULE. 1 vol. in-12.	3 fr.
JOURNAL D'UNE JEUNE FILLE PAUVRE. 1 vol.	3 fr.
HISTOIRE D'UNE FAMILLE. 1 vol.	3 fr.
LES RÊVES DANGEREUX. 1 vol.	3 fr.
LA CIVILITÉ NON PUÉRILE, MAIS HONNÊTE. 1 vol.	4 fr.
AIDE-TOI LE CIEL T'AIDERA. 1 vol.	3 fr.
LE LEGS. 1 vol.	3 fr.
UNE FEMME ÉLÉGANTE. 1 vol.	3 fr.
LE SECRET DES PARISIENNES. 1 vol.	3 fr.
UNE CORBEILLE DE NOCES. 1 vol.	3 fr.
ILLUSTRATIONS LITTÉRAIRES DU XIX^e SIÈCLE. 2 vol.	6 fr.
LE GRAND PÈRE ET SES QUATRE PETITS FILS. 1 vol.	3 fr.
A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON. 1 vol.	3 fr.

Le cartonnage tranche dorée, 1 fr. 25 par volume en plus.

Typographie de H. Firmin Didot. — Measil (Eure).

A LA MÊME LIBRAIRIE

BIBLIOTHÈQUE

DES

MÈRES DE FAMILLE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE M^{me} EMMELINE RAYMOND

OUVRAGES DÉJÀ PUBLIÉS :

Lettres d'une marraine à sa filleule ; 2^e édition, 1 vol.	3 fr.
Journal d'une jeune fille pauvre ; 2^e édition, suivie <i>des Conseils d'un vieux Jardinier ; 1 vol.</i>	3 fr.
Histoire d'une famille ; 1 vol.	3 fr.
Les Rêves dangereux ; 1 vol.	3 fr.
Aide-toi, le ciel t'aidera ; 1 vol.	3 fr.
Le Legs ; 1 vol.	3 fr.
La Civilité non puérile, mais honnête ; 1 vol. 2^e édition	4 fr.
Une Femme élégante ; 1 vol.	3 fr.
Le Secret des Parisiennes ; 1 vol.	3 fr.
Histoire d'une Corbeille de Noces ; 1 vol.	3 fr.

Sous presse :

La bonne Ménagère, par M^{me} Emmeline Raymond. 1 vol.

Un succès sans précédent a déjà pleinement répondu à l'heureuse idée qui nous avait guidés dans le choix de ces volumes, inspirés par une pensée véritablement chrétienne.

Le Grand-père et ses quatre petits-fils, par
M^{me} Fouqueau de Pussy ; 1 vol. 3 fr.

Choix de lectures. Littérature française au dix-neuvième siècle, par M. Poitevin ; 2 vol. 6 fr.

Typographie de H. Firmin Didot. — Meunil (Eure)

*À quelque chose malheur est bon, par Mme
Emmeline Raymond*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6456780v>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les

caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr